LE NOUVEAU

S. PREUX;

OU

LES VICTIMES

DU PATRIOTISME,

Lettres en vers & en prose, écrites pendant la révolution.

Recueillies & publiées par J. MARTIN, de Mont-Lyon, petite Ville des Alpes.

Quæque ipse miserrima vidi . . . .
Et quórum pars magna fui. . . . .
VIRG.



A EMBRUN,
Chez PIERRE-FRANÇOIS MOYSE, Imprimeur-Libraire.

1793.

A MES CONCITOYENS.

A PEINE le peuple Romain a-t'il ſecoué le joug odieux des Tarquins; qu'il reprend toute ſa force & ſa dignité : ſon génie s'éleve & s'aggrandit, ſes ennemis humiliés ou vaincus implorent ſa clémence ou briguent ſon amitié. Il étoit réſervé au peuple Français de fournir un ſecond exemple de cette regénération glorieuſe. Sa république naiſſante démaſque & punit les traîtres, écraſe les tyrans, tel Hercule au berceau ſe jouoit à étouffer des monſtres.

Après huit ans du plus dur, du plus injuſte exil *, quel doux ſpectacle s'offre à mes yeux en rentrant dans ma patrie! l'amour ſacré de la liberté électriſe tous les cœurs; nos jeunes guerriers pleins d'ardeur & de zèle demandent comme une faveur précieuſe l'honneur de voler aux frontieres pour repouſſer ces hordes nombreuſes qui nous préparent de nouveaux fers. Déjà leurs efforts réunis ont arrêté ce torrent impétueux; nos ennemis à leur tour tremblent pour leurs propres foyers. Les auguſtes drapeaux tricolores flottent ſur ces murs qui furent le point de ralliment de ces forcenés, de ces vils proſ-

* Croiroit-on qu'on me força à quitter le ſéminaire parce qu'on trouva dans ma chambre un volume de J. J. R. j'en prends à témoins touts mes condiociples ſi je mens, qu'ils me faſſent honte de me dire l'éleve de ce grand homme.

crits , dont les cris finiftres appelloient tous les fléaux fur leur patrie. Hélas! je fus le trifte témoin de leur triomphe éphémere lorfque mes malheureux freres étoient indignement trahis à Mons & à Tournay, lorfque le plus fcelerat des hommes, un monftre vómi par les enfers l'opprobre & la honte du nom Français, un *Dumouriez* les faifoit égorger de fang-froid fous les murs de Tirlemont & de Louvain . . . . . Dieu jufte, ta foudre refte oifive & ce traître vit encore! terre tu n'en'entrouves pas ton fein fous les pas de ce brigand antropophage!

May all the fiends thofe traitors drag to hell
*Who for revenge or gold their Country Sell *.*

J'ofai un moment taxer nos Jeunes heros de lâcheté craignant de foupçonner leurs chefs de la plus infâme trahifon : qu'elle étoit mon erreur! fiers & généreux républicains, vous triomphés des traîtres & des tyrans : en dépit de leur ligue criminelle, l'europe fera libre : vous avez juré de ne quitter le glaive de vengeance que lorfque vous ne trouveriez plus de defpotes à combattre, que la douce égalité la fainte liberté régneroient par tout, ce font des conquêtes dignes de vous. Déja des villes, des provinces entieres briguent à l'envi le beau titre de citoyen Français. Peuples fecondés les efforts de vos généreux libérateurs! Vous oppoferiez-vous à votre bonheur.

„ O vous chez qui les rois & les nobles

* Puiffent tous les démons entraîner au fonds des enfers ces traîtres qui par vengeance ou pour de l'or vendent leur Patrie.

„ ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent; „ lisez votre histoire vous verrez que vos ayeux „ s'assemblaient, délibéraient, si l'usage en est „ passé; le droit n'en est pas perdu: il est écrit „ dans le ciel qui a donné la terre à tout le genre „ humain pour la posséder; il est écrit sur ce „ champ que vous avez pris la peine d'enclore „ pour vous en assurer la jouissance, il est écrit „ dans vos cœurs, ou la divinité à imprimé „ l'amour de la liberté: cette tête élevée vers les „ cieux n'a pas été faite à l'image du Créateur „ pour se courber devant un homme, aucun „ n'est plus qu'un autre que par le choix par „ l'aveu de tous.

Pouvez-vous espérer d'être heureux, tandis que vos loix, sépareront vos intérêts, au-lieu de les réunir comme dans une seule famille? Des loix justes peuvent-elles sacrifier une partie des citoyens à l'autre? Elles élèvent des autels & des temples à quelques particuliers favorisés, tandis qu'elles permettent à peine à la généralité de posséder en propre une misérable cabane! Tant qu'il existera des familles privilégiées, la justice aura deux poids & deux mesures. Peuple! pourquoi quelqu'un d'entre vous serait-il humilié ou méprisé dans sa condition? Dès qu'il a les talens & les vertus nécessaires, un simple soldat doit pouvoir devenir maréchal-de-camp; un matelot, chef d'escadre; un répétiteur de collège, grand aumônier; un clerc de procureur, chancelier. Que des *Faber*, des *Jean-Bart*, des *Amyot*, des *l'Hopital*, auraient pu sauver ou illustrer leur patrie, & n'ont osé se montrer sous la verge du despotisme: heureux s'ils ne sont pas persécutés, & si on ne leur fait un crime

de leurs talens!...De quoi n'eſt pas capable l'affreux deſpotiſme!

Dans ſes mains un glaive étincelle
Qu'aiguiſe la guerre cruelle,
La faim tremblante eſt ſur ſes pas;
A ſes pieds l'honteuſe indigence
Attend vainement en ſilence
Que ſa main l'arrache au trépas.
Toujours avide de carnage,
Les pleurs, le ſang ſont ſon breuvage;
Il ſe plaît aux cris douloureux
De ces innocens malheureux,
Que ſa fureur frappe & tourmente.
Par-tout ſa verge menaçante
Imprime ſes coups flétriſſans:
Les grâces, les pleurs de l'enfance,
L'air aſſuré de l'innocence,
Pour l'attendrir ſont impuiſſans.
Ce fut ſon adreſſe trompeuſe,
Qui creuſa les flancs ténébreux
Du taureau, dont la maſſe affreuſe
Cachait des glaives & des feux.
Il éleva la tour fatale
Qui fut la priſon de Délade.
Ah! ſes forfaits ſont infinis;
Le véridique Philoxènes
Refuſe de louer Dénis;
Il eſt bientôt chargé de chaînes.
Par ordre du cruel *Grisler*,
Guillaume *Tell* déja s'apprête

A percer un fruit sur la tête
De son fils qu'il craint d'immoler.

Peuples qui gémissez dans les fers du despotisme, connaissez votre état & rougissez-en. Hélas! semblables à la statue de Glocus, que le temps & les flots de la mer avait défigurée, vous êtes moins l'image de la divinité que des brutes. Croyez-vous que vos barbares geoliers sont d'une autre espèce que vous? Croyez-vous que la nature vous fit pour souffrir? Et que vous ne pouvez, sans crime, chercher à améliorer votre sort? Sortez de votre apathie léthargique, faites vos loix vous-mêmes, & confiez le soin de leur exécution à des magistrats que vous croirez dignes de votre confiance.

Tous les ordres des citoyens ont des passions, des besoins, des préjugés, des intérêts différens; ce n'est donc que dans une assemblée générale de la nation, qu'ils pourront, comme dans un grand congrès, discuter leurs droits, leurs prérogatives, se rapprocher, se concilier pour se rendre tous heureux. (*Condillac.*)

Peuples, unissez-vous pour garantir les faibles de l'oppression, contenir les ambitieux & assurer à chacun la possession de ce qui lui appartient: instituez des réglemens de justice & de paix, auxquels tous soient obligés de se conformer, qui ne fassent acception de personne & qui réparent, en quelque sorte, les caprices de la fortune, en soumettant également les puissans & les faibles à des devoirs mutuels: rien de ce que nous proposons, disaient les Décemvirs au peuple romain, ne peut passer en loi sans votre

consentement. Soyez vous-mêmes les auteurs des loix qui doivent faire votre bonheur. (*Rousseau.*)

Un roi indien pris des Hollandais pour des insensés, lorsqu'ils lui dirent qu'ils n'avaient point de roi, mais qu'ils se gouvernent par les loix qu'ils avaient fait eux-mêmes : tels sont les rois à les entendre, un état privé de leur secours, ne saurait exister huit jours sans être bouleversé ! Les despotes, nos voisins, regardent avec une pitié dédaigneuse la noble simplicité de nos généraux, ils feignent de gémir sur notre gloire éclipsée. Ah! que leur faste trompeur est bien loin de valoir notre pauvreté apparente.

Les dépositaires de nos droits sont tous puissans pour faire le bien, & sans force pour opérer le mal : image sensible du séjour des bienheureux.

O poor to his.
Ye giddy glories, of despotic thrones!
By this, by this indeed is imag'd heavn
By boundless good, WithoWt the PoWer of ill

THOMPSON.

O vous mes chers concitoyens, mes amis, mes freres, vous dont les mœurs simples & pures nous retraçant les vertus des beaux jours de Sparte & d'Athenes; c'est parmi vous que la République doit chercher ses plus fidéles défenseurs. La vertu & la justice fuyant les villes infectées par le soufle impur des rois, vinrent chercher un asyle assuré au milieu de vos rochers.

Le mérite seul recevait vos hommages, l'habit le rang ne vous en imposaient point : si on vous parloit du luxe qui regnoit dans les villes vous rendiez graces au ciel de ce qu'il ne vous avait point tant donné de besoins : vous éleviez vos enfants dans la frugalité, & l'amour du travail vous regardiez, la paix de l'ame, la santé du corps, comme les plus précieux biens. . . . . Mes vœux sont enfin exaucés j'ai le bonheur de vivre parmi des hommes libres & vertueux.

Plusieurs d'entre vous souffrent sans doute, des crises du moment, mais ne vous rebutiez pas, encore un peu de patience & vous touchés au port. Arrosés de vos sueurs, cet arbre de la liberté que vos mains ont planté, bientôt vous vous reposerez à l'ombre de ses rameaux & vous en ceuillerés les fruits.

Savez-vous quel sort vous attend. Si jamais nos ennemis triomphoient ; l'héritage de vos peres devasté, vos toits embrasez, vos chastes épouses, livrées à la brutalité du soldat, vos tendres enfants écrasés au berceau. . . . . . Vous fremissez. . ; & vous renouvellez sans doute dans vos cœurs le serment de vivre libres, ou mourir. . . . . Levons, nous faisons un dernier effort, & s'il faut périr ; nouveaux Sansons, Arrachons, les colonnes du temple sacré de la liberté, & que les cruels philistins soient ensevelis avec nous sous ses ruines.

Mais touts nos ennemis ne sont point au delà de nos frontieres.

Tes plus grands ennemis, rome sont dans ton sein.

Touts ceux qui confondant l'infâme licence, mere de touts les crimes, avec la liberté source sacrée de toutes les vertus, ne prêchent que le meurtre & le pillage ; ce sont vos ennemis les plus dangereux. Les mots de *liberté*, *d'égalité*, sont toujours dans leur bouche ; craignez leur voix trompeuse, c'est le chant des syrenes, ils ne cherchent qu'à vous endormir pour faire périr le vaisseau de la révolution.

La liberté ne consiste point à faire tout ce qu'on veut, mais à ne faire que ce qu'on doit, à n'obéir qu'aux loix, les têtes les plus fieres dit J. J. R. portent leur joug avec d'autant plus de plaisir qu'elles sentent qu'elles sont faites pour n'en porter point d'autres.

Recevez agrées mes chers concitoyens, l'hommage de ce foible essai que le patriotisme seul me dicta. Les idées n'en sont ni neuves ni sublimes, elles sont au contraire & triviales & communes, j'ose cependant espérer qu'il sera de quelque utilité, une lumiere trop vive fatigue & éblouit des yeux accoutumés aux ténébres : nous frottons de miel les bords de la coupe que nous offrons à un enfant malade, trompé par cet innocent artifice il avale une potion salutaire & la santé qu'il recouvre, est le doux fruit de son erreur.

Cosi all'egro fanciul porgiamo asperſi
Di ſvave licor gli orli del vaſo
Suchi amari ingannato in tanto ei beve
E dall' inganno ſuo vita Riceve.

Geruſ : Lib :



LE NOUVEAU S. PREUX OU LES VICTIMES DU PATRIOTISME, &c. &c. &c. &c.

LETTRE

De M. d'Argenty à M. Dubrun.

LE premier usage que je fais de ma liberté, c'est de t'en donner l'agréable nouvelle. Les indignes fers que je portais depuis si long-temps avec tant de répugnance, sont enfin brisés. Une main bienfaisance a arraché le voile lugubre & sinistre qui choquait & ma raison & mes yeux. Que te dirai-je enfin! j'ai quitté le séminaire depuis hier au soir, & j'ai le doux espoir de n'y jamais rentrer. Non, l'infortuné pupille qui gémissait sous les dures loix d'une injuste maratre, est moins joyeux le jour de sa délivrance: le sauvage Lapon, excédé des ennuyeuses cérémonies des cours où il a été transporté, a moins d'ardeur pour regagner son habitation glacée, que j'en avais en me rendant à la maison paternelle.

Porté sur l'aîle du plaisir, je franchis l'intervalle d'un saut. Ah! béni soit à jamais le sage aréopage, cette auguste Assemblée, dont les divins décrets rendent

l'homme à la société pour laquelle il est né; qui a fermé pour jamais ces tombeaux affreux où gémissaient tant de malheureuses victimes ensevelies vivantes !

N'attends pas, mon cher, que je te fasse une peinture détaillée du séjour que je viens de quitter; des volumes ne suffiraient pas. Il me suffira de te dire, que c'est le sanctuaire de l'ignorance la plus crasse & de l'orgueil le plus révoltant, où l'hypocrisie usurpe les honneurs de la vraie vertu; où les sophismes font taire la raison; où des mots vuides de sens, mais débités avec emphase sont regardés comme des oracles; où les questions les plus frivoles, j'ai presque dit les plus folles, sont agitées avec une gravité puérile; où quiconque hésiterait de jurer *in verba magistri*, seroit réputé impie, scandaleux; où quiconque ne prête pas un col docile au joug despotique de ces tyrans sacrés..... Je m'arrête, car tu pourrais croire que la passion guide mes pinceaux, & que la vengeance noircît mes tabbleaux; cependant, je suis bien loin de passer la vérité.

Il est vrai que j'ai été un des plus malheureux; né avec une imagination vive & le désir de savoir, je ne pouvais me contenter de leurs réponses bouffones, de leurs distinctions ridicules. Je parvins à me procurer les ouvrages de J. J. R. juge si je quittai bien vîte leur inintelligible galimathias, pour ces divins écrits, pour le peintre de la vertu; quelles couleurs vives & pures ! quels traits ressemblans ! ou elle est descendue sur la terre, ou il est monté aux cieux. Il est descendu dans son cœur). Qui mieux que lui peut me faire connoître le prix de l'amitié ? Je puise dans ses livres des sentimens si conformes à ceux qui me sont naturels; j'y trouve tant de rapports avec mes propres dispositions, que seul parmi tous les auteurs que j'ai lu, il est pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain; c'est en le méditant que j'apprends à tirer de moi-même le bonheur que tant d'autres cherchent inutilement loin d'eux. Combien les hautes idées qu'il me donne de la divinité me font prendre en dégout les institutions des hommes bisarres & factices. Enseveli dans ce manoir affreux où je ne trouvais personne penser comme moi, je me trouvais seul au milieu d'une multitude bruyante, aussi éloigné d'elle par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire m'accablait d'ennui; il est venu m'en tirer. Je trouvais ses principes si conformes à mes sentimens; je les voyais naître de méditations si

profondes, appuyés de raisons si convaincantes, que je ne pus me persuader, comme on me le répétait sans cesse, qu'ils fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation; je voyais que dans ce siécle malheureux, où une philosophie orgueilleuse & téméraire ne fait que détruire, lui seul édifie avec solidité; lui seul me paru chercher la vérité avec droiture & simplicité; lui seul me parut montrer aux hommes la route du bonheur, en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, l'homme de la nature, de l'homme factice qu'on lui a substitué; lui seul dans sa véhémence persuasive, son éloquent enthousiasme, me parut inspiré de l'amour du bien public, sans vue secrette, sans intérêts personnels. Le bon Fénelon, le sublime Bossuet, l'éloquent Massillon, le profond Bourdaloue, le simple Gesner, la naïve Deshoulières, le gentil Gresset, le séduisant Voltaire, le tendre Racine, le majestueux Corneille, l'effrayant Crébillion, l'innocent La Fontaine, le rapide Milton, le sévère Boileau, ont tour à tour partagé mon admiration, mais aucun d'eux ne me passionna jamais comme J. J. *Melius, Cisipo* & *Crantipo, quid sit decorum & utile dicit*..... J'osai plusieurs fois me servir de ses démonstrations pour combatre leurs sophismes *inde iræ*... Dès-lors le tribunal auguste de cette petite inquisition s'occupa des moyens de punir mon impiété scandaleuse; enfin, après un mur examen, je fus déclaré *bon à rien*, *pas même à être Prêtre.*

On écrivit à mes parens que j'étois un impie, un athée, un ante-christ; mon tendre père effrayé par ces oracles, peut-être un peu moins sûrs que ceux de Calchas, vint m'arracher de ce sombre séjour, plus affreux pour moi cent fois que l'autre de Poliphème pour les malheureux Grecs.

Je ne saurais te peindre tous les sentimens que j'ai éprouvé dans les premiers instans de ma liberté; je ne pouvais m'arracher des bras de la plus chérie des meres, qui ne pouvait concevoir qu'un ennemi de la théologie put avoir un cœur tendre & sensible, & qui me jugeant d'après le portrait peu flaté de mes charitables mentors, aurait osé croire mes caresses feintes & étudiées.

J'ai demandé hier à mon cher pere de prendre l'habit national, dont mes concitoyens sont décorés; il refusa d'abord de me l'accorder; mais il se rendit enfin à mes instances, en m'observant, assez durement, de le mieux honorer que celui que je venais de quitter;

& que, quoiqu'il sembla me confondre avec la multitude, je devais me rappeler qui j'étais. Que voulait-il dire ? Voudrait-il m'assujettir aux préjugés de la noblesse ; dieux serais-je tombé de *Carybde en Sylla*. Oh ! jamais mon cœur ne pourra adopter ces distinctions trompeuses, inventées par l'orgueil & la flatterie. Je me rappellerai toujours que je suis homme, que mon organisation physique est la même que celle de mes semblables ; que mes qualités morales n'augmentent qu'en raison de la culture qu'elles reçoivent ; que mille liaisons d'intérêt & de bouheur m'attachent au corps social, & que je ne puis jouir des douceurs de la société qu'en remplissant les devoirs qu'elle m'impose. J. J. m'a appris, que dans toute société bien réglée chaque individu fait le sacrifice d'une partie de sa liberté pour conserver l'autre ; qu'il faut qu'il porte le joug du despote ou celui des loix, qu'elles seules peuvent le protéger & le défendre contre les vexations de la force puissante ; que tous les services qu'un citoyen peut rendre à l'état, il les lui doit sitôt qu'il le demande ; mais que l'état ne peut le charger d'aucune chaîne inutile à la communauté, qu'il ne peut pas même le vouloir, parce que la loi de raison, comme la loi de nature, ne fait rien sans cause ; que nous ne sommes libres, que parce que les engagemens qui nous lient au corps social sont mutuels, & qu'en les remplissant on ne peut travailler pour autrui, sans travailler pour soi. J. J. m'a appris qu'on ne doit point chercher hors de soi le mérite réel ; que les titres que nous transmettent nos ayeux ne sont qu'une décoration étrangere, un vernis superficiel ; qu'un nom par lui-même, n'est qu'un son qui frappe l'air & qui n'a de réalité que ce qu'il emprunte de la vertu ; que les distinctions doivent être la récompense des belles actions, des travaux utiles à l'état, le prix du sang versé pour la patrie ; que la grandeur d'ame n'habite pas seulement sous les lambris dorés, mais qu'elle aime à chercher un asyle sous le chaume innocent.....

Voilà, mon cher, quels sont mes principes politiques, mon cœur les a dictés. Pour te dédommager, autant qu'il est en mon pouvoir, de l'ennui que t'aura causé le long récit de ma profession de foi ; je t'envoie les prémices de ma muse sauvage. Je ne te donne point ces stances pour de la poésie ; ce n'est que de la prose rimée : jamais je n'ai tant envié le sort d'Empédocle. Hah ! si comme lui j'avais pu un moment sommeiller

ſur la double colline & me réveiller poëte, ou plutôt ſi j'avais eu le pinceau magique de mon héros, quel beau portrait j'euſſe fait. J'attends ton jugement pour ſavoir le cas que j'en dois faire ; je te prie de ne point te ſervir du microſcope de l'amitié pour les examiner ; je compte ſur ton amitié, comme ſur mon exiſtence.

Erménonville est fier des cendres de Rousseau.

Rouſſeau que la France révere *
Dans ces momens ſi glorieux,
Auteur du jour qui nous éclaire,
Ami des hommes & des Dieux ;
Des cieux, franchiſſant la barriere,
Deſcend ſur un char de lumiere,
Vois l'auguſte empire des Lys
Reprendre ſa grandeur premiere,
Guidés par tes divins écrits.

D'Amphion, la ſavante lyre,
Eleva les remparts Thébains,
Et ſut de ce naiſſant empire
Rendre les habitans humains :
Tes chants, ô ! Linus de la France,
Diſſipant l'affreuſe ignorance,
Sont auſſi doux, mais plus puiſſans,
Et c'eſt leur divine cadence
Qui détrône nos fiers tyrans.

„ L'homme, as-tu dit, doit naître & vivre
„ Dans une entiere liberté ;
„ C'eſt la nature qu'il doit ſuivre
„ Pour trouver la félicité :
„ Non le ciel ne le fit pas naître,
„ Pour gémir dans les fers d'un maître ;
„ Son droit ne peut s'aliéner,
„ Tous les tyrans vont diſparaître,
„ La raiſon ſeule doit regner. **

---

* Non lo connobb'l modo mentre lebbe.

** Si la nation françaiſe eſt avilie, ce n'eſt que par le fait ; ſouvenez-vous qu'elle ne ſera pas vile dans 10 ans.
J. J. R. à myord Maréchal.

Ta prophétie eſt accomplie
Tendre ami de l'humanité,
Enfin mon heureuſe patrie
Goûte le bonheur tant vanté.
Des temps de Saturne & de Rhée,
Thémis, ſi long-temps déſirée,
Vient du ſéjour des immortels
Pour nous dicter la loi ſacrée
Qui doit relever ſes autels.

De l'aréopage la ſageſſe
Aujourd'hui ne m'étonne plus,
Ni ton ſénat, fiere moîtreſſe
De tant de royaumes vaincus:
Vantez la valeur héroïque
De votre amour patriotique;
Montrez vos lauriers éclatans.
Hélas ! la verge deſpotique
Arme la main de vos enfans.

Athenes, je te vois ſans honte
Gémir & trembler ſous la loi
D'un ſuperbe & cruel Archonte,
Et tu proſcris le nom de roi !
La couronne, le diadême;
Ornemens du pouvoir ſuprême.
Peuple romain te font horreur;
Mais tu forges tes fers toi-même
En te nommant un dictateur.

Si dans la main de vos faux ſages
Le flambeau de la liberté
Par fois échauffe vos courages
Que produit ſa faible clarté ?
Hh ! c'eſt la torche de Mégere
Dont l'éclat faut, incendiaire,
Allume des feux dévorans.
Bellone d'une aîle légere
Porte par tout ſes traits ſanglans.

Sage Caton aux murs d'Utique,
Pourquoi te déchirer le ſein:
Crois-tu ſervir la république,
En ôtant au peuple romain
Son ſeul ſoutien & ſon ſeulguide.
Ainſi périr le grand Alcide,

De ſes mains entr'ouvrant ſon flanc,
Sans arracher le don perfide
Dont le poiſon brûlait ſon ſang.

Grand Rouſſeau ! ton divin génie
Rétablit l'homme dans ſes droits;
En le rendant à la patrie,
Tu le ſouſtrais au joug des rois.
Tu diſſipas l'erreur fatale
Comme l'amante de Céphale
Chaſſe les ombres de la nuit.
Sa douce lueur matinale
Vers la lumiere nous conduit.

Si l'erreur & le fanatiſme
N'outragent plus la vérité;
Si la verge du deſpotiſme
N'enchaîne plus la volonté,
Notre bonheur eſt ton ouvrage,
Nous t'en devons le juſte hommage.
C'eſt toi qui fais tomber nos fers,
Tu tires d'un long eſclavage
La France & bientôt l'univers.

Qu'attends-tu France, prends ta foudre
L'Europe en pleurs te tends les bras:
Que les tyrans réduits en poudre,
Vengent nos maux par leur trépas.
Envain leurs cohortes ſerviles
Comptant ſur des lauriers faciles,
Aiguiſent leurs traits menaçans.....
Nous volerons aux Thermopyles,
Nous ſerons plus de trois cens.



JE partage bien sincerement le plaisir que t'a causé la sortie de cette maison de retraite & de peines, que tu nommes plaisamment un réservoir d'ennui & d'ignorance. Mes vœux sont enfin exaucés, rien ne gênera plus notre amitié; nous ne craindrons plus de nous communiquer nos idées, nos sentimens, de verser nos ames l'une dans l'autre; nous n'avons plus à redouter la criminelle adresse de tes argus, qui n'hésitoient pas de porter une main curieuse sur le sceau sacré de nos lettres. Je m'étonne que l'auguste Assemblée, dont la pénétration s'étend à tous les objets, ait oublié ces maisons; que nous sert en effet que nos lettres parcourent le royaume intactes, si à l'endroit de leur destination elles sont ouvertes. . . Mais tirons un voile charitable sur ces actes de despotisme monacal, ne souillons plus nos lettres de l'ennuyeux récit, de leur momeries, de leurs tracasseries; tu n'est plus sous leur joug indigne, tâche d'oublier que tu y aies jamais été.

Ton enthousiasme idolâtre pour J. J. me surprend bien moins qu'il ne m'alarme. Je connais ton cœur, il est neuf & simple, sensible; ah! mon cher, que de raisons pour craindre qu'il ne soit la dupe des sophismes colorés avec art. A Dieu ne plaise que je sois le détracteur des écrits de ce grand homme! j'admire avec toi l'élévation & la pureté de ses sentimens; mais malheureusement il en est le créateur, il dépeint les hommes tels qu'ils voudroient qu'ils fussent, & non tels qu'ils sont. Où trouveras-tu la sagesse inébranlable de Wolmard, l'amitié fortifiante de Mylord Édouard, la tendresse vigilante de Claire, l'ame toute de feu de St. Preux? si tu prends ces tableaux imaginaires pour des portraits, que je crains que, séduit par les couleurs magiques de leur auteur, tu ne coures après un vain phantôme! nouveau Narcisse, tu adoreras un être qui ne sera parfait que par les dons de ton imagination exaltée; tu fuiras en vain: *le phantôme sera dans ton cœur;* après toutes tes recherches inutiles, tu éprouveras la honte & le dépit du crédule voyageur, qui, voyant une peinture éloignée, s'extasie sur la vivacité des couleurs, la régularité des traits, leur juste proportion, il croit que c'est au moins le chef-d'œuvre immortel d'un *Rubens*, d'un *Vandyc*, d'un *Matsys*, d'un *Le Sueur*. Il arrive, que trouve-t-il? un barbouillage informe, des traits grossiers, sans proportion & sans

ordre. Mon ami, ne ris pas de mes craintes, ne les traite pas de terreurs paniques, si je te connoissais moins bien, je serais plus tranquille. Je te le répéte, il s'en faut que tu doives tout admirer dans J. J. & adopter aveuglement tous ses principes.

Une académie littéraire mit en question, si les sciences avaient influé en bien ou en mal sur les mœurs? Rousseau, frappé des maux de la Société, sans s'appercevoir que ces maux loin d'être l'effet des lumieres, n'en étoient que l'abus; séduit par sa propre vertu, crut que l'homme n'étoit point à sa place vivant en société, & qu'il reprendroit ses vertus s'il pouvoit s'isoler. Ce premier essai enfanta son discours sur l'inégalité des conditions, ouvrage lié au premier, travaillé avec toute l'étendue d'un génie clair & profond, soutenu du prestige du raisonnement le plus captieux, de l'éloquence la plus attrayante; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un paradoxe. Plus affecté de quelques maux particuliers, que des biens sans nombre qu'offre la Société; il voudrait ramener l'homme à l'état de nature; mais la raison, plus forte que tous ses discours éloquens, nous dit que cet état n'est point fait pour l'homme, qu'il ne mérite pas même le nom d'état pour un être de son espèce, qu'il doit plutôt être envisagé comme son anéantissement, qu'il est injurieux à une créature perfectible, & qu'un tel vœu est non seulement inutile, mais criminel...... Toutes ses autres productions sont conséquentes à ce systême; l'homme de la société lui fut toujours odieux, il ne se plût qu'à caresser l'homme sauvage. Dans l'austérité des principes, dont il avait été imbu dès son enfance; il censura avec chaleur nos usages, nos mœurs, notre éducation, nos plaisirs publics. Idolâtre des femmes, il jugea avec rigueur leurs ridicules & leurs défauts; mais en revanche il leur offrit un culte si vrai & si pur, si animé, il leur peignit l'amour sous des couleurs si naturelles qu'on crut que lui seul l'avait connu. Son Emile, malgré le grand nombre de ses paradoxes, eut suffit pour l'immortaliser; le précepte mis en action forme, dans un tissu de faits intéressans, une législation continue; c'est en partie à cet ouvrage que l'enfance, la plus chere espérance des familles, doit sa liberté & sa santé. Dans le contrat social, il démontre jusqu'à l'évidence les droits sacrés de l'homme dans ses différentes conditions; ses principes anéantissent presque tous ceux qui avoient été posés sur le même sujet; il

eut poussé cet ouvrage plus loin, mais voyant lui-même que cette perfection politique est impraticable, il eu la sagesse de s'arrêter & de voiler son flambeau pour ne pas éblouir des yeux trop faibles. Je ne cesserai de te répéter, de te défier de ton imagination bouillante.

Tu as changé ton rabat pour une cocarde nationale, me dis-tu ; j'approuve ce mouvement de patriotisme ; mais je dois t'observer, de modérer tes transports & de ne pas heurter de front les préjugés de ta famille, je doute fort si on t'écoutera avec plaisir, si tu vas leur prêcher tes grandes phrases, que la nature nous fit tous égaux, que les distinctions ne sont qu'une usurpation tyrannique, que la vertu seule ou les talens peuvent mettre quelque distinction entre les hommes, que le temps efface les noms des conquérans gravés sur le marbre ou l'airain ; mais qu'il respecta toujours les trophées que la reconnaissance élève dans les cœurs aux bienfaiteurs de l'humanité...... Mais il est temps de reprendre haleine, peut-être trouveras-tu que je n'imite pas mal tes prédicateurs du séminaire, & comme eux je te ferais haïr la vertu de la façon dont je la prêche ; mais que veux-tu, l'amitié me dicte ces conseils, je te les donne sans voile & sans art, je voudrais être aussi éloquent que ton maître, pour cacher sous des fleurs la rudesse des préceptes, & je pourrais me promettre d'en retirer le plus grand fruit.

De M. d'Argenty.

Est-ce la fatale robe de Déjanire que j'ai mis sur mon sein ? Quel changement subit s'est opéré en moi ? Quel feu séditieux & dévorant s'est allumé dans mes veines ? Que j'ai bien peu goûté cette précieuse liberté dont j'étais si fier ? Me voilà chargé de chaînes d'autant plus fortes qu'elles sont couvertes de fleurs. Jusqu'ici mon corps seul était en esclavage, mais ma pensée plânait librement sur tous les êtres créés & imaginaires : en dépit de mes geoliers elle savait me soustraire à l'ennui, en m'entourant d'objets rians ; mais aujourd'hui toutes les affections de mon ame, tous ses mouvemens sont concentrés dans un seul point, elle est consumée par la violence de ses feux. Ainsi les rayons épars du soleil ne donnent qu'une chaleur modérée, mais qu'un verre

les réuniſſe, ils calcinent & détruiſent le corps qui les reçoit. Je vais tâcher de te donner une faible idée de l'état affreux de mon cœur.

Le jour que je me dépouillai de mes vêtemens lugubres, pour prendre l'habit national, je fus me faire inſcrire chez le Commandant de la garde-nationale de la campagne que nous habitons : il me parut d'abord ſurpris de cette démarche, & la regardait comme une raillerie ; mais je lui parlai avec tant de force de l'égalité que la nature met entre tous les hommes, je lui citai ſi à propos les principes que je tiens de J. J. Rouſſeau, qu'il ne tarda pas de me traiter en ami : il joint à une phyſionomie majeſtueuſe, les manieres les plus douces & les plus prévenantes ; il paraît avoir conſervé toute la ſimplicité & l'intégrité des mœurs de l'âge d'or ; il mène une vie retirée & tranquille avec deux filles, auſſi vertueuſes que leur reſpectable pere : il me retint à dîner, & me plaça près de la cadette. Ah ! mon cher, *ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error*, j'avais cru juſqu'ici que Julie n'avait jamais exiſté que dans l'éloquent romant de J. J. Rouſſeau, mais je vois combien je me trompais. Je l'ai trouvée mon ami, je l'ai trouvée...... C'eſt cette beauté douce & ſévére qui inſpire le plus profond reſpect, en énivrant les ſens du plus violent amour ; c'eſt cette taille ſvelte & déliée que les graces elles-mêmes formerent ; c'eſt ce regard divin, ce ſourire enchanteur qui vont droit au cœur ; c'eſt cette modeſte timidité, compagne inſéparable de la pudeur.

Argo non vide mai, non vide Cipro o delo
D'abito e di belta forme ſi belle.

Je m'occupai pendant tout le repas des moyens de lui adreſſer quelques mots, mais je n'en ſus jamais ſaiſir l'occaſion. Je ſentis vingt fois la parole expirer ſur mes levres tremblantes. Si quelque fois ſes grands yeux noirs rencontraient les miens : mon viſage s'altérait, auſſi-tôt une rougeur indiſcrette peignait mon front & décelait le trouble de mon ame. Après le dîner nous fûmes faire un tour de jardin, & quelques affaires ayant appelé le pere, je reſtai ſeul avec ſes demoiſelles. De ma vie je ne fus dans un ſi grand embarras. Je crois que j'aurais gardé un ſtupide ſilence juſqu'au retour du papa, ſi Nérine ne m'eût adreſſé la parole : Vous

êtes donc venu vous claſſer parmi ceux qui jurent de mourir libres & indépendans ? -- moi, je veux vivre & mourir eſclave, lui dis-je en la fixant tendrement. -- Quoi, monſieur, vous avez déja changé de ſentiment ? -- Oui, il s'eſt fait un grand changement en moi. -- auſſi étais-je trop ſurpriſe de trouver, dans un homme de votre rang, les ſentimens que vous avez montré. --- Me croyez-vous aſſez vil, aſſez mépriſable, repris-je avec feu & émotion, pour feindre des ſentimens que je n'ai pas, pour me cacher ſous un maſque trompeur ? --- Moi, monſieur, non dit-elle en rougiſſant, mais la réflexion..... Heureuſement l'arrivée du pere termina ce dialogue embarraſſant.... je crus m'apperçevoir que quelques ſoupirs mal formés s'échappaient à travers ſes levres de roſe, un léger battement agitait la gaze de ſon ſein, deux fois ſon éventail échappa de ſes mains. Que nous aimons à nous flatter ! je crus être la cauſe de ce déſordre. Depuis cet inſtant le ſommeil n'a pu abaiſſer ma paupiere, je m'agite ſans trouver le repos, mes livres ne ſauraient me fixer, Jean Jacques lui-même m'eſt inſipide ; je ne vois, je n'entends que Nérine, & je trouve toujours quelque nouveau prétexte pour retourner auprès d'elle ; inutilement j'ai fait parler mes yeux & mes ſoupirs, j'ai hazardé quelques mots ; je ſouffre ſans eſpoir, *o non visto, o mal toto, o mal gradito*. Oh ! ſi jamais mes ſoupirs brûlans pouvaient pénétrer dans ce cœur chaſte & pur ; ſi, comme Pigmalion, je puis animer d'amour le chef-d'œuvre des Cieux...... Je vois l'abyme ouvert ſous mes pas, & cependant j'y cours les yeux fermés ; je ne puis mêmes rien eſpérer de ton amitié, ne me conſeille pas de l'oublier, ce barbare conſeil ſerait inutile, la mort ſeule effacera de mon cœur ces traits angéliques ; nulle puiſſance humaine ne pourrait me forcer à la perdre un inſtant de vue. Plains moi mon ami, ne m'abandonnes pas ; peut-être je ne ſuis pas tout à fait indigne de tes ſoins ; l'amour ne fera que donner une nouvelle force à l'amitié qui nous lie..... Qu'il eſt doux d'avoir un ami ſûr, dans le ſein de qui l'on puiſſe épancher ſes peines & ſes plaiſirs ; c'eſt le plus beau preſent que le Ciel ait accordé à l'homme malheureux, ſes peines diminuent en ſe partageant, & les plaiſirs augmentent en ſe communiquant. Hélas ! ſans ce ſecours que deviendrais-je ? mon ame oppreſſée ſuccomberait bientôt ſous le poids qui l'accable, ne me fais pas attendre ta réponſe, ſonge que mon impatience compte les inſtans.

E pensa : or giunge, or entra, or tornar deve.

Puisque tu as daigné sourire aux premiers accens de ma muse sauvage, je soumets encore à ton jugement quelques stances que le sentiment seul me dicta.

Cœur ingénu, douce, badine,
Joignant l'esprit à la beauté,
C'est le portrait de ma Nérine,
Sois bien sûr qu'il n'est pas flatté.

Quand Voltaire, dans sa Nanine,
De la candeur fit le portrait;
Il voulut peindre ma Nérine,
Je la reconnais trait par trait.

Jamais signe d'humeur chagrine
Ne rida son front gracieux;
Mais l'enjouement suit ma Nérine;
L'amour pétille dans ses yeux.

Il n'est point de fleurs sans épine,
La rose cache un trait piquant:
Ah ! si tu voyais ma Nérine,
Tu dirais le proverbe ment.

RÉPONSE.

C'est avec la plus vive douleur que je vois mes prédictions accomplies ; *si mens non læva fuisset :* mais n'imitons pas le maître d'école de La Fontaine, songeons à te sauver, & après nous raisonnerons à l'aise sur les dangers que tu auras couru : tu as raison de dire que tu cours à l'abyme les yeux fermés ; si le portrait de ta Nérine n'est point flatté, si elle n'est point sortie de ton cerveau toute ornée comme Minerve de celui de Jupiter, que tu es à plaindre ; ne puis-je pas te dire ce qu'on disait au bon Henri IV. Elle a trop de mérite pour être ta maîtresse, & pas assez pour être ton épouse : ô malheureux ami, qu'espére-tu faire ? oseras-tu jamais faire l'aveu de ta passion à ton rigide pere : oh ! la mort la plus prompte punirait ton indiscrette sincérité. Veux-tu nourrir tes feux à son insu ; un moment de négligence, le hasard peuvent trahir ta prudence

& tes précautions. O! mon ami que je te plains; connais-tu le monſtre dangeureux que tu te plais à preſſer contre ton ſein; redoute ſon ſourire perfide, c'eſt le ſymptôme des maux qu'il te prépare. Je voudrais bien t'éclairer ſur cette terrible paſſion; mais qui pourra jamais la définir? Aiman & poiſon du cœur, lui donnant la vie par ſes tranſports, le déchirant par ſes fureurs, ſa ſenſibilité eſt plus forte que celle de l'amitié, ſa tendreſſe plus vive que celle de la nature, ſon averſion plus violente que la haine, auſſi terrible à combattre que dangereux à ſuivre; attraction irréſiſtible, toujours ſuivie d'une répulſion proportionnée, exerçant également ſon empire ſur l'inſecte qui rampe dans la fange, ſur l'aigle guerrier qui plane au haut des airs; vrai Caméléon, changeant de nature ſuivant l'objet qui le reçoit; tantôt timide Colombe, il ſe cache ſous les fleurs & ſe joue entre les bras d'Anacréon, anime la lyre du voluptueux Ovide, du tendre Tibulle, du touchant Properce; tantôt Vautour furieux, couvert de ſang, armé de poiſon, il déchire ſon ſein, préſente un glaive homicide aux Roxanes, aux Médées, aux Oroſmanes, aux Barnevelt. Crains ſes ſuites terribles: reviens à toi, il en eſt encore temps; épargne-toi la douleur amére d'avoir ſacrifié l'honneur de celle à qui, me dis tu, tu ferais le ſacrifice de ta vie, il n'eſt qu'un moyen d'échaper aux malheurs qui te menaçent, c'eſt la fuite; fais maintenant, par prudence, ce que tu ferais bientôt obligé de faire par néceſſité, il te reſtera du moins la douce conſolation de n'avoir point troublé la tranquillité de l'idole de ton cœur. Viens, mon ami, te conſoler dans le ſein de l'amitié; viens paſſer quelque temps à Paris, ce ſéjour ne peut que t'être très-agréable & très-utile; tu ſais, par renommée, que c'eſt l'aſyle des ſciences & des plaiſirs: Appollon & leurs doctes ſœurs ſemblent avoir quitté leur Pinde & leur Hélicon pour cette reine des cités; les eaux de la riante Seine ont la vertu du Léthé contre l'ennui & les paſſions violentes: peut-tu trouver un moment plus favorable? tu feras témoin de l'enthouſiaſme d'un peuple long temps opprimé, qui vient de briſer la verge deſpotique dans la main de ſes cruels tyrans: tu fouleras d'un pied tranquille & ſatisfait les décombres épars de cette priſon affreuſe, où gémirent tant de malheureuſes victimes de l'injuſtice puiſſante; tu ſentiras ton cœur s'électriſer en fixant les débris, reſtes impuiſſans de ce nouveau labyrinthe; tu entendras le mot de *Liberté*

retentir avec éclat ſur nos places publiques, dans nos temples, ſur nos théatres; tu verras nos nouveaux Démoſthènes maniant mieux la parole qu'aux plus beaux jours d'Athènes, & produire, par leur éloquence, des effets plus merveilleux que ne fit jamais la baguette de Circé ou d'Armide; tu entendras leur voix tonnante faire trembler les deſpotes au milieu de leurs ſattellites & juſques ſous le dais; tu les verras d'une main victorieuſe ſecouer & renverſer le monſtrueux & gothique édifice de notre ancienne légiſlation; tu verras une aſſemblée de ſages, plus éclairée cent fois que l'aréopage tant vanté, porter le flambeau de la vérité dans le dédale des loix, poſer d'une main ferme & ſûre la ligne de démarcation où finiſſent les droits du monarque & où commencent ceux du peuple, & tu ſeras forcé de t'écrier : *ô glorioſo Senato.*

Si ces motifs de curioſité & de plaiſir ne ſont pas capables de te déterminer, fais-le pour l'amitié, fais-le pour l'amour. Il y a long-temps que je déſire de te preſſer dans mes bras, & de t'accompagner dans les lycées de la capitale, où tu pourras cultiver & perfectionner les talens que tu reçus de la nature; tu te fais gloire d'éprouver les ſentimens que Rouſſeau dépeint avec des couleurs ſi ſéduiſantes; tu crois avoir trouvé la vivante image de la Julie dont il chanta les vertus & les charmes; eh bien! mets à profit les préceptes & les exemples de ton maître. St. Preux, qui, depuis long-temps, goûtait tous les plaiſirs d'un amour heureux, à qui ſa tendre amante avait même donné le nom ſacré d'époux.... St. Preux conſent à s'exiler pour ſauver l'honneur de ſon amie; & toi qui n'as encore éprouvé que quelques étincelles paſſagères, qui ne connois encore, que de nom, cette ivreſſe voluptueuſe que goûte *amando, un riamatto cuore*; toi qui n'eſt pas même ſûr s'il te ſera permis d'eſpérer. Profite du calme où ſe trouve encore ta raiſon; fuis ces bords dangereux, confie-toi à la main de l'amitié, n'héſites pas de te précipiter dans l'onde amère, pour fuir cette redoutable Eucharis; tu peſtes peut-être déja contre mes aſſoupiſſantes péroraiſons, mais pour rappeller vers toi Morphée, exilé; j'ai cru te rendre ſervice en t'envoyant une forte doſe de pavots. Excuſe mon ennuyeux verbiage, en faveur du zèle qui m'anime, ou viens m'en faire les reproches de vive voix.

D'ARGENTY.

TU m'oses inviter, au nom de l'amitié, de quitter ce que j'ai de plus cher au monde, & que ferait autre chose mon plus cruel ennemi ? Non, dussé-je périr victime de mon attachement, je ne la fuirai pas sans qu'elle sache à quel point je l'adore; j'oserai en faire l'aveu à mon pere; & que craindrais-je ! ai-je à rougir de mon choix ? Je tomberai à ses pieds; je l'attendrirai; il a le cœur bon & généreux, il ne sera pas insensible pour son fils seul: il verra Nérine, sa douceur, ses vertus désarmeront sa rigueur. Quoiqu'il en soit, je ne saurai me rendre à ta gracieuse invitation. Quand je n'aurais rien qui me retint sur ces bords, je les préférerais encore à ceux de la Seine. Je sais que c'est l'asyle des sciences, le sanctuaire du goût; mais c'est aussi le repaire de tous les vices *.

* *Sifie miser ibi luxus & avaritia matrimonio discordi junguntur, ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro ibi amoris sagittæ mortiferæ & venenatæ ibi virtus alget & vitia coronantur omne malum ab urbe.....* La simplicité & la bonne foi y son ridiculisées, l'or & l'argent seul unissent tous les cœurs: on n'y sait rougir qu'à l'aide du fard, la vertu y languit abandonnée & le vice orgueilleux reçoit seul les hommages. A la place du tendre amour, on n'y trouve que son phantôme, & ses flêches sont trempées dans un poison plus dangereux cent fois que celui de l'Hydre de Lerne: qui ne préféreroit à tes palais somptueux, les heureux *chalets* que l'amour prépara pour les vrais amans, où les regards de l'envie & de la jalousie ne pénétrèrent jamais. Je préfére la société des simples cultivateurs à celles de tes élégans petits maîtres.

Nous ne sommes plus dans ces siecles d'ignorance & de barbarie, où les plus habiles dans l'art d'exterminer les nations recevaient seuls l'encens des malheureux échappés à leur glaive; où l'honnête, l'utile cultivateur étoit méprisé, dédaigné & classé parmi les bruttes. Le triple voile qui couvrait les yeux de nos trop bons ayeux est enfin déchiré: le laboureur a cessé d'être petit, depuis qu'il a osé lever la tête, & il est glorieusement réabilité dans tous ses droits. Juste Ciel ! se peut-il qu'il y ait eu des hommes qui se fussent crus

déshonorés pour jamais, en touchant les inſtrumens du labourage, ces ſignes heureux de la félicité publique ! Etait-ce ainſi que penſaient les Camille, les Cincinnatus ! Ce bon Roi d'Angleterre, qui auraient regardé comme le plus grand homme de ſon Royaume quiconque aurait pu produire deux épis ſur une même tige. Et toi immortel Henri, vraiment digne du nom de grand Roi, toi qui regardais une injure faite à ton peuple comme faite à toi-même, qui dans le tranſport de ta tendreſſe paternelle, fit l'auguſte ſerment de le rendre heureux ! pour connaître tout le prix de leurs ſervices rappellons à notre mémoire ces jours de déſolation publique, où la grêle & les vents déchaînés promènent leurs coups terribles ſur nos champs & détruiſent en un inſtant l'eſpoir d'une année entiere. Avec qu'elle inquiétude nos regards tremblans ſe portent ſur un avenir douloureux ? Nous ſentons alors que ſans le ſecours du cultivateur c'en eſt fait de nous : mais bientôt il va rentrer dans nos villes, courbé ſous le précieux fruit de ſes ſueurs ; il vient nous arracher aux horreurs de la faim. O comble d'ingratitude ! nous recevons ſes dons en détournant les yeux ; nous nous croyons exempt de reconnaiſſance parce que, diſons-nous, s'il travaille pour nous nourrir, le ſoldat veille pour défendre ſes champs ; le ſavant pour l'inſtruire, l'homme de loix pour éclaicir ſes droits. Eſt-ce donc pour lui que s'entreprennent les guerres deſtructives, n'eſt-ce pas plutôt pour ſatisfaire l'orgueil ou l'ambition des monarques oiſifs ; eſt-ce pour lui que le philoſophe orgueilleux pâlit ſur ſes volumes poudreux & qu'a-t-il beſoin de ſes préceptes de morale, revêtus de grands mots, ſemblable à l'Architecte dont parle Plutarque, il fait ce que le ſavant commande ; eſt-ce pour lui qu'on doit débrouiller le dédale obſcur du code & du digeſte ; lui dont le cœur ſimple eſt auſſi pur que l'eau qui le déſaltère. Ah ! ſi la vertu ſe perdait ſur la terre, ce n'eſt pas dans le cœur d'un Roi qu'il faudrait la chercher, mais dans le cœur d'un Laboureur ; c'eſt chez lui que le reſpect filial ſe maintient dans toute ſon étendue.

C'eſt là qu'on ſert les dieux, qu'on chérit la vieilleſſe, & l'on oſe tourner en ridicule leurs manieres ſimples & naïves, on leur fait un crime de ne pas connaître les diſſimulations adroites, les politeſſes étudiées, qui, ſous un air d'amitié, cachent ſouvent la cruauté la plus raffinée ; eſt-il un ſeul plaiſir dont le riche jouit

qu'il ne doive à l'activité induſtrieuſe des mains roturières ? Eſt-ce lui qui tire des entrailles de la terre cet or dangereux, qu'un dieu propice voulu dérober à nos yeux ; ſont ce les mains délicates de nos jeunes Sybarites qui filent & travaillent les vêtemens précieux qui les rendent ſi vains ?

Pardonne-moi, je te prie, cet écart ; j'ai été entraîné malgré moi, j'eſpère que mon refus ne réfroidira en rien ton amitié, & que tu m'aideras toujours de tes tendres avis, ils ne me furent jamais ſi néceſſaires ; je touche au terme de mes eſpérances, l'illuſion ceſſe. . . . . Mon cher pere vient de me dire que nous quitterions la campagne dans huit jours. Dieux, que cette nouvelle a été terrible pour moi ! Le voyageur aſſoupi de l'aſſitude qui, dans l'ivreſſe d'un ſonge ſéducteur, ſe croit placé dans un berceau fleuri, & qui eſt éveillé en ſurſaut, par les coups redoublés de la foudre qui éclatte à ſes pieds en mugiſſant, & qui, à la pâle lueur des éclairs qui ſe ſuccèdent avec rapidité, découvre à ſes pieds un abyme prêt à l'engloutir, eſt moins effrayé, moins ſtupéfait ſans doute que je ne le fus en entendant ces terribles paroles, elle retentiſſent ſans ceſſe à mes oreilles. M'éloigner d'elle ſans avoir pu lui découvrir le fonds de mon cœur, dans un moment où l'eſpérance me montrait l'avenir le plus gracieux ! ô Jean-Jacques qu'il eſt bien vrai qu'un cœur ſenſible eſt le plus fatal préſent qu'on puiſſe recevoir du ciel ; que ne m'apprends-tu l'art de plaire comme tu m'appris l'art d'aimer ! je fus annoncer hier mon prochain départ à la famille de mon adorable Nérine ; j'épiai le moment de pouvoir lui parler ſans témoins, mais inutilement ; j'eſpérais remarquer quelques changemens dans ſes traits, mon eſpérance fut encore trompée. Par une eſpèce de diſtraction elle me demanda ſi je n'étais pas très-ſatisfait de retourner à la ville ; . . . . ſoyez de bonne foi, lui dis-je en tremblant, croyez-vous que je puiſſe quitter la campagne ſans regret ? Ces peu de mots la rendirent auſſi rouge que l'églantine ; celà dépend des ſentimens que vous avez, me répondit-elle avec un ſourire qui aurait ſuffit ſeul pour me priver de ma raiſon, ſi je l'avais encore eu ; elle ne me donna pas le temps de repliquer, mais détourna adroitement la converſation. O toi qui joins à tes lumières naturelles l'uſage du monde, une étude réfléchie du cœur humain, & ſur-tout les ſages leçons de l'expérience ; dis-moi, ſans détour, que dois-je

espérer ? Je me flatterais trop, sans-doute, si je pensais qu'elle sentit la plus faible étincelle du feu qui me dévore, mais du moins ne puis-je pas croire qu'elle n'ignore plus à quel point je l'adore, qu'elle a lu dans le fond de mon cœur.

Ah ! si elle y lisait, pourrait-elle me refuser quelque pitié ; serait-elle insensible à la sincérité, à l'ardeur de mon amour...?

Son pere me pria de leur laisser quelques livres pour occuper leurs loisirs ; j'ai eu l'adresse de faire mettre la nouvelle Héloyse dans le cabinet de Nérine : j'y ai joint un petit billet ; j'attends, en tremblant, le succès de mon stratagême.

Tu trouveras, dans ma lettre, une chanson que chanta Nérine avec une expression & un sentiment qui me désespèrent.

Mon cœur méconnait la tristesse,
Tous mes jours sont purs & riants,
Jamais le dieu de la tendresse
Ne troubla mes jeux innocens ;
Qu'un amant m'offre son hommage
Dans un compliment bien flatteur,
Je fais rire du faux langage
Et des ruses du séducteur.

Envain, en répandant des larmes,
Il promet des feux éternels,
Il n'est épris que de mes charmes ;
Tous ses desirs sont criminels.
Il paraît soumis & timide,
Il sait gémir & se pâmer ;
Je connais son dessein perfide,
Il ne cherche qu'à m'enflammer.

Cruel amour, source de peines,
Quel plaisir pourrais-tu m'offrir,
Un joug honteux de dures chaînes ;
Craindre, languir, toujours souffrir ;
Cet amant, qui rampe en esclave,
Serait un maître impérieux.
Frivole amour mon cœur te brave,
Et je méprise tous tes feux.

M. Dubrun.

Que ta lettre me fait pitié ! je ne t'accuſe pas de mauvaiſe foi, parce que l'amour t'aveugle. Quelles ridicules raiſons, quels faux prétexte tu employes pour cacher le vrai motif qui te retient à la campagne, que tu eſt faible & aveuglé, te voilà à trembler devant l'ouvrage de ton imagination : croire à la vertu des femmes, fut un tort permis à nos bons ayeux ; mais dans notre âge, allons il faut s'éclairer. Boileau, de ſon temps, avait beaucoup de peine d'en trouver trois ; les mœurs ſe ſon bien corrompues depuis ; ceſſes de te fatiguer en courant après une belle chimère ; jouis ſans analyſer tes ſentimens, imite l'heureux Papillon qui, au matin, obtient le premier ſoupir de la roſe, la jonquille le reçoit après, elle eſt quitté pour la tubéreuſe, la conſtance & la fidélité ne ſont que des êtres de raiſons & l'idole des ſots ; pourquoi chercher à connaître la nature des ſentimens que tu inſpires, pourvu que tu ſois heureux, *de vetro es la Mugher*, dit le proverbe eſpagnol : contente toi de ſon éclat poli, tous ſont dignes d'un ſoupir, mais peut-être aucun d'un regret. L'amour ne peut durer qu'autant que l'ivreſſe des ſens ; un amoureux de ſang froid ne peut être qu'un ſot, ou un fourbe : ſes chaînes, tiſſues de fleurs, doivent en avoir la courte durée ; il s'aſſoupit & meurt dans les entraves de la conſtance ; il diſparaît dès qu'on veut le fixer pour en connaître la nature : telle la tendre Euridice diſparut, dès que ſon amant voulut arrêter ſes yeux ſur elle : ne prends point ces réflexions pour les rêves trompeurs d'une théorie inutile : plus d'une expérience a confirmé la vérité de ce que je dis. Je me rappelle encore cet inſtant fortuné où, pour la premiere fois, j'approchai de mes levres chaſtes & pures la coupe brillante de l'amour. L'eſpérance, d'une main careſſante, ſoulevant le voile de l'avenir, me promettait une ſuite non interrompue de plaiſirs. Dans ma douce ivreſſe, mon amante me paraiſſait le ſeul objet capable d'enflammer mon cœur, elle ſeule me paraiſſait mériter ma tendreſſe ; je croyais que la nature avait formé nos ames ſur le même modèle, & qu'elle les avait déſtiné à s'unir pour toujours. Je pris pour un

choix éclairé la fermentation impétueuse de mes sens, j'honorais ma faiblesse du beau nom de sentiment *.

---

* Rien n'attire notre attention & ne nous plait que par le rapport qu'il a avec notre tempéramment, notre état, nos besoins. Plus ces rapports sont marqués, plus l'attention que nous y donnons est forte; aussi nous portons différens jugemens sur les mêmes objets, à mesure que nos inclinations, nos humeurs, nos goûts changent; *ceci est pour moi aujourd'hui*, disait le marquis d'Argens.

Tu sais que toutes nos idées sont acquises, & qu'il est impossible que l'ame aie des sensations indépendantes des sens; c'est cependant ce qu'il faudrait supposer pour admettre l'amour platonique: certains visages nous plaisent ou nous déplaisent au premier abord, parce que leurs traits plus ou moins réguliers, excitent en nous une idée de plaisir ou de dégoût; de-là vient que nous nous passionnons souvent pour quelqu'un à la premiere vue, & que nous sommes tout-à-fait injustes à l'égard des autres, parce que le plaisir momentané est toujours la régle de nos jugemens suivans. Tout paraît aimable dans la personne qui nous a d'abord plû, parce que le plaisir que nous cause sa présence, ou son image, nous empêche de nous arrêter à tout ce qui pourrait le diminuer; dans un ennemi, au contraire, le sentiment désagréable que cause sa vue, empêche de s'arrêter à ses bonnes qualitées. Descartes, dit-on, eut toujours un goût décidé pour les yeux louches, parce que la premiere personne qu'il avait aimé avoir ce défaut.

C'est ce qui fait qu'une personne d'un mérite profond, mais sans graces extérieures, plaira moins dans un cercle, qu'un aimable ignorant: à peine paraissons-nous dans une société que nous sommes jugés, & on revient difficilement de ce premier jugement. La société qui ne veut qu'être amusée & distraite, ne se donnera pas la peine d'aller fouiller dans un corps désagréable, pour y chercher les dons précieux de l'esprit. On a bien raison de dire qu'une figure heureuse est une recommandation tacite. Il n'est pas difficile de montrer de l'esprit à ceux qui sont déja prévenus en notre faveur? de-là vient qu'une belle en pleurs a tant de pouvoir sur notre esprit & nos cœurs. La sensation de plaisir que produit en nous l'aspect de sa beauté est incompatible avec la sensation douloureuse que fait naître sa posture souffrante; elle nous intéresse & nous touche aussitôt, tandis que nous sommes insensibles aux prieres, aux pleurs d'un malheureux estropié, & si nous nous décidons à le soulager, il faut que la réflexion ou la réligion force notre répugnance. La

Mon imagination me plaçait dans les riants jardins d'Armide... A peine mes désirs furent-ils satisfaits, je

---

coquetterie la plus séduisante, la plus dangereuse est un air languissant & mélancolique.

Plus une sensation diffère de celle qui la précéde, plus elle est sensible. Un esprit vif & pétulent n'éprouvera pas de grandes passions, parce que ses sensations se succédent avec trop de rapidité. Un esprit froid conserve les impressions plus long-temps. M. de St Pierre a raison de dire que l'amour violent naissoit sur tout des contrastes, parce que la sensation que cause l'objet aimé, étant d'une nature toute différente de celle qu on avait, elle est la seule dominante, & par-là même très vive. Tout le monde sait avec quelle fureur le lourd & pésant Marc Antoine fut aimé de Cléopâtre, non cette Cléopâtre, que nos sculpteurs représentent avec une taille de Sabine, mais celle qui courait les rues d'Alexandrie, déguisée en marchande, & se faisait porter parmi des hardes, pour aller voir Jules-César.

L'influence des contrastes en amour, continue le même auteur, est si certaine, qu'en voyant une personne éprise d'une forte passion, on peut faire le portrait de celle qu'elle aime : un de mes amis me mena voir une de ses sœurs, il m'apprit en chemin, qu'elle avoit une inclination ; quand nous fûmes avec elle, la conversation tomba sur l'amour ; je m'avisai de lui dire que je connaissais les loix qui déterminaient à aimer, & que si elle voulait je lui ferais le portrait de son amant, quoiqu'il me fut tout-à-fait inconnu, elle m'en défia ; alors prenant l'opposé de sa grande & forte taille, de son caractére dont son frere m'avait entretenu, je lui dépeignis son amant petit, peu chargé d'embonpoint, aux yeux bleux, aux cheveux blonds, un peu volage, aimant à s'instruire ; chaque mot la fit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Il est deux sortes de plaisirs, l'un momentané, qui ne dure qu'autant qu'un objet affecte nos sens, l'autre fixe & constant, produit par la réflexion, il est certainement aussi vif & plus délicieux que le premier, il remue l'ame toute entiere, tandis que l'autre ne fait que l'éfleurer : plus notre esprit est vif & prompt à nous offrir les objets qui tiennent à une même sensation, voilà la sensibilité ; si elle augmente nos plaisirs, combien aussi ne double-elle pas nos peines? on est malheureux quand on craint, sans voir les dangers d'éviter le danger qnand on espére, sans voir le moyen d'obtenir ; or, plus l'esprit est vif & pénétrant, mieux il connaît les obstacles & calcule les moyens.

m'écriai

m'écriai avec dégoût comme autrefois le maître de l'univers, eſt-ce tout là? Je vis avec étonnement, que le dieu de Cythère, que je me peignais ſi majeſtueux, n'eſt qu'un enfant ſans force, que l'oiſiveté engendre, que la vanité nourrit. Ne dirait-on pas à t'entendre, que tous les payſans ſont des Philémon & des Baucis; tes préjugés t'aveuglent ſur leurs défauts, tu ne les juges que d'après les portraits que tu en trouves dans nos romans; ne ſais-tu pas que la poéſie eut toujours le droit d'inventer & de mentir, comme dit Horace; ſe peut-il, mon ami, que tu te laiſſes ſurprendre ainſi par tes lectures. Oh! ſi tu ne juges les hommes que par tes livres, combien tu auras à te plaindre d'eux. En entrant dans le monde, je me crus placé dans la ſociété comme parmi mes freres; j'attendais d'eux les ſecours que mon ignorance, mon inexpérience ſemblaient demander; je croyais que tous les cœurs me feraient ouverts comme le mien l'était à tout le monde, & que je n'en devais attendre que des bienfaits... Qu'ai-je trouvé, la vertu perſécutée, calomniée, abandonnée; des amis traîtres & faux... *Quæſivit cœlo lucem ingemuitque reperta.* Ne m'accuſe pas de miſanthropie, j'ai ſoin de te voiler leurs traits affreux; ſi tu les voyais tels qu'ils ſont, ils produiraient ſur toi le même effet que la têtede Méduſe. Je ſais qu'il eſt encore des vertus ſur la terre, & que c'eſt aux champs, ſur-tout, qu'il faut les chercher, mais les crimes y ſont encore plus fréquents, c'eſt de-là que ſortent les délateurs, les eſpions, les flatteurs, les empoiſonneurs, les filles proſtituées

Duſſé-je t'impatienter par mes avis, je t'en conjure, défie-toi de ton imagination, elle fera ton malheur; car, comme je te l'ai déja dit, ſon pouvoir eſt ſans bornes, c'eſt l'ennemi le plus cruel qui puiſſe nous aſſaillir, elle augmente nos maux, nous en donne que nous n'avions pas, nous plonge le poignard dans le ſein.

Tu trouveras, ci-joint, quelques rimes de ma façon, je ſais d'avance que tu vas trouver ces vers froids & languiſſans, mais fais attention que je n'ai aucune dulcinée qui m'inſpire.

Sur nos toîts
J'apperçois
L'hirondelle,
Elle amène les beaux jours,
La ſaiſon des amours,

Vient toujours après elle.

Le printemps
Dans nos champs
Va paraître,
Il colorera les fleurs,
Que l'aurore par ses pleurs
Fait naître.

Déja sa seconde haleine
A fait reverdir la plaine;
Les cristaux
Des ruisseaux
Sont liquides;
L'hiver s'enfuit de ces lieux,
En essuyant ses cheveux
Humides.

Le berger,
Sans danger,
Au pacage
Ramène ses chers moutons,
Vers les premiers boutons,
Du renaissant feuillage.

Dans les bois,
Les haut-bois
Retentissent,
Au doux son des chalumeaux,
Les folâtres agneaux
Bondissent.

M. d'Argenty.

De quels sentimens douloureux m'a affecté ta derniere lettre! sous quelles affreuses couleurs tu me peins le plus saint des engagemens! quoi! tu penserais que le hasard ou l'intérêt seul unissent & rapprochent les cœurs? qu'ils ne doivent leur activité qu'à ces véhicules odieux.... Grand dieu! qui plaças dans mon ame ces sentimens d'estime & d'amitié, m'aurais-tu condamné au douloureux tourment de Prométhée! mon cœur qui ne vit que pour l'amitié, sera-t-il conti-

nuellement déchiré par d'inutiles désirs ? Dans le désespoir de mon ame anéantie, m'écrierai-je avec Brutus : ô vertu, tu n'es qu'un vain phantôme !... Non, de telles idées ne sauraient trouver place dans mon esprit, elles me révoltent trop pour m'y arrêter, & j'aime mieux être trompé que de les admettre. Non, je ne douterai jamais un instant de la sincérité de ton attachement. C'est avec la plus tendre confiance que j'ai recours à toi, & que je dépose dans ton sein l'amertume d'un cœur ivre d'amour, & privé de tout espoir. Ne te lasses pas d'être généreux ... Mais ne comptes pas sur ma reconnaissance, tu n'es pas fais pour trouver des ingrats, & je rougirais d'être soupçonné de l'être : hélas ! il ne m'est pas même permis de te serrer dans mes bras. Je te fuis pour jamais ; peut-être te plaindras-tu que je viole les droits de l'amitié, en prenant un parti aussi violent, sans te consulter ; mais, qu'ai-je besoin de tes avis, suis-je en état de les suivre ? que me diras-tu ? ... d'oublier Nérine : ô mon ami, *Ne volendo il potrei, nè potendo il vorreï* : adieu, mon digne ami, je fuis la maison paternelle... Malheureuse victime des barbares préjugés... Veuille, mon ami, me rendre le triste & dernier service que je vais te demander : daigne écrire à Nérine, que sa timidité alarmée lui a fait prendre les timides accens du plus pur amour, pour les manœuvres artificieuses du vice ; tâche de la persuader combien elle fut trompée : je mourrai content, si j'emporte ses regrets & son estime ; dis lui bien combien je l'adorais.... Ah ! je te charge d'une commission que tu ne pourras jamais remplir, il te faudrait mon cœur.... Cruelle, ingrate Nérine, tu ne connais pas l'amant que tu désespères ; que de maux tu me prépares ; mais je n'aurai pas long-temps à souffrir une fievre terrible qui dévore mes entrailles, est le symptôme heureux de ma délivrance. Il te tarde, peut-être, d'apprendre le sujet de mon désespoir.....

Prendi ; leggi quel foglio & lo sapprai :

Billet de Nérine.

Je sais, Monsieur, que je ne devrais pas vous répondre, & que le plus profond mépris devrait payer votre imprudente témérité ; mais, parce que je crains que

votre hardiesse indiscrette ne me compromit encore, je me crois obligée de vous avertir que c'est à pure perte que vous jouez la comédie auprès de moi : quittez le masque qui cachât si bien votre hypocrisie & vos desseins perfides. Laissez-là, croyez-moi, vos grands mots de *vertu*, de *franchise*, de *sincérité*, ils perdent leur prix dans votre bouche, & ne font qu'exciter à rire. Suivez votre caractère, vous réussirez peut-être mieux, ne tentez plus de forcer la nature; mais surtout mettez plus d'attention dans votre choix. Quoi, Monsieur, avec cet esprit pénétrant qui vous rend si vain, vous avez cru devoir me classer parmi celles qui recueillent, avec reconnaissance, l'encens impur & grossier d'un vil flatteur, d'un conteur de riens, dont le principal mérite est d'avoir retenu, mot pour mot, certaines phrases de romans, dont les sentimens sont dans son porte-feuille.... Excusez ma franchise, monsieur, je ne connais point, comme vous, l'art de feindre. Vous voyez qu'on vous connaît, c'est vous en dire assez, & j'espère que s'il reste encore le moindre sentiment d'honneur dans le cœur d'un fourbe consommé, vous me délivrerez, pour toujours, de vos importunités, & que vous serez assez prudent pour ne pas me porter à recourir à une autre voie.... Que mon pere n'apprenne jamais, que celui qu'il traitait en ami, qu'il estimait... n'est qu'un trompeurdéguisé, qui conjurait la honte & le déshonneur de sa famille; adieu, monsieur, je laisse le soin de ma vengeance aux remords de votre cœur, s'il peut en exister dans un homme tel que vous.



M. D'ARGENTY.

En vérité, je ſuis bien tenté de rire de tes puériles lamentations, & de m'égayer au dépens de ta crédule ſimplicité, tout autre, à ma place, croirait te rendre un très-mauvais ſervice, en te tirant de l'erreur douloureuſe qui cauſes tes vives alarmes, il eſpérerait tarir la ſource du mal, en t'ôtant tout eſpoir; mais tu es de trop bonne foi, tu ſouffres trop, pour que mon amitié puiſſe conſentir à faire uſage d'un remède ſi violent. Sache donc, mon ami, que tu es aimé. . . Ce n'eſt point un ſonge, dont la douce illuſion vient bercer ton cœur malade. Rien n'eſt ſi vrai, tu es aimé, & cette terrible lettre qui t'arrache des larmes de ſang, qui te déſeſpère, en eſt une preuve claire & convaincante.

T'ama aucorche nol moſtri che la dona
Nel deſiar, e ben di noi piu frale
Ma nes celar il ſuo deſio piu ſcaltra.
Guarini.

Tu ne ſaïs pas que toutes les femmes ſont en poſſeſſion de l'anneau de Gigès? elles liſent juſqu'au fond du cœur des hommes, tandis que le leur eſt inviſible & impénétrable. Tu ne conçois, ſans doute, pas comment cette lettre ſi amère, ſi mépriſante peut faire preuve que tu es aimé. . . Ecoute: Nérine convient, avec raiſon, qu'elle ne devrait pas te répondre, mais elle y eſt forcée, dit-elle, pour conſerver ſon honneur, elle n'a pas oſé dire ſon amour, qui était le véritable mot. Son amour propre (qui chez les femmes balance toujours leurs déſirs, & leur tient ſouvent lieu de pudeur) lui fait craindre de faire l'aveu de ſes ſentimens à un homme indiſcret & volage: elle veut que tu quittes le maſque pour te voir à découvert; elle veut ſavoir quel fonds elle peut faire ſur cette franchiſe, cette ſincérité dont tu lui parles tant. Dis-moi, ſi elle ne t'aimait pas, ſi elle avait pour toi le mépris & la haine qu'elle affecte, ſe fut-elle arrêtée à te faire tous ces reproches; elle t'eût renvoyé ta lettre, tes livres, en prévenant ſon pere. Sa feintè colere, n'eſt que le dépit d'un cœur fier qui s'indigne de rendre les armes, & qui ſecoue les fers qu'il n'avait point eucore porté.

Elle se plaint avec justice, de ce que tu as eu recours à un roman pour attendrir son cœur; c'est en effet le tour le plus sanglant & le plus cruel qu'on puisse jouer à une jeune personne; quel effet ne doit pas produire sur un cœur neuf & sensible les descriptions enchanteresses d'un amour pur & constant. Les tableaux attrayans du plaisir qu'éprouvent deux cœurs tendrement unis; ces images séduisantes ne lui en feront-elles pas désirer la réalité; son cœur ne s'échaufferait-il pas en s'approchant de ce foyer ardent. Jamais l'amour ne fut peint avec des couleurs si vives, si délicates, si douces & si fortes en même temps; jamais cette passion ne fut présentée sous des traits si voluptueux & si chastes tout à la fois; combien de cœurs a fait palpiter cet ouvrage; combien de douces larmes n'a-t-il pas fait couler, quel est le cœur qui ne s'intéresse au succès de l'amour, du tendre, du vif, du soumis St. Preux; qui n'excuse la faute de Julie, en voyant la conduite qui l'a suivie, avec quel intérêt la nature l'a fait succomber; combien la vertueuse mere de famille fait oublier la coupable amante, qui ne la perd pas comme son propre bien; quel cœur assez dur & misanthrope resterait insensible, en voyant le tableau de la paix, du bonheur pur qui régnent à Clarens. Que deviendra le cœur d'une jeune innocente? restera-t-il froid & inanimé. Ah! les entrailles brûlantes du Vésuve fermentent avec moins d'impétuosité; si la philosophie rétrécit les cœurs, les romans, en les agrandissant, les trompent & les égarent comme l'avoue ton maître lui-même.

D'ailleurs, tu agissais contre tes intérêts; car si elle se fut passionnée pour ce roman, ce ne serait plus toi qu'elle aimerait, ce serait St. Preux. Elle voudrait trouver en toi toutes les qualités qu'on lui prête, & te ferait un crime peut-être de ne pas ressembler au portrait qu'elle s'en ferait fait; tu sais que l'épouse d'Emile voulait obtenir Télémaque pour époux. D'ailleurs, à quoi servent ces lectures à une jeune personne, à orner son esprit de quelques phrases sentimentales qu'elle mettra à la place du sentiment, de quelques sentences subtiles sur la nature & l'effet de l'amour, qu'elle prendra pour l'amour même. Les femmes sont assez fausses & dissimulées de leur nature, sans avoir besoin de maîtres, dépositaires d'un fragile trésor; la nature ouvre leur esprit de bonne heure pour qu'elles y veillent, & elles n'ont pas d'armes plus sûre pour se défendre que leur timidité affectée, leur simplicité étudiée;

l'éducation que nous leur donnons ne fait que les former de plus en plus dans l'art de feindre, nous leur apprenons à être fauſſes par pudeur, à mentir par devoir, à tromper par bienſéance auſſi : *ô parli ! ô penſi ! ô vada ! ô pianga ! ô rida ! ô canti, tutto é menzogna.*

Je ſais que ce n'eſt point là le point de vue, ſous lequel tu apperçois les femmes ; tu les crois toutes des Julies ou des Claires ; qu'il me fâche de détruire une erreur ſi douce & ſi chere à ton cœur, mais j'aime mieux t'attriſter, en te diſant la vérité, que de te plaire en te trompant ; ne crois pas que je me plaiſe à répéter ces déclamations vagues, dont nos ſatyriques rempliſſent leurs libelles amers, *non ignara mali miſeris ſuccurere diſco.*

J'ai ſubi la commune loi, t'ai-je déja dit ; j'ai porté le joug de l'enfant de Cythère ; j'ai été embraſé de tous ſes feux, je les ai cru éternels ; l'idole de mon cœur me paraiſſait digne de l'hommage de l'univers ; un de ſes tendres regards était pour moi le bonheur ſuprême, j'eus préféré le nom de ſon amant à celui du plus puiſſant monarque de la terre.... ce beau ſonge eſt fini & tout a fui avec lui ; une indifférence monotone a paralyſé tous les mouvemens de mon cœur...... Mon ami, te voilà embarqué ſur une mer orageuſe, il n'eſt plus temps de regarder en arrière ; tâche de gagner le port à force de voiles & de rames ; ſi tu crois n'avoir plus rien à déſirer, lorſque tu entendras dire à cette bouche adorée, je vous aime ;..... ſois moins timide, moins puſillanime, oſe, preſſe & Nérine eſt à toi.

A Nérine.

JE m'attendais bien que ma témérité exciterait votre indignation & que vous me feriez un crime d'oſer aſpirer à vous ; mais devais-je m'attendre aux reproches cruels & peu mérités dont vous vous plaiſez à m'accabler, parce que je ne poſſéde pas les manieres douces & prévenantes que donne l'uſage du monde ; vous me croyez incapable de conſerver des ſentimens élevés. Ma ſenſibilité vous paraît feinte, ma timidité vous paraît un piége ; ô Nérine ! & vous oſez me dire que vous me connaiſſez, que vous avez lu au fonds de mon cœur. Ah ! ſi c'était vrai, vous lui rendriez plus de

juſtice : vous y verriez votre image adorée, gravée en traits de flamme; vous verriez que ma vie m'eſt moins chére que votre honneur & votre tranquillité, qu'il n'eſt point de ſacrifice que je ne ſois prêt à faire, plutôt que de troubler votre repos. Vous m'accuſez de vous méconnoître ; ah ! ne pourrais-je pas vous dire avec raiſon, avec vérité, ce que vous me dite par ironie ? Comment avec un eſprit ſi pénétrant n'avez-vous pas diſtingué les mouvemens d'un cœur ſenſible ? Le trouble où me jette votre préſence, mon embarras en vous approchant, tout ne vous dit-il pas que vous régnez en ſouveraine ſur mon ame ? que vous réglez toutes ſes ſenſations. Vous vous en êtes apperçu, ſans doute, & ce n'eſt que pour inſulter à mes maux, que vous feignez de l'ignorer ; contentez votre vengeance puiſque vous la croyez juſte & légitime. L'état affreux où ſe trouve mon ame déchirée, ne ſaurait-il déſarmer votre courroux ? Je vous défie de me faire ſouffrir d'avantage ; oui, je vous délivrerai de mes importunités ; vos ordres ſeront exécutés quelqu'injuſtes & rigoureux qu'ils ſoient ; mais dus la foudre éclater ſur ma tête, duſſé-je me perdre, rien ne ſaurait m'arrêter. Je n'emporterais point le nom de vil ſéducteur que vous me donnez ſi gratuitement. J'irai faire l'aveu de mes feux à votre pere, je lui montrerai l'arrêt fatal qui m'exile, & dans le moment même je vous dirai un éternel adieu ; trop heureux ſi par ce ſacrifice volontaire je puis vous forcer à eſtimer un homme que vous avez jugé ſi ſévérement..... Il m'en coûtera, ſans doute, mais mon cœur ne balancera pas un inſtant, il aime cent fois mieux vous perdre, & traîner loin de vous ſa pénible & douloureuſe exiſtence, que de vous poſſéder, s'il devait vous coûter un ſoupir qui ne fut pas pour l'amour. Adieu vertueuſe & belle Nérine, vivez heureuſe & contente ; profitez de la ſaiſon, des plaiſirs qui ne fait que d'éclore pour vous. Puiſſiez-vous fournir une carrière auſſi longue que fortunée, puiſſent vos jours purs & ſereins être toujours marqués par quelque plaiſir nouveau ; mille amans, ſans doute, s'empreſſeront ſur vos pas & brigueront à l'envie l'honneur de vous offrir leur hommage ; heureux & mille fois heureux, celui ſur qui ſe fixeront vos yeux attendris ! qui, par un doux ſourire, apprendra qu'on approuve ſes feux. J'eſpére que vous ſerez heureuſe dans votre choix ; j'oſe cependant vous prédire, ſans craindre de me tromper, que jamais, non jamais vous

ne trouverez le cœur de celui qui ne cessera de vous adorer & de vous chérir jusqu'à son dernier soupir.

M. D'ARGENTY.

DE la joie, de la joie, mon ami, un nouvel horison vient de s'élever pour moi & présente à mes yeux ravis, le lointain le plus gracieux : toutes mes craintes sont dissipées, le nuage épais qui offusquait & attristait mon ame a disparu, le calme de mon cœur renaît avec le plus doux espoir. Je ne saurais te peindre les différentes sensations que j'éprouve, elles se succédent & se croisent avec tant de rapidité, qu'elles me permettent à peine de les remarquer! comment t'exprimer les transports qui m'agitent ? Il faudrait que, comme moi, tu eusses éprouvé les peines cuisantes d'un amour violent & sans espoir, pour sentir le plaisir inexprimable d'être aimé. Oh ! tout l'or du Mexique pourrait-il procurer une jouissance si vive & si pure *. Non, les plaisirs ne s'achettent pas, ils germent dans les cœurs tendres & vertueux. Bénies soient jamais tes cendres, ô Jean-Jacques! c'est toi qui m'as fait connaître tous le prix de ce bien si précieux & si peu connu ; c'est toi qui m'as rendu sensible. Si tes sublimes leçons n'eussent façonné mon cœur, il n'eût jamais éprouvé ces sentimens qui l'enivrent sans le fatiguer.

J'étais parti, hier, pour aller faire l'aveu de ma passion au pere de Nérine, comme je le lui avais écrit. Sous prétexte de chasse, j'étais sorti dès le grand matin.... J'appercevais déja la maison de mon amante, que le soleil n'éclairait point encore : à cette vue je restai immobile & sans force, une transpiration violente me priva de l'usage de mes membres, & je fus obligé de me reposer au pied d'un châtaignier ; je commençai alors à réfléchir sérieusement sur ce que j'allais faire ; trois fois je formai la résolution de revenir sur mes pas, mais la terrible lettre de Nérine que j'avais toujours devant les yeux, me ramenait aussitôt à mon premier projet. Les larmes que je répandis en abondance, soulagérent un peu mon cœur navré, & me donnerent la force de poursuivre mon chemin. J'avançais à pas lents,

* *Fame wealth and hounour what a re you to love.*
Pope.

la tête penchée, le visage couvert de mon mouchoir; un léger bruit que j'entendis devant moi, me fit lever la tête: dieux! que devins-je, en appercevant Nérine & sa sœur; je me remis le mieux qu'il me fut possible, & mes yeux étaient essuyés lorsque je les joignis. Nérine avait les yeux rouges, les lys avaient pris la place des roses de son teint; cependant je crus les voir renaître à mon approche; je balbutiai quelques mots sans liaison & sans ordre, qui, sans doute, ne furent pas compris: je fixais Nérine d'un air égaré. Sa complaisante sœur me tira encore d'embarras en m'adressant la parole. Je ne saurais me rappeler, ni ce qu'elle me demandât, ni ce que je répondis d'abord, mais je sais bien que je dis que j'étais chargé d'une commission pour son pere, & que je me hâtais de la remplir. -- Elle est donc bien pressante & de très-grande conséquence, puisque vous vous y prenez si matin; mais je crois que mon pere dort encore; ne pourrait-on pas vous prier, sans indiscrétion, de nous faire part de ce qui vous améne vers lui. -- Je ne puis m'ouvrir qu'à lui seul. -- En vérité, votre discrétion est admirable, dit-elle, en souriant d'un air malin. Eh bien, je vais voir, de cette hauteur, si les fenêtres de mon pere sont ouvertes; & à l'instant elle y grimpa, plus légére que le daim. Mes yeux tremblans rencontrerent ceux de Nérine; j'osai lui dire d'une voix mal assurée: enfin, bientôt vous serez satisfaite..... quoique vous en puissiez dire, le parti que je prends n'est ni d'un fourbe, ni d'un séducteur.... Si un jour, désabusée, vous me rendez plus de justice, dites-vous quelquefois, en passant par ces lieux, où je vous vois pour la derniere fois.... celui que je haissais, que je m'éprisais, préféra mon bonheur au sien propre; il ne sut pas me plaire, mais il sut obéir: adieu, belle Nérine; adieu pour toujours. Monsieur, me dit-elle, en me retenant par le bras, s'il est vrai que vous m'aimez, si mon honneur vous est cher ne prenez pas un parti qui nous perd tous deux; retournez sur vos pas..... Soyez tranquille..... Je vous écrirai, si vous êtes tel que vous paraissez, vous méritez de la reconnaissance; en prononçant ces mots, sa main brûlante sera doucement la mienne, ses yeux languissans..... O! amour douce vie de l'ame, que tes moindres faveurs, quand on sait les goûter, dédommagent avec usure de tous les maux que tu fait souffrir. Garde tes récompenses grossieres pour les ames de boue, qui ne connurent jamais le prix du

ſentiment. .... O mon ami ! pourquoi ne peut-tu plus goûter cette volupté pure ? Comment as-tu pu te rendre indifférent par ſyſtême à la fleur de tes ans. Tous paſſe dis-tu, rien ne réſiſte à la dure faulx du temps ; elle briſe en un moment ces liens chéris qu'on ſerra avec tant de peines & de ſoins. L'amour n'eſt qu'une fermentation du ſang, un tranſport violent, l'effet de notre organiſation phyſique. Jurer d'aimer toujours, c'eſt promettre que rien n'altérera notre tempéramment, nos humeurs, notre conſtitution. .... O mon ami ! ſois moins philoſophe & plus ſenſible ; les tranſports violens ne ſauraient durer toujours, mais le ſentiment tranquille leur ſuivit ; quand l'ame s'eſt fait une douce habitude d'aimer & de ſentir, elle n'en perd plus l'uſage ; l'ivreſſe, le délire ceſſent, comme dit J. J. Rouſſeau, mais le cœur ſenſible reſte ; l'ame a-t-elle donc un ſexe, demandait la badine Claire à ſa digne amie.

Se ſapeſſi una volta
Qual é grazia o ventura
„ L'eſſer amato
Poſſedere amando un Riamanté cuore.

Si tu avais jamais ſenti le véritable amour, tu ne végéterait pas dans ta morne indifférence, mais peut-être l'air de Paris, eſt contraire à cette paſſion ; les nymphes de la ſeine viennent d'elles-mêmes offrir la coupe des plaiſirs. .... C'eſt aux champs, dans les humbles chalets qu'il fait des heureux. Tu vois que je tiens toujours à mes principes, malgré tes déclamations contre le bonheur de la vie champêtre, & les vertus des habitans des hameaux. Tous les défauts que tu leur reproche, ſont l'ouvrage des villes & des tyrans, *mantuæ væ miſeræ nimium vicinæ cremonæ*. Tous les maux leur viennent de l'eſclavage ; du ſein de la miſère où le dépotiſme prétend tenir le peuple, ſortent l'affreuſe proſtitution, les vols, les aſſaſſinats & une infinité d'autre crime ; quelle reſſource reſte-t-il aux malheureux, à qui l'on refuſe un morceau de pain, que de l'arracher de force ; que peut faire la malheureuſe qui n'a pu réſiſter aux ſollicitations, aux offres, aux promeſſes d'un Créſus impudique, que de ſuivre la carrière, où elle a été entraînée. ils ne feraient point corrompu s'ils n'avaient le malheur d'approcher de trop près des corrupteurs. .... Le luxe arrache à la charue des bras nerveux, des hommes robuſtes pour les planter der-

riere une voiture insolente, chamarés d'or & de soie : demande à Rousseau ce qu'ils apprennent à cette école ? L'esprit d'intérêt détruit parmi eux le goût de la nature ; vexé, accablé d'impôts, il n'est occupé que des moyens de les payer ; je rencontrais un jour, dit Monsieur de St. Pierre, une paysanne qui cheminait avec deux gros pains sous le bras, c'était au mois de Mai, & il faisait le plus beau temps du monde ; voilà, dis-je à cette femme, une charmante saison ; que les pommiers en fleurs sont beaux ! que le chant du rossignol est agréable ! ah ! *me dit-elle en soupirant ! je me soucie bien de bouquets de ces piauleux, c'est du pain qu'il nous faut.* Deux tyrans opposés conspirent à les rendre malheureux ; l'un voulant leur faire oublier entièrement la terre pour les placer dans le Ciel, ne leur montre que feu, que chaînes, que supplices, si leur esprit ose s'attacher à la terre ; l'autre ne parle que de cachots, d'huissiers, de galères, s'ils s'en détournent un moment.

Que pour se délasser de ses fatigues, il se livre aux douceurs du sommeil, il est éveillé en sursaut par les aboyemens redoublés d'une meute nombreuse, qui vient ravager sa moisson, & il doit en être le muet spectateur ; qu'une eau limpide arrose son humble héritage, il l'a verra détourner pour fournir à des cascades bruyantes, pour s'élever du sein d'une Syrène. Qu'il se garde bien, pendant ses instans de loisir, de poursuivre le lièvre, de tuer la perdrix vorace, pour revenir comme Esaü, en régaler le respectable auteur de ses jours ; ah ! sa sacrilège impiété recevrait la punition la plus prompte ; un pere voit croître sous ses yeux sa fille unique, le doux fruit de ses amours, le vivant portrait d'une épouse adorée ; fier de sa beauté comme de sa vertu, il se propose de récompenser les services de son ami, en donnant la fille aux vœux de son fils, la fête est toute prête, le lit nuptial est dressé..... Un ordre cruel l'a destiné à l'infâme parc au cerf, ou l'arrache à ses bras..... Pere infortuné, crains encore de faire entendre tes justes plaintes, étouffe tes soupirs, ils paraîtraient criminels ; tu ne serais pas assez malheureux s'il t'étais permis de te plaindre ; hélas ! leurs tyrans leur ont tout tout ravi, jusques à leurs vertus. O simples ! ô vertueux cultivateurs ! n'approchez pas des palais somptueux pour trouver le bonheur ; ne voyez-vous pas le glaive suspendu à un léger fil ; trop heureux si vous savez vous plaire à cultiver de vos mains l'héritage de vos peres, à borner vos désirs ainsi que vos connoissances. . . . .

La liberté ne ſaurait habiter dans des campagnes riantes; c'eſt au milieu des rochers qu'elle ſe plaît. L'Aſie mineure n'a jamais vu du peuple libre, dit l'abbé de Condillac, c'eſt dans les neiges de l'Helvétie, près des marais bataves qu'elle s'eſt retirée. Elle a cherché à s'établir dans le rude climat d'Angleterre; mais trouvant que le commerce rendait les rades de ces ports auſſi fertiles que les campagnes d'Eden, elle a bientôt dégénéré. Ah! comment ſe fixera-t-elle ſur les rives fortunée de la Seine. *Lorſque les Français mépriſant le faſte & le luxe, n'aimeront que les talens & la vertu.*

Une heure ſonne déjà; que le temps s'écoule rapidement lorſqu'on parle d'une amante à un ami; je te fais mille excuſes d'avoir abuſé de ta patience par toutes mes réflexions triviales; mais mon cœur a beſoin de s'épancher, il ne te dit que la moitié de ce qu'il ſent.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne.

Douce amitié, ma voix t'appelle
Pour célébrer ce jour heureux
D'une union pure & fidelle,
Viens reſſerrer les tendres nœuds
Du dieu qu'on adore à Cythère;
Qu'un autre chante les faveurs,
Ah! toi ſeule me feras chère,
Je ne chéris que tes douceurs.

Toujours ton image divine
Me conſola dans mes malheurs;
Ta ſait écarter l'épine,
Et ne me donne que des fleurs.
Mon cœur flétri par l'injuſtice,
Expirait ſous ſes traits cruels;
Mais auſſi-tôt ta voix propice,
M'appelle au pied de tes autels.

Sous ton égide impénétrable,
Je bravai ſes traits émouſſés,
Et de ſa fureur implacable
Je vis les efforts repouſſés;
Ainſi la colombe craintive,
Que pourſuit un cruel Vautour,
Se raſſure dès qu'elle arrive
Près de l'objet de ſon amour.

Jouet de la fortune injuſte,
L'homme ſans toi rampe & languit;
Mais porté ſur ton aîle auguſte,
Son cœur s'éleve & s'agrandit:
Tel on voit le lierre débile
Braver l'aquilon furieux,
Lorſque l'ormeau lui ſert d'aſyle,
Et s'élever juſques aux cieux.

Envain le ſort pourſuit Oreſte,
Et l'accable de tout ſes coups,
Le cœur de Pilade lui reſte:
Ce tréſor lui tient de tout.
Pirithoüs pres du Cocyte,
Souffrant les maux les plus affreux,
D'un ami reçoit la viſite,
Et ceſſe d'être malheureux.

Mais c'eſt ſur-tout dans les diſgraces
Que tu prends un état nouveau;
Des malheureux tu ſuis les traces,
Et ne les quittes qu'au tombeau.
Nyſus, pour ſon Euriale.
Affronte des dards réunis,
Damon, par une ardeur égale,
S'expoſe aux couroux de Dénis.

Doux ſentiment, céleſte flamme,
Rayon de la divinité:
Ah! tu fais bouillonner mon ame
Du pur feu de la volupté;
Choiſis mon cœur pour ſanctuaire,
Embrâſe-le de tous tes feux;
Qui poſſede un ami ſincere,
Pourrait-il n'être pas heureux.



De Nérine.

C'est sans réflexion, monsieur, que je vous promis, hier, de vous écrire; j'ai beaucoup de peine à m'y résoudre, & c'est presque malgré moi que je prends la plume: vous vous attendez, sans doute, que je vais rétracter les soupçons que fit naître votre premiere lettre; mais qui peut me répondre que je n'agirais pas imprudemment. Vos sermens! les jeunes gens en amusent les malheureuses qui y ajoutent foi, comme on amuse les enfans avec des osselets. Sur quel fondement croirais-je que vous ne leur ressemblez pas; quand, par un hazard peu probable, la nature vous eût donné des sentimens différens; quand il serait vrai que vous sentez pour moi la plus tendre inclination quand il serait vrai; qu'en me peignant votre tendresse, votre main a été le fidéle interprête de votre cœur..... en serais-je moins forcée de vous demander, comme une grace, de ne nous plus voir: vous n'hésiteriez pas, dites-vous, de faire les plus grands sacrifices pour assurer mon repos, & cependant vous voulez vous obstiner à me perdre. Ne m'accusez ni de légèreté, ni de caprice: je ne suis, ni injuste, ni dissimulée. Je vous ai promis de la reconnaissance, je veux vous tenir parole. Je ne crains pas de passer pour ridicule dans votre esprit, en faisant le rôle de Mentor; je me flatte que vous êtes persuadé que c'est sans prétention que je vous conseille.

Soyez de bonne foi; quel est le but que vous vous proposez? Ignorez-vous que des loix sévères, mais inviolables, vous défendent de vous abaisser jusqu'à moi; pouvez-vous jamais espérer de fléchir votre pere, & si vous ne l'espérez pas, voudriez-vous me voir couverte de honte & d'ignominie, livrée à l'opprobre..... Non, je vous estime assez pour croire que votre cœur frémit, au récit des maux qui m'attendent..... Nous sommes séparés par une barriere insurmontable; pourquoi s'épuiser en efforts inutiles; pourquoi lutter contre le sort. A quoi sert l'opiniâtreté, contre des maux que la patience seule peut adoucir; envain vous éleverez votre voix contre l'injustice de ces loix tyranniques; envain répéterez-vous que la nature nous fit

tous égaux, que la vertu ſeule élève les hommes & les diſtingue de leurs ſemblables..... A quoi vous ſerviront toutes ces raiſons; croyez-vous que jamais, docile aux décrets de l'auguſte Aſſemblée, votre famille oubliera le rang diſtingué qu'elle a tenu pendant pluſieurs ſiecles; votre reſpectable pere, qui tant de fois expoſa ſa vie pour ſa patrie, conſentirait-il à mêler l'humble bruyère aux lauriers glorieux qui ceignent ſon front? Peſez ces raiſons, Monſieur, avec une tranquillité réfléchie; faites taire un moment les tranſports de l'âge, pour écouter la voix de la raiſon..... Oubliez que j'ai jamais exiſté, puiſqu'auſſi bien je ne dois pas exiſter pour vous; effacez de votre ſouvenir juſqu'au dernier trait de mon image, vous y réuſſirez facilement; ou ſi vos premiers efforts étaient inutiles, ſachez que vous ne ſouffrez pas ſeul; ſoyez ſûr qu'on partage vos peines en ſecret..... ce mot lâché me fait rougir de honte.

Sachez vous élever à la hauteur du niveau que vous traça la nature; craignez de voir dépérir, à l'ombre d'un lâche repos, les germes précieux de ſcience & de vertu que le ciel mit dans votre cœur. Quoi! épris d'un fol amour, vous renonceriez aux plus belles eſpérances; vous vous condamniez à mener une vie inutile & ignorée; vous renonceriez volontairement à l'eſtime de vos parens, aux avantages de votre famille; mon cœur me dit que non; vous montrerez qui vous êtes; dans les ames bien nées, les paſſions peuvent faire taire l'honneur pour quelques momens..... mais bientôt il reprend ſes droits avec plus de force; vous voulez me rendre heureuſe, je le ſerais en apprenant vos vertus : combien j'aurais à ſouffrir ſi vous vous montriez indigne..... Adieu, Monſieur, je n'aſpire qu'au bonheur de finir mes jours dans la paiſible retraite où l'infortunée Héloyſe pleura ſes erreurs; depuis longtemps j'en avais formé le projet, il eſt temps de l'exécuter; j'eſpére que vous ne ſerez pas inflexible ſur un point qui intéreſſe mon repos & le votre, & l'honneur de votre famille.



A Nérine.

Pourquoi, vertueuse Nérine, vous plaisez-vous à déchirer mon cœur, est-ce pour mieux m'insulter que vous prenez le masque de la pitié? puisque la sincérité & la pureté de mes sentimens ne sont encore qu'un problême pour vous; pourquoi m'avez-vous détourné de mon dessein; je gémirais du moins en liberté, sans craindre que mes plaintes importunes, en parvenant à vos oreilles, n'altérassent votre repos..... Je ne souffre pas seul, dites vous; ah! s'il était vrai, que ma tendresse fut payée du moindre retour, pourriez-vous me faire la cruelle proposition d'étouffer des sentimens qui me sont plus chers que ma vie. L'amour se rendit maître de mon cœur sans mon aveu; puis-je l'en chasser à ma volonté, & quand je le pourrais, pourrais-je m'y résoudre? J'ignore quel succès le Ciel garde à mes feux, mais quoiqu'il en puisse arriver j'en atteste le ciel, la mort seule pourra les éteindre; vous croyez que rien ne pourra briser les barrieres qui nous séparent; ô Nérine! ne sommes-nous pas dans le siecle des prodiges; n'avons-nous pas vu les prisons odieuses où gémissaient tant d'innocentes victimes, s'ouvrir & rendre leur proie à la voix puissante de nos sages, n'avons-nous pas vu les forteresses du despotisme s'affaiser, comme autre fois les murs de Jéricho; croyez-vous qu'on ne connaîtra pas bientôt que jamais une famille ne fut déshonorée pour s'allier à une personne vertueuse. Ces vérités sont trop éblouissantes, pour que des yeux accoutumés aux ténébres, puissent en supporter l'éclat; ce n'est que par dégrés qu'ils pourront s'y accoutumer; espérons donc, ô ma tendre Nérine, & ne soyons pas nous-mêmes plus cruels que nos ennemis: que pourraient-ils nous faire de plus que de nous séparer! pourquoi les prévenir? pourquoi se décourager dès le premier pas; ô Nérine! si votre cœur était animé par le feu qui m'enflamme, les difficultés s'applaniraient bientôt; si l'espoir me soutenait, quels obstacles pourraient me rebuter? mais puis-je m'abuser encore, ne vois-je pas l'indifférence la plus marquée dans chaque ligne de votre lettre; cependant, vous n'êtes point tranquille; de fréquens soupirs agitaient votre sein; les larmes avaient terni

l'incarnat de vos joues..... Un autre plus heureux serait-il la cause de ce désordre..... Dieux ! quel jour affreux vient de passer dans mon ame..... Nérine, une ame comme la votre, si bien faite pour sentir le prix du sentiment, vous joueriez le rôle humilant de fourbe coquette. Non, non, loin de moi pensées affreuses & désespérantes, ne venez point attrister mon ame! Pardon Mademoiselle, je vous offense sans le vouloir; la douleur m'égare, tout m'effraye, tout m'accable; par pitié tirez-moi de cette cruelle perplexité, ne craignez pas d'être sincére, je suis préparé à tout. Cessez de vous contraindre, votre retenue est pour moi le plus grand de tous les supplices; m'est-il permis d'espérer, je suis le plus heureux des mortels..... M'avez-vous voué une haine implacable; & quel en serait le motif; suis-je donc coupable pour vous adorer; non chere Nérine, vous ne serez point insensible à ma douloureuse situation..... Que ce souhait soit exaucé, & je n'ai plus rien à désirer.

De NÉRINE.

Que vous êtes ingénieux à vous tourmenter & à augmenter nos maux; tout devrait vous engager à étouffer une passion violente; mon intérêt aurait dû vous en faire la douce loi, une amitié reconnaissante, une tendresse de sœur, eut été la récompense de vos généreux sacrifices; mais puisque l'amitié vous paraît un sentiment trop froid, puisque les raisons que je vous donne de me fuir ne servent qu'à me faire passer dans votre esprit pour une artificieuse coquette, je me crois obligée de détruire les soupçons injurieux que vous avez conçu de moi..... Votre estime m'est chere, je veux la conserver. Dieux ! quels feux allument mon visage ! quel douloureux serrement de cœur, serait-ce le triste présage de ma honte & de mon désespoir, aurais-je découvert ma faiblesse à un homme qui n'attendait que cet aveu pour rire à mes dépens; détournons nos yeux de cette triste perspéctive, n'essayons pas de soulever le voile inpénétrable de l'avenir, il apportera avec lui, assez de maux sans les souffrir d'avance.

Vous vous êtes plaint jusqu'ici de ma réserve mystérieuse, vous ne me ferez plus le même reproche, vous

lirez jufqu'au fond de mon ame, je vous rendrai un compte exact de tous mes fentimens, de mes plaifirs, de mes peines, de mes efpérances, de mes craintes; c'eft le moyen d'éviter les tracafferies, fi ordinaires entre amans. Pourquoi fe plaire à fe faire deviner; pourquoi fe tourmenter par des craintes & des doutes fans fondemens? Ces moyens peuvent peut-être s'employer pour fe connaître, mais hors ce premier pas, il font indignes des cœurs vrais & fenfibles.

N'attendez rien d'extraordinaire de moi, que ma naïveté & ma conftance; fans expérience, fans ufage, née avec un efprit trop borné & peu cultivé, je répondrai mal à votre vivacité, à votre pénétration. Je fuis forcée de vous le céder pour les qualités de l'efprit; je puis au moins vous le difputer pour celles du cœur. Naturellement tendre, mon cœur fe fentait preffé par le befoin d'aimer, je trouvais un vuide en moi-même, que toute l'amitié de mes chers parens ne pouvait remplir; je ne connaiffais pas de plus grand bonheur que de plaire à ma famille; rien n'était fi doux pour moi que leurs careffes; rien ne m'était auffi infupportable que leur abfence. Hélas! depuis quelque temps je la fupporte avec moins de peine, je fais m'occuper fans fonger à eux; ne connaîtriez-vous pas la caufe de ce changement? Vous trouverez toujours en moi la franchife & la fincérité; je me décharge entierement fur vous du foin de veiller à notre bonheur, je n'ai pas befoin de vous obferver que vous devez, par deffus tout, ménager la refpectueufe obéiffance que nous devons aux auteurs de nos jours; vous auriez beau nous armer de fophifmes captieux, m'étaler les principes monftrueux d'une philofophie fauffe & trompeufe. Mon cœur n'ofera jamais goûter le plaifir aux dépens de la tranquillité de ma famille; je ne ferais pas éloigné de vous engager à vous ouvrir à mon pere, il vous eftime & vous chérit; vous trouverez en lui des lumieres & des confeils, dont on a toujours befoin à votre âge, fur-tout quand on eft maîtrifé par une paffion violente. Voyez fi vous rougiriez d'avouer à un ami ce que vous devez défirer un jour que tout le monde fache; au refte, je fuis bien loin de l'exiger, je fais que vous vous le propofé; vous voyez que j'en agis fincérement, fachez m'imiter, & que l'uniffon de nos ames nous foit le préfage heureux d'une union plus fainte & plus fixe..... Mais que je crains bien que nous élevions un frêle édifice fur un fable mouvant; le *foufle*

du zéphir renverſera notre ouvrage & nos plaiſirs. J'ai beau faire, je ne puis me perſuader que nos eſpérances ſe réaliſeront, que nous ſeront unis par des liens indiſſolubles, que nous oublierons l'univers; cependant, vous me dites d'eſpérer, que tout eſt poſſible dans ce ſiecle de prodiges. Ah! ſi l'auguſte Aſſemblée, pouvait, par un décret; faciliter notre union, ce ſerait à mes yeux ſon plus bel ouvrage. Dans ce doux eſpoir je ſuis..... quoi.... votre amie.

A Nérine.

COMBIEN je te remercie, ô tendre Nérine! des ſoins que tu as pris pour augmenter la félicité de mon cœur; tu ſavais que les biens acquis avec peine; en ſont plus précieux; tu as voulu me déſeſpérer, pour avoir le plaiſir de me rendre à la vie par tes tendres conſolations. Méchante, ce ſont là de tes tours: ah! continue de me tourmenter ainſi; pourvu que mes vives alarmes doivent toujours avoir le même dénouement: comment te peindre tous les ſentimens que j'ai éprouvé à la lecture de ta charmante lettre? le plaiſir s'eſt gliſſé dans mes veines avec plus de rapidité que la lumiere ne ſe communique. Trois fois j'en ai recommencé la lecture, craignant toujours que ce ne fut un ſonge trompeur. Chaſte & timide colombe, je ſavais bien que ton cœur n'était fait, ni pour haïr, ni pour tromper, que contre l'ordinaire de ton ſexe, la duplicité t'était odieuſe; mais aurais-je jamais pu eſpérer que tu m'ouvrirais ton ame avec tant de candeur & de franchiſe. ô! Nérine, ſi après une confiance ſi peu méritée j'étais jamais capable d'oublier mes ſermens; puiſſe la nature entiere venger la vertu & l'honneur outragés! ne crains pas que jamais l'affreuſe ingratitude trouve place dans mon ame, tu n'excite pas des ſentimens qui puiſſent craindre le changement; qui t'a connu ne ſaurait t'oublier. Sois dans une parfaite tranquillité ſur ce point, ô! ma tendre Nérine; oui c'eſt à moi qu'appartient le ſoin de veiller à notre bonheur; avec quelle ardeur j'y vais travailler.

Oui, ma chere Nérine, j'ai la plus grande confiance en ton reſpectable pere, tes vertus ſont ſon ouvrage, comment ne le chérirai-je pas; j'aurais le plus grand

plaiſir à le faire dépoſitaire de notre ſecret; mais parmi les légers défauts dont il paye tribut à la nature humaine, la diſcretion eſt bien pénible pour lui; par imprudence, par oubli il pourrait révéler notre ſecret; mon pere l'apprendrait par un autre canal que le mien; peins-toi ſa fureur & ſon déſeſpoir, lui qui ne compte pour rien tout ce qui n'eſt pas armoirié; s'il ſavait que ton pere approuvât nos feux, il le prendrait peut-être pour premiere victime; ah! loin de rougir de faire un tel aveu, je m'en énorgueillirais..... Cédons à la dure néceſſité, imitons l'adroit matelot qui, battu par une violente tempête, tourne le dos au port pour y arriver plus ſurement. Mon pere parle de retourner ſeul en ville, alors nous ne paſſerons plus un ſeul jour ſans nous voir; nos yeux, nos geſtes exprimeront nos ſentimens, lorſque des témoins incommodes nous interdiront l'uſage de la langue..... Quel ſiecle juſques-là! qu'on a de la peine à trouver la fin de la ſemaine, quand on compte les jours; que les jours s'écoulent lentement pour qui compte les heures!

M. D'ARGENTY à Dubrun.

TU auras peut-être pu croire, par mon ſilence, que mon cœur avait oublié tout ce qu'il doit; rends lui plus de juſtice, il eſt pénétré de tes bontés, il ſent augmenter ſon bonheur en ſongeant que tu le partages; que tes prédictions ſont ſûres, comme tu ſais pénétrer les replis les plus cachés du cœur humain, tout ce que tu m'avais annoncé m'eſt arrivé; Nérine, m'appelle *ſon ami*, ſens-tu bien tout ce que ce nom renferme? Ses yeux ne craignent plus de fixer les miens, ſa main cherche & repouſſe la mienne; chaque jour je la vois, je lui parle; quel nouvel éclat a pris la campagne pour moi depuis huit jours; auparavant tout était morne & languiſſant, j'entendais la voix mélodieuſe de la plaintive Philomèle, ſans ſentir la moindre émotion; mais maintenant tout parle à mon cœur amoureux.

> L'écho n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
> C'eſt une nymphe en pleurs, qui ſe plaint de
> Narciſſe;

Je vois le barbare Térée porter ses mains impures sur les chastes appas de la fille de Pandion ; si je découvre, dans la plaine, un troupeau de bœufs, dont les mugissemens se répétent le long des monts, je crois voir la belle Europe couronner de guirlandes ; le maître du tonnerre bientôt le superbe animal s'élance dans les flots, tout fier de sa proie. Me repose-je à l'ombre d'un mûrier, je crois voir la malheureuse Tisbé expirer sur le corps sanglant de son tendre *Pyrame ;* lorsque l'impétueux Borée soufle & mugit dans nos vallons, je vois la belle *Orithie* détourner avec horreur son visage délicat, de ses joues velues & gonflées ; lorsque les rayons brûlans du Soleil me forcent à chercher l'ombre, je le vois poursuivre Daphné sur les bords du *Pénée ;* pendant la nuit, je vois la chaste *Diane* abaisser son char de nacre & se glisser légèrement dans les bras d'*Endymion.* . . . . .

Si après ces promenades solitaires, où je nourris ainsi mes feux par tous les objets qui frappent mes sens, je reviens vers la maison de Nérine, avec quelles impatience je guête l'heureux moment où elle sortira nonchalamment appuyée sur le bras de son aimable sœur ? Avec quelle émotion mon cœur palpite, lorsque je vois ses yeux inquiets se tourner vers le château de mon pere ? Je m'élance d'un saut dans ses bras, ... elle fait un cri & rougit, me refuse long-temps sa main, & me l'accorde lorsque je ne la demande plus. . . . . Que ne connais-tu Nérine pour sentir combien je suis heureux ? . . . . . Je ne suis plus dans l'enthousiasme qu'éprouve toujours un cœur en commençant de s'ouvrir à l'amour ; cependant, je la trouve plus parfaite que la premiere fois que je la vis, chaque jour je lui découvre de nouvelles qualités, de nouvelles vertus. . . . . Non, jamais *Julie* ni *Claire* ne la valurent ; je dois avouer qu'elles affectent trop dérudition, & si Molière eût été leur contemporain. . . . . Le nom de vertu est toujours dans sa bouche, & elle succombe à la premiere attaque, mais que fais-je ? . . . . .

Tous les dimanches son digne pere exerce la jeunesse du village aux évolutions militaires : Nérine vient ordinairement nous voir manœuvrer ; dieux ! qu'elle ardeur je puise dans ses yeux ? comme mon sang bouillone, lorsque par un soutire elle approuve mon adresse, ou blâme mes distractions ; quel puissant aiguillon ! La seule récompense qui se promet un cœur honnête & sensible, c'est l'approbation des personnes qui le con-

naiffent & l'eftiment. *Ah ! fi madame me voyait*, s'écriait en foupirant un foldat français, heureufement arrivé fur les remparts ennemis.

Tels font, mon ami, les jours heureux que la parque me file; il ne manquerait rien à mon bonheur fi j'étais près de toi, & affuré de la poffeffion de Nérine.

Je te prie d'être moins laconique dans tes lettres, quoique l'amour foit mauvais politique; je voudrais que tu me mis au courant de tout ce qui regarde notre révolution, qui fera à jamais l'étonnement & l'admiration des races futures, & le plus bel ouvrage de Jean-Jacques Rouffeau.

P. S. Je te prie de finir la petite pièce que tu trouveras ci-jointe.

Come fee vvhat pleafures in our plains abound.
The voods, the fontains and the flovvry ground.
Here, i cou'd, live, and love, and die vvhit only you.

DRYDEN.

Viens, vois quels plaifirs on goûte en ces lieux, des bois, des fontaines, des prairies émaillées; ah! que ne puis-je avec toi vivre, aimer & mourir ici.

L'aftre pompeux du jour, au bout de fa carriere,
Dardait en rougiffant des longs flots de lumiere;
Les bergers fe hâtaient d'affembler leur troupeau
Et prenaient, en chantant, le chemin du hameau.
Les nymphes mettaient fin à leur danfe folâtre.
Des bords de fon marais la grenouille verdâtre,
Fatiguait les échos de fes croaffemens,
La cigale ceffait fes rauques fifflemens.
Couché nonchalamment dans un lieu folitaire,
Je méditais aux frais, fous une humble bruyère;
Quand j'apperçus *Yolzas* & fon amant *Nizias*,
Le vieillard *Palémon* s'appuyait fur leur bras.
Mes enfans, leur dit-il d'une voix faible & lente,
Depuis près de deux mois vous trompez mon attente:
On me vante toujours le doux fon de vos voix,
Elle font le plaifir & l'honneur de ces bois.
Vous favez tous les deux également nous plaire;
On ne vante pas moins votre amitié fincère.
Mais, fi vous poffédez tous deux mêmes talens,
Vous poffédez auffi des goûts bien différens.
L'un abhorre le vin & fa douceur trompeufe;
Pour célébrer Bacchus; fa lire eft pareffeufe;

Et l'autre ne chérit que ce dieu tout-puiſſant,
Et célébra toujours ſon nectar bienfaiſant.
A mes preſſans déſirs ne ſoyez plus rebelles,
Chantez-moï, tour-à-tour, vos deux chanſons nouvelles;
La fraîcheur de ce lieu, le ciel pur & ſerein,
Doivent d'un feu nouveau embraſer votre ſein :
Commencez.... non, fixons un prix à la victoire,
Oubliez votre amour, combattez pour la gloire;
Je promets, dit Yolzas, en baiſſant ſes beaux yeux,
Un vaſe de criſtal d'un artiſte fameux;
On y voit de Veſta les fêtes ſolemnelles,
De ſon braſier ſacré les flammes éternelles :
De l'amant d'Aréthuſe on voit le ſouterrain,
Et la chaſte Daphné qu'Appollon ſuit envain.
Rempli d'un vin parfait, Nizias, je vous le jure,
Si vous êtes vainqueur, vous l'aurez tout à l'heure.
En achevant ces mots, le fard de la pudeur,
Des roſes de ſon teint ranima la fraîcheur.
Et moi, reprit Nizias, d'une voix rauque & forte;
Yolzas ſi ta chanſon ſur la mienne l'emporte
Tu recevras pour prix un ouvrage eſtimé,
Le chef-d'œuvre immortel d'un maître renommé.
Sans doute tu connais cette coupe fameuſe,
Que rarement on voit entre mes mains oiſeuſe.
On grava ſur ſes bords l'arbriſſeau tortueux,
Qui porte le raiſin ſur ſes rameaux noueux.
Des bachantes plus loin, paraiſſent égarées
Le Ciſtre retentit dans leurs mains empourprées :
Plus prés on voit l'amour à l'air doux & mutin,
Levant avec effort un énorme raiſin.
Yolzas elle eſt à vous.... Si votre voix ſonore....
Le temps finit, commençons, qu'attendons nous encore.

NIZIAS.

Quelle eſt la liqueur tant vantée,
Qu'*Hébé* plus blanche que le lys,
Verſe de ſon urne argentée,
Et fait diſtiller en rubis ?
Son nectar & ſon ambroiſie,
Ne ſont que le plus parfait vin,
Et chaque dieu ſe raſſaſie
A longs traits de ce jus divin :

YOLZAS.

Que contient la coupe magique,

Que Circé couronne de fleurs;
Que cette liqueur impudique;
La source de tous les malheurs!
Eh quoi! se peut-il qu'on adore
De Bacchus les dons venimeux,
La triste boëte de *Pandore*,
Fut un présent moins dangereux.

NIZIAS.

Pour donner l'ame à la matiere,
L'audacieux fils de Japet,
Du ciel dérobe la lumiere;
Mai son ouvrage est imparfait:
Une pâleur sombre & livide
Couvre son visage naissant;
Semblable à la vierge timide,
Il est sans force & languissant.

Honteux de cette indigne image,
L'ouvrier tout désespéré,
Allait détruire son ouvrage
Avec tant de soins préparé;
Mais une coupe bienfaisante
Offerte au géant créateur,
Rend son argile plus vivante,
Et digne enfin de son auteur.

YOLZAS.

Cruels *Centaures*, durs *Lapithes*,
Qui vient d'armer vos nerveux bras?
Mais dieux! quelles clameurs subites,
Je vois rouler avec fracas;
Des riches coupes, d'or, d'ivoire;
Teintes encor d'un noir venin:....
De Bacchus célébrez la gloire,
Ces poisons sont des flots de vin.

La belle & chaste *Hypodamie*,
Qu'enlève un ennemi cruel,
Pour se soustraire à l'infamie;
Envain lève ses mains au ciel;
Le bras impur qui l'environne,
Et tout rougi de ces ligueurs;
Son époux ivre l'abandonne
A ses infames ravisseurs.

NIZIAS.

La belle *Ariadne* abandonnée
Sur le ſommet d'un roc affreux,
D'un triſte cyprès couronnée,
Pouſſe des ſoupirs douloureux....
Bacchus parraît, plus de triſteſſe,
Le plaiſir renaît dans ſon cœur,
Le vin lui rend ſon allégreſſe,
La conſole de ſon malheur.

YOLZAL.

Sous la main d'un buveur avide,
Tombe le généreux *Clitus*,
Dans le vin ſon ami perfide...
Ne peut reſpecter ſes vertus.
Pour ſatisfaire ſa colère,
J'apperçois *Thyeſle* ſanglant,
Offrir à ſon malheureux frere
Du vin qu'il mêle avec ſon ſang.

NIZIAS.

Vous croyez qu'un ſecret magique,
Remit *Eſon* dans ſon printemps;
Mais non : c'eſt la liqueur bachique
Qui produiſit ces changemens.
Si *Neſtor* brava l'onde noire,
Pendant plus de trois cens hivers,
Ce ne fut qu'à force de boire;
En tout temps les lierres ſont verds.

YOLZAS.

J'ai vu Philon ſans équilibre,
Reſpirer d'un ſouffle haletant,
Il s'efforçait envain de ſuivre
Son ſentier d'un pas chancelant,
Plus faible que l'enfant lui-même,
Il ne pouvait régler ſes pas.
Son front était jaunâtre & blême,
Comme à l'approche du trépas.

NIZIAS.

Quand ſur ma couche douloureuſe

Couvert du voile de la mort,
Tremblant, j'attendrai l'heure affreuſe
De deſcendre au funeſte bord,
ami, que ta main charitable,
Humecte mon palais brûlant:
Avec cette liqueur aimable,
Tu me verras rire à l'inſtant.

YOLZAS.

O mes ſœurs, quand la main peſante
De la mort flétrira mes traits,
En me voyant faible & tremblante,
Prête à m'endormir pour jamais,
Qu'une de vous, d'un bras timide,
M'apporte les flots radieux,
D'une ſource pure & limpide,
Que ce ſoient vos tendres adieux.

M. DUBRUN.

TU veux que je parle politique à un *Céladon*, au moderne *Don Quichote*! n'eſt-ce pas mettre la marote de *Momus*, entre les mains de la grave & ſage *Minerve*? Oſerai-je dérober le moindre moment à ton incomparable *Dulcinée*? J'eſpère que tu ne m'enverras pas un quartel, ſi comme *Sancho* je ne vois pas *des grains d'orge ſe changer en perles ſous ſes doigts, des longs fils d'or ſerpenter ſur ſon col d'albâtre*..... Paix! paix! Monſieur le Chevalier, ... je confeſſe qu'elle eſt la plus belle, la plus vertueuſe des deux mondes, & cela ſans reſtriction, ſans ironie.

Tu ſeras peut-être ſurpris, lorſque je te dirai que l'enthouſiaſme patriotique commence beaucoup à diminuer; l'on croyait, d'après l'expreſſion de l'élève de *Waſington, qu'un peuple pour être libre n'a qu'à le vouloir*; mais l'expérience démontre que le peuple, ce tigre qu'on n'apprivoiſe jamais, à beſoin qu'on lui mette & le mords & la bride; malheur, à qui oſe lui rendre toutes ſes forces! c'eſt un malade qu'il faut enchaîner pour le guérir; ſi on lui permet de choiſir lui-même les remèdes propres à opérer ſa guériſon, il ſentira bientôt ſes entrailles embraſées & appellera inutilement le ſecours du médecin.

Le Français, dit-on, n'était point encore assez mûr pour une révolution, insouciant, léger & folâtre, comment exiger de lui qu'il suive constamment les pas lents & réglés de la raison? Jadis sa douceur, sa légèreté en faisaient le peuple le plus aimable de l'Europe; il a perdu ces qualités frivoles sans en avoir acquis de plus réelles; moitié femme, moitié soldat, on ne saurait le définir. "Paris, disait-on hier au jardin du *Luxembourg*, renferme dans son sein plus de soldats qu'il „ n'en sortis de la ville aux cent portes; *oui mais des* „ *hommes ne sont pas des soldats.* Alexandre, avec une „ poignée de Grecs disciplinés, soumet, en courant, „ toute l'Asie efféminée. Le Général ennemi sera sûr de „ vaincre les Français, pourvu qu'il donne à ses soldats „ le commandement de *César* à la bataille de *Pharsale*, „ *tirés au visage.* Que fera un assemblage confus de „ raisonneurs, à qui le général doit rendre compte de „ tous ses projets, de tous ses desseins, qui ne sauraient „ se résoudre à obéir même dans les circonstances „ critiques, où tout les succès dépend de la célérité & „ du secret, à moins qu'on ne leur prouve catégoriquement „ que c'est leur intérêt.

„ Nos *Solons* ont pris un vol trop haut, ils ont cherché „ une perfection idéale, tandis qu'il ne fallait que „ remédier à des abus. Leurs loix seraient à peine „ praticables dans la république de Platon, ou dans un „ royaume peuplé d'*Emiles*, & de *Télémaques*. Que la „ Grèce était loin de la perfection française: elle avait „ peine à compter sept sages, nous en avons par centaines „ ! mais je crains que notre *aréopage* n'ai fait „ comme les filles de *Pelie*: elles voulurent dompter „ la nature pour rajeunir leur vieu pere, elles coupèrent „ ses membres par morceaux, & s'efforcèrent „ envain de les réunir.

„ Que ne serait revolté en voyant le peuple renommé „ par son amour pour ses rois, faire boire à Louis XVI „ jusqu'à la lie du calice d'humiliation & d'amertume; „ ils s'attachent à le rendre petit pour paraître plus „ grands; mais leurs efforts seront inutiles, leur ouvrage „ est une pyramide renversée, qui, par son propre „ poids, reprendra bientôt son assiette naturelle *.

---

* La royauté jadis était semblable au Nil, dont la source cachée & inconnue au peuple le rendait heureux, en innondant ses campagnes, disait Maury.

„ Le corps politique, dit l'abbé de *St. Réal*, est comme
„ le corps humain, si on en veut tirer toutes mauvaises
„ humeurs, on lui ôte la vie.

„ On a pas craint de porter une main sacrilége sur
„ l'autel. Ah! ils ne connaissent pas tous les biens que
„ leur a fait cette religion, l'objet de leur haine! elle
„ ne borne pas l'amour du cœur humain, dit M. de *St.*
„ *Pierre*, à une femme à des enfans, elle n'a pas
„ circonscrit l'ambition à la gloire d'un parti ou d'une
„ nation; elle a dirige vers l'immortalité. Que de maux
„ elle a adoucis!... Que de larmes elle a essuyé! que
„ que de repentirs ouvers au crime!... que d'appuis
„ donnés à l'innocence!... Ah! lorsque ses autels
„ s'élevèrent au milieu de nos forêts ensanglantées
„ par le couteau des *Druïdes*, que des opprimés vinrent
„ en foule y chercher un asyle! des ennemis irrécon-
„ ciliables s'y embrasserent en pleurant; les tyrans
„ émus sentirent le glaive s'échapper de leurs mains.....
„ les amans y jurèrent de s'aimer encore au-delà du
„ tombeau.....

„ La religion seule nous offre des principes purs &
„ sans alliage, elle ne fait point emprunter le langage
„ de la mode, ni se prêter aux égards de l'intérêt &
„ des convenances, lorsqu'ils contrastent avec les
„ loix. La sagesse humaine nous dira bien d'aimer les
„ hommes, sans aimer leurs défauts; de redouter le
„ vice sans fuir les plaisirs innocens; d'être complaisant
„ sans bassesse, polis sans flatterie, vrais sans rudesse,
„ simples sans orgueil, généreux sans ostentation.....
„ Mais sans la religion, le service de la patrie; au
„ milieu des dangers, l'amour inébranlable de la
„ justice, au milieu des plus vives sollicitations, la
„ vertu persécutée, calomnié & toujours ferme paraî-
„ tront au-dessus des forces humaines. Sans elle les
„ apparences d'amitié qui règnent entre les hommes,
„ ne sont que des liens factices, tels que ceux qui
„ forment ces assemblées aventurières, où l'on s'ap-
„ proche le masque sur le visage, pour s'entramuser
„ quelques momens.

„ Voilà ce que j'entends; je ne finirais pas si je voulais
„ te rapporter toutes les réflexions qu'ils firent sur
„ notre assemblée; elle ne ressemble pas mal à une
„ arène de gladiateurs, disait l'un: quand les dieux,
„ disait un autre, mettraient le salut de la Franee à la
„ même condition qu'ils proposèrent aux habitans de

» Tyrinthe * ». Je doute fort si nos députés pourraient se contraindre assez long-temps ; je ne me permettrai aucune remarque sur ces réflexions ; oserais-je juger nos *Lycurgues* ? . . . Ah ! les *Roseaux*, par un nouvel organe publieraient ma témérité & ma honte. . . . . Cependant je supporterais patiemment cet affront, si le *Pactole* devait couler par-tout où il y a des Midas, je partagerais avec beaucoup d'autres la gloire d'être le sauveur de ma patrie.

Pollio amat nostram quamvis est rustica musam.

Cool grots and living lakes the flowry pride
And shadi groves that easy sleep invite

DRYDEN.

Des grottes, des étangs, une claire fontaine,
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne.

DELILLE.

LE MOIS DE MAI.

Quel beau tapis de verdure,
Couvre les champs & les bois ;
Tout renaît dans la nature,
Au retour de ce beau mois.
Les dons de l'aimable Flore,
S'offrent par-tout à mes yeux,
Et tout s'empresse d'éclore.
Ah ! quel tableau gracieux !

---

* Les Thyrinthiens s'étaient fait une telle habitude de plaisanter sur tout, qu'ils ne pouvaient plus traiter sérieusement les affaires les plus importantes : fatigués de leur légéreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes : il leur répondit qu'ils guériraient, si après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvaient, sans rire, le jetter à la mer. Ils s'assemblèrent sur le rivage, après avoir pris la précaution d'en éloigner les femmes & les enfans. Comme ils en voulaient chasser un qui s'était glissé parmi eux ; est-ce que vous avez peur, s'écria-t-il, que *j'avale votre taureau* ; à ces mots ils éclatèrent de rire, & persuadés que leur maladie était incurable, ils se soumirent à leur destinée.

De l'amante de Céphale
J'admire les diamans
Sur la coupe virginale,
Des lys à peine naissans,
A leur calice d'albâtre,
Le papillon vient s'unir.
Mais pour voir fuir le folâtre,
Ils n'ont qu'à s'épanouir.

L'active & prudente abeille,
A la fraîcheur du matin,
Suce la rose vermeille,
La marjolaine & le thym,
Quelle douce mélodie,
Forment les hôtes des airs;
Combien de fois je m'oublie,
En écoutant leur concerts.

Non le fracas de la ville
Ne saurait flater mon goût;
Mais la campagne tranquille
M'offre le plaisir par-tout.
Cette onde limpide & pure,
Qui serpente sans effort,
Par son gazouillant murmure,
Sur ses bords fleuris m'endort.

LA MOISSON.

Pour payer avec usure
Le laboureur vigilant,
De sa blonde chevelure,
Cérès lui fait le présent.
Du zéphyr le soufle agile,
Voudrait envain lui ravir,
Ces longs flots d'un or mobile,
Qui lui paraissent s'enfuir.

Malgré la chaleur cuisante
Le moissonneur haletant
Promène sa faulx luisante,
Dessous l'épic chancelant.
L'enjouement & l'espérance,
Lui font oublier ses maux,
Ses yeux jouissent d'avance

Du doux fruit de ses travaux.

Dès que la vermeille aurore
Ouvre les portes du jour:
Sa voix joyeuse & sonore,
Aux champs marque son retour:
Dès qu'il entend l'alouette,
Il finit son court sommeil
Ce n'est qu'en un jour de fête
Qu'il attendrait le soleil.

Le grain dont son aire abonde,
Pour lui vaut les diamans,
Que donne le nouveau monde
Aux avides commerçans.
Eh! quoi l'injuste Bellone
Oserait dans sa fureur
Lui dire qu'il abandonne
Son champ trempé de sueurs.

M. D'ARGENTY.

JE ne puis revenir de l'étonnement où m'a jeté la lecture de ta lettre; je ne puis concevoir comment tu as eu la patience de me rapporter une telle déclamation; n'est-ce pas nous avilir, que de réfuter de telles calomnies?..... Quoi, on ose dire que les Français ont quitté un régime qui les rendait heureux?..... Heureux sous une nouvellé *Cléopâtre*, qui eut voulu avaler toutes les richesses du royaume, dissoutes dans un verre de vinaigre? Heureux! sous des princes formés de boue & de sang, qui eussent voulu que toutes les têtes des Français fussent réunies en une seule, pour avoir le plaisir de l'abattre! & l'on oserait dire, que ce peuple est coupable pour avoir brisé ses fers! jamais dit Jean-Jacques Rousseau, le droit du plus fort ne fut obligatoire, un peuple qui n'est maîtrisé que par la force, s'il a le bonheur de devenir le plus fort, peut à son tour commander à ses maîtres.... Nos législateurs, sont de nouveaux *Phaëtons:* parce qu'ils cherchent à nous tirer de l'abyme! On les traites d'impies sacriléges, parce qu'ils ont osé toucher aux immenses richesses du clergé!..... Nous avons fait comme le bon homme, dont

dont parle La Fontaine. pendant long-temps nous avons adressé nos vœux & nos cris douloureux, à cette idole insensible; fatigués enfin de perdre notre encens & nos prieres; nous avons brisé le simulâcre inutile..... O prodige!.....son sein se trouve rempli de trésors, qui aideront ma patrie, à se régénérer & à reprendre toute sa gloire..... Non, cette gloire qui résulte des combats; ah! périsse cette gloire qui s'achette au prix du sang des hommes! périssent ces lauriers sanglans, dont les despotes sont si jaloux! le bonheur de la France ne sera plus l'effet d'une guerre destructive, mais l'heureux fruit d'une conduite sage & réglée. Elle renonce au droit affreux d'être la terreur de l'Europe, pour en être l'admiration.

Si jamais nos voisins jaloux nous forçaient à prendre les armes, ils verraient si cinq sols de paye & la crainte des coups de cannes; peuvent plus sur des cœurs vertueux que l'espoir de sauver ses enfans, ses foyers; les gerbes, disait *Xénophon*, donnent à ceux qui les font croître le courage de les défendre; elles sont au milieu des champs, comme un prix pour le vainqueur. Regarde l' *Helvétie*, où la terre semble se réjouir d'être cultivée par des mains libres; vois les *Bataves* industrieux; l'amour de la liberté les a fait triompher des despotes comme des élémens. Parcours ces malheureuses contrées où la liberté n'ose se montrer; le sol le plus fertile ne donne qu'à regret quelques productions; il craint de prolonger l'existence des vils esclaves qui effleurent sa surface. Le *Pénée*, le *Tibre*, l'*Ebre*, coulent-ils encore à travers ces riches campagnes tant chantées par nos poëtes.

Croirais-tu que c'est un crime d'arracher des mains d'un sultan imbécile l'odieux cordon; qu'on ne peut, sans sacrilége, renverser ces *Auto-dafe* que l'ignorance & le fanatisme élevèrent! ainsi toutes les manières de gouverner, sont également bonnes; tous les Rois ont droit à notre hommage! crois-tu qu'ils se transmettent leurs vertus avec leur couronne, & qu'une ame noble ne saurait dégénérer? Le généreux *Pompée* était fils de *Strabon*, noté d'une sordide avarice par les censeurs; le cruel *Domitien* suça le même lait que le bienfaisant *Titus*; l'odieux *Caligula* devait le jour à *Germanicus*, la douce espérance des Romains; le barbare *Commode*, eut pour pere le juste *Marc-Aurèle*.

Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes,

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.

Couvrons de fleurs ce tombeau glorieux, que la reconnaissance publique éleva à un Roi bienfaisant: *Cy gît Abdolonime content de son royaume, il ne remporta point de victoires sur l'ennemi, il ne bâtit que des hôpitaux, n'établit que des atteliers & mit son bonheur dans celui de ses sujets.* Brisons ces marbres trompeurs; où la flaterie grava en lettre d'or cette inscription fastueuse: *Sésostris le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, a conquis l'univers, il a deséché les mers & applani les monts.* Mon hommage est pour le sage, qui ne fit jamais ni veuve, ni orphelin, & j'abhorre l'insensé qui paraît sur un char attelé par des Rois vaincus.

Approuveras-tu ce vil compère de *Tristan*, qui regardait la France *comme un vaste pré qu'il fauchait d'aussi près qu'il le voulait.* Extasie-toi sur l'heureuse idée de représenter le fléau de l'Europe sous l'emblême du Soleil qui anime & vivifie tout; applaudis si tu l'oses, à cet ordre infernal; *brave & généreux S. Preuil; vivés d'industrie; plumés la poule sans la faire crier; tranchés, coupés tous vous est permis.*

La noblesse, dit un poète indien, n'est qu'une sotte chimère, les enfans des Rois ne sortent pas plus du sein de leur mere avec des couronnes, des cordons, titres de noblesse, que le berger avec une houlette, ils naîssent tous deux nuds, faibles; s'il doit y avoir de distinctions entre eux, ce sera certainement celle que donne le mérite personnel, les talens utiles à la patrie. Dans la distribution de la justice, la *loi* doit être égale pour le noble & pour le roturier; le bon droit du plus vil des hommes, doit l'emporter sur le crédit du plus puissant Seigneur; dans la concurrence des emplois, le mérite doit être préféré. Ce sentiment est celui du grand Frédéric, dans son *anti-machiavel; que de Généraux, dit-il, que de Ministres, que de Chanceliers roturiers? L'Europe en est pleine, & n'en est que plus heureuse; car ces places sont données au mérite.*

Soyons de bonne foi, sont-ce des nobles, ces hommes que l'intérêt le plus vil met dans une dépendance continuelle? Ces valets rampans pour qui rien, de ce qui mène à la faveur, n'est abject; & qui à force de bassesses croient acquérir le droit de mépriser leurs concitoyens! osera-t-on soutenir, que les Rois peuvent à volonté lever des impôts, charger leur peuple sans pouvoir être

cités à aucun tribunal, sans craindre de punition *! Non, quoiqu'en dise *Héliogabale*, les Rois ne diffèrent pas de leurs sujets, comme le berger diffère de son troupeau; ils ne sont plus des dieux, depuis que nous avons cessé d'être des bêtes. Oui, il faut un frein au peuple, mais c'est le frein de la loi, & non les caprices de quelques insensés, que la fortune n'a élevés que pour mettre leurs défauts dans un plus grand jour.

Il faudrait des *Emiles* ou des *Télémaques*, dit-on, pour pratiquer nos loix;..... ne crois pas plaisanter; pour avoir des hommes faits, il faut les avoir enfans; c'est de l'éducation seule que dépend la prospérité & le bonheur d'un état : les loix humaines peuvent bien arrêter la main, mais c'est à l'éducation seule qu'appartient le droit de régler le cœur **. Cet état si noble,

---

* Les loix, dit le vertueux Fénelon, veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de ses sujets, & non pas que tant d'hommes servent par leur misère, & leur lâche servitude à flatter l'orgueil d'un seul homme. Tout prince sage doit souhaiter de n'être que l'exécuteur des loix.

Les rois, dit Platon, les princes, les ministres, tout chef enfin pourvu d'une autorité quelconque doivent se persuader fortement que les hommes ne sont pas nés pour leur être asservis; mais qu'ils sont faits eux-mêmes pour veiller au bonheur public, de même que le passager n'est point fait pour le pilote, mais le pilote pour le passager.

Des souverains imbéciles, disait *Stanislas*, ont quelquefois méprisé les peuples; mais tous les grands princes ont senti qu'ils tenaient d'eux & leur richesses & leur puissance, c'est si peu de chose qui nous met au-dessus de nos sujets, qu'il est honteux pour nous de nous énorgueillir de notre élévation. La fortune, pour l'ordinaire, n'est point favorable aux honnêtes gens, l'écume des mers s'élève sur leur surface, & les perles restent au fonds.

Il faudrait, disait *Ganganelli*, que les rois fussent persuadés qu'ils peuvent être jugés par leurs sujets. La rebellion suppose toujours la tyrannie : le roi *Jacques* disait, dans une séance du parlement en 1603, je préférerai toujours le bien public à mes intérêts personnels; je sais que je n'existe que pour le bonheur de mon peuple; ceux qui persuadent le contraire sont des vipères, qui font le malheur des rois & des états.

** On demandait à *Lycurgue* pourquoi il n'avait pas fait écrire ses loix; c'est, répondit-il, parce que des citoyens

ſi reſpectable ne ſera plus regardé avec mépris : ceux qui formeront des hommes, auront les plus juſtes droits à la reconnaiſſance publique; & quoi! le ciſeau qui anime le marbre, le pinceau qui fait reſpirer la toile, reçoivent des autels, & l'inſtituteur qui, nouveau Prométhée, donne un ame à la matiere, ſerait mépriſé. Oh! ma patrie, l'eſpoir de conſacrer le fruit de mes veilles à former tes enfans, m'encourage & me ſoutient dans mes travaux! ce ne ſont plus les méthodes gothiques de nos ayeux qu'il faut ſuivre, mais le vertueux pere d'*Emile*, le tendre *Fénelon*.

Comme on ſe plaît à exagérer l'humiliation de notre Roi! il eſt cependant plus grand qu'aucun de ſes prédéceſſeurs; il commande à des hommes libres, tandis qu'ils ne conduiſaient qu'un troupeau d'eſclaves. Le „ Roi, dit un Anglais (*Christie*), ne dépend que de „ la loi, ſon titre eſt : Roi des Français, il eſt le chef du „ pouvoir exécutif, & concourt dans tout les actes „ légiſlatifs.

„ Il peut ſuſpendre une loi par ſon ſeul *véto;* il „ choiſit ſes Miniſtres, ſes Ambaſſadeurs; il eſt le chef „ de l'armée & de la marine; il déclare la guerre & „ fait la paix, après que l'Aſſemblée en a décrété la „ néceſſité; les juges tiennent leurs patentes de lui; la „ juſtice eſt adminiſtrée en ſon nom; " eſt-ce là ce Roi ſi malheureux, ſans pouvoir, ſans force, ſi injuſtement dépouillé! il eſt le premier des Français, il en ſerait le dernier, s'il était jamais capable *..... L'hydre du deſpotiſme ſera abattu, ... envain de nouveaux *Briarées* entaſſent monts ſur monts; la foudre vengereſſe de la raiſon réduira en poudre ces coloſſes informes.

Mais il eſt temps de reprendre haleine, je ne finirai pas; ſi je devais te dire tout ce que je ſens, jamais l'amour ſacré de la patrie ne ſe fit ſentir plus vivement à mon cœur; envain je vois ſe former contr'elle une croiſade de tyrans; ..... la cocarde tricolore ira ſe percher ſur le turban des enfants de Mahomet, elle relevera l'éclat de la *Thiare* du ſucceſſeur de St Pierre, ſe nichera dans le capuchon du pieux dominicain, qui regne à la place

---

bien réglés, liſent les principes de la vertu dans leur cœur, & non ſur l'airain ou le bronze, ainſi le grand homme rapportait toute la force des loix à une bonne éducation.

* *Quod omen dii avertant*....

du Roi d'Espagne ; . . . . . oui, mon ami, elle fera le tour du monde.

D'ARGENTY.

QUEL spectre effrayant s'obstine sur mes pas ? . . . Quels sons lugubres & douloureux viennent frapper mon oreille ? . . . Mon pere, est-ce vous ? . . . Quel est ce fer sanglant ? c'est le même qui arma mes mains parricides . . . & je respire encore, & la terre ne s'entr'ouve pas pour engloutir un monstre odieux ! . . . Ciel, venge-toi, venge la nature outragée, appaise, par ma mort, les mânes plaintifs du plus malheureux pere . . . Mon ami ! . . . que dis-je, oserais-je encore prononcer ce nom sacré . . . Si je pouvais te presser encore une fois contre mon sein, resserrer ses liens chéris . . . . . Des liens de fer sont les seuls qui me conviennent & qui m'attendent . . . . Ainsi celui que tu honoras de ton amitié, dont le cœur palpita tant de fois de tendresse & de reconnoissance . . . va porter sa tête sur l'échaffaud . . . . Il est donc des moments où les cœurs vertueux sont entraînés malgré eux vers l'abyme. Quand l'amour a parlé, quel cœur est combattu ? ô Rousseau ! toi que j'osai prendre pour guide, toi, dont j'osai m'approprier les principes & les sentiments . . . soutiens mon ame abbatue . . . aide-moi à faire le sacrifice de ma vie pour l'expiation de mon crime . . . Nérine ! . . . vertueuse Nérine, cause innocente de tous mes maux, combien tu auras à rougir de ma mémoire . . . . Mon asyle est entouré, c'en est fait, adieu mon ami, adieu Nérine, adieu tout.

De NÉRINE *à* DUBRUN.

VOUS serez surpris, sans doute, de ma hardiesse indiscrette, d'oser vous écrire sans avoir l'honneur de vous connaître : je sais qu'une amitié vive & sincère vous unit depuis long-temps à M. d'Argenty, un sentiment plus vif encore m'attache à lui ; peut-être vous a-t-il parlé de la passion qu'il a conçue pour une personne

ſans mérite & ſans nom ; c'eſt moi, Monſieur, qui ſuis cette infortunée ; croyez cependant, que, loin d'encourager ſes feux, je n'ai rien oublié pour les éteindre. J'ai eu beau lui repréſenter qu'une diſtance immenſe nous ſépare, que des loix ſévères & inflexibles lui défendent de s'abaiſſer jusqu'à moi, il n'écoute rien, il s'obſtine à ſoutenir que l'amour rapproche toutes les conditions, & que je ſuis ſon égale. Je n'aurais été que trop inclinée à approuver ſes raiſons ; cependant je n'ai ceſſé de les combattre. Que d'amertume il répand volontairement ſur ſa vie ! Rebuté de ſa famille, haï, mépriſé ; comment ſon ame peut-elle réſiſter à toutes ces humiliations ?

Servez-vous de l'autorité que vous donnent ſur lui l'expérience & les droits de l'amitié ; mettez-lui devant les yeux le tableau de ſa triſte ſituation ; peut-être enfin la raiſon triomphera de ſa folle paſſion ; . . . . Mais ménagez ſa ſenſibilité, ou craignez de le perdre . . . . Son ame eſt accablée d'une douleur mortelle ; . . . il croit fauſſement avoir attenté à la vie de l'auteur de ſes jours ; j'ai tâché de le diſſuader ; ſon imagination active lui met toujours devant les yeux cet affreux tableau : voici le détail le plus exact de l'événement qui le déſeſpére.

M. d'Argenty apprend que ſon fils ſe rendait chaque jour chez mon pere ; il le ſuit, il l'épie, il le ſurprend, il ne doute plus que mon pere n'autoriſe ſa paſſion ; emporté par ſon orgueil offenſé, il fondait ſur lui l'épée à la main ; . . . votre ami ſe retourne & déſarme l'agreſſeur ſans le connaître : . . . ſon pere, ſuffoqué par la colère & le déſeſpoir, tombe ſans connaiſſance ; mon amant le reconnaît alors ; pâle, tremblant, interdit, il paraît frappé de la foudre ; . . . on l'éloigne, . . . dieux dans quel état ! quel dommage qu'une ame ſi tendre, ſi aimante, ne puiſſe ſe livrer entiérement aux ſentiments de la nature ? . . . Qu'elle perte pour un pere ! . . . Aidez-moi, Monſieur, à le rendre à ſa famille.

Je fus chez ſon pere le lendemain de cette douloureuſe ſcène ; . . . à peine parus-je devant lui qu'il m'accabla des reproches les plus durs & les plus injuſtes ; m'appella la corruptrice de ſon fils, me donna mille noms dont je vous épargne l'ennuyeux détail . . . . Après que ce premier tranſport fut un peu appaiſé, il me demanda avec fierté ce que je voulais ? je viens, lui dis-je en tremblant, vous jurer par ce qu'il y a de plus ſacré, de m'oppoſer toujours à la paſſion de votre fils : à ces

mots je vis les rides de son front décroître peu à peu, ... je ne lui donnai pas le temps de me répondre, je sortis aussi-tôt.... Instruisez votre ami du serment qui nous oblige à nous fuir : .... oui, il doit m'oublier .... Je ne suis plus rien pour lui, ... toute fiére d'avoir pu mériter son estime, je lui montrerai comment les cœurs vertueux savent se sacrifier pour leur devoir.

PS. Veuillez attendre encore quelque temps pour lui donner cette nouvelle; dans l'état d'abattement où il se trouve, il ne recevrait peut-être ce nouvel accroît de douleur qu'aux dépens de ses jours .... Hélas! je ne suis que trop sûre que ce sacrifice lui sera très-pénible.... Puisse-t-il être heureux autant qu'il le mérite, ... ne l'abandonnez pas, Monsieur, il est digne de tous vos soins.

D'Argenty à Dubrun.

Quelle main bienfaisante est venu fermer les playes de mon cœur, essuyer mes larmes de sang! Amour, ce sont là de tes traits, puis-je te méconnaître? .... Nérine, tendre amante, comment reconnaîtrai-je jamais tes bienfaits inattendus? .... ils sont sans prix comme toi..... Mon ami, quels moments délicieux je viens de passer! ... Que la volupté que goûtent les esprits célestes doit être vive & pure, si elle est encore au-dessus de celle qui énivre mon cœur! ..... Fortune injuste & cruelle dirige contre moi tes traits les plus acérés, obstine-toi à me poursuivre, je ne crains plus tes coups, je serais riche & heureux en dépit de toi, je posséde un cœur sensible & vertueux.

Le bruit confus que j'entendais au-tour de l'humble cabanne où je m'étais réfugiée, me fit croire qu'elle était entourée par des gens qui avaient ordre de se saisir de moi; .... la porte du grenier où j'étais caché est enfoncée; .... j'entends un cri .... Nérine est dans mes bras. Mon ame déjà trop faible ne put résister à cette violente sécousse.... Je restai long-temps sans mouvement & sans connaissance; ce ne fut que plusieurs heures après, que je repris l'usage de mes sens.... J'ouvre les yeux, je me trouve sur le sein de Nérine; ... sa main brûlante pressait tendrement mon cœur palpitant... Son pere était près d'elle, agité de mille

ſentiments différens . . . . . Pour moi j'étais le vrai enfant de la nature, je ſuivais tous les mouvements de mon cœur ſans déguiſement, ſans feinte, ſans contrainte : la préſence de ſon pere ne me gênait en rien. De quels doux noms ne l'appellai-je pas ? avec quelle avidité mes yeux dévoraient ſes charmes ? . . . . Quelles douces larmes je vis tomber ſur ſon ſein agité ? . . . Elle ne répondait point à mes careſſes avec toute l'ardeur que j'aurais déſiré, je ne ſais quelle ſombre mélancolie ſe peigniait dans ſes yeux . . . Se croirait-elle avilie par mes fautes ? . . . rougirait-elle déjà de ſon choix . . . aurais-je à redouter ce malheur ! puiſſe-je perdre la vie avant de perdre ſon cœur ! je céde à ſes ſollicitations & aux tiennes, je me rendrai à Paris ; ne ſois point inquiet de mon voyage : crois-tu que Nérine puiſſe oublier quelque choſe ? non elle a pourvu à tout . . . . . Ame ſimple & ſublime, tu t'oublie pour ne penſer qu'à ton ami.

D'ARGENTY À SON PERE.

O vous que je n'oſe nommer : mon pere, s'il m'eſt encore permis de vous appeller de ce doux nom, vous que je n'ai ceſſé de chérir & de reſpecter, quoiqu'on m'ait peint à vos yeux comme un monſtre incapable de ſentiment & de reconnaiſſance ; mon pere, voyez la douleur amere qui briſe mon cœur ; que mes larmes & mon repentir vous faſſent oublier un crime volontaire. Ne fermez pas votre cœur à la voix de la nature : . . . Ah ! ſi vous n'en euſſiez voulu qu'à mes jours, je vous euſſe préſenté mon ſein ſans défenſe ; mais votre aveugle colere allait immoller une innocente victime ; j'aurais été la cauſe de ſa mort. J'oſai. . . . . Oubliez ce moment de délire, ayez pitié de votre fils, ne le repouſſez pas ; ſi aimer ſans votre conſentement, la vertu même : eſt un crime, perſonne n'eſt plus coupable que moi ; j'aime, j'adore. . . c'eſt le ſeul cas où je puiſſe vous déſobéir : je ne vous demande point que vous partagiez vos richeſſes, qu'elles ſoient toutes pour mon frere, je n'en murmurai jamais ; mais ne me privez pas du droit précieux que j'ai à votre tendreſſe. Vous chérit-il plus que moi ? ah ! je l'en défie. . . Vous vous croiriez déshonoré, ſi une fille ſans nom, mais

ornée de toutes les vertus, entrait dans votre famille;..... la vertu est cependant un assez beau titre... pour ne point blesser vos principes, permettez que j'aille cacher ce que vous appelé ma honte, loin des yeux du monde... Dans vos nombreuses possessions, choisissez un coin de terre, permettez que mes mains le cultivent, que j'y coule des jours purs & sereins... j'y saurai trouver le bonheur & vous y bénir... Mon pere ne me refusez pas cette grace, faites pour moi ce que tant de fois vous fites pour vos vassaux indigens,... dites un mot, & plus prompt que l'éclair je cours tomber à vos genoux... Quand arrivera l'heureuse lettre qui m'apprendra que mes prieres ont ému votre cœur paternel....

D'ARGENTY à SA MERE.

O la plus tendre des meres, permettez à votre malheureux fils de déposer dans votre sein ses peines mortelles : ce n'est plus qu'en vous qu'il peut espérer,... veuillez m'aider à fléchir mon pere; joignez vos sollicitations à mes prieres, pour qu'il me soit permis de voler vers vous, tomber à vos genoux, & recevoir le pardon des chagrins que j'ai pu vous causer. Abrégez le terme de mon exil rigoureux.... Je ne saurais vivre loin de vous,... mon cœur erre continuellement autour des lieux que vous habitez.... Peut-être, me direz-vous, qu'il est attiré par un sentiment plus fort que la tendresse filiale.... ô ma tendre mere, me feriez-vous aussi un crime d'aimer un cœur qui ressemble au vôtre?... Elle est privée, il est vrai, de ce mérite étranger qui n'a de prix que dans l'opinion, mais par combien de vertus est réparé cet oubli de la fortune? Les préjugés vous rendraient-ils aussi inexorable?... Si je croyais être privé pour toujours de la place que j'occupais dans votre cœur, je finirais ici ma triste & douloureuse carriere..... Quel prix puis-je attacher à la vie, si mon ame doit se fermer à tout les mouvemens de la nature! si je dois toujours trembler devant un pere, dont la voix & le geste n'annoncent que punitions & malédictions.... Qu'ai-je donc fait? de quel crime me suis-je rendu coupable?... Ma digne mere ne prenez pas ces réflexions douloureuses pour des reproches cachés: dieu m'est témoin que je suis bien éloigné d'en avoir

la coupable penſée. . . . Ah ! puiſſent les cruels qui m'ont privé de votre teudreſſe,. . . . qui, ſous le prétexte de religion, n'ont cherché qu'à ſatisfaire la plus baſſe de toutes les vengeances ; ces faux prophêtes qui, ſous le déhors trompeur de l'innocente colombe, cachaient le fiel de l'aſpic ;... puiſſent-ils recevoir la juſte récompenſe que mérite leur exécrable hypocriſie ; le nom du ciel èſt toujours dans leur bouche, & l'enfer eſt dans leur cœur : vrais ſépulcres blanchis, dévôts en profil.... pardonnez ce tranſports, ô ma tendre mere, peut-on être modéré quand on ſe voit ravir la tendreſſe de ſa famille ! mais non, j'eſpére encore que tout leurs efforts auront été inutiles ; malgré leurs manœuvres inſidieuſes, je ſuis ſur que vous chériſſez encore votre fils.... veuillez, je vous en conjure, déſarmer la colere de mon pere, vous réuſſirez facilement, une mere eſt ſi éloquente ! veillez auſſi, je vous en conjure, à ce que la reſpectable famille de Nérine ne ſoit plus expoſée aux affrons, aux vengeances de mon pere.... Loin d'approuver ma paſſion, Nérine l'a toujours combattue, ſon pere l'ignorait, c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable, que je ſois le ſeul puni ; il ne me reſte que vous ſur la terre, ô la plus chérie des meres ! en qui je puiſſe eſpérer ; vous ſeule ſoutenez mon courage ; & me préſervez des horreurs du déſeſpoirs ; ſi vous me refuſiez votre pitié, vous vous priveriez d'un fils qui n'a ceſſé & ne ceſſera de vous chérir & de vous reſpecter.

D'ARGENTY À NÉRINE.

A quoi dois-je attribuer votre ſilence, ma tendre Nérine ? Vous m'aviez fait eſpérer qu'une de vos lettres me dévancerait à Paris ; j'attends inutilement depuis quinze jours, j'impatiente les commis du bureau des poſtes par mes viſites journalieres,. M'auriez-vous déja oublié ?.... ſeriez-vous laſſe de ſouffrir pour moi ? ô ciel ne trouverai-je par-tout que des cœurs de glace ? Mon pere, ma chere mere, ne me répondent pas. J'eſperais que du moins, l'amour vengerait les droits de l'amitié,.... Et toi auſſi ma douce amie, toi qui ſeule peut me faire oublier mes maux, & faire rentrer la paix & l'eſpérance dans mon cœur navré.... toi auſſi tu me négliges tu m'abandonnes ! tes occupations

ne te laisseraient-elles pas le temps de me dire deux mots ; *je t'aime*, mais ne le sais-je pas que tu m'aimes ? Tes actions ne me l'ont-elles pas mieux prouvé que touts les serments possibles ! .. Cependant tu ne m'écris pas : l'agitation que te causa la triste scene dont tu fus la malheureuse spectatrice, aurait-elle alteré ta santé, dieux qu'elle pensée désespérante, ... ô cruelle absence ! Nérine suis-je assez malheureux ! dieux que je souffre ? Quel trait cruel s'enfonce dans mon ame.... j'étais donc destiné à donner la mort à tout ce que j'avais de plus chers..... je ne puis te secourir... ou recevoir du moins ton dernier soupir ; je ne puis voir ces yeux le trône de l'amour se tourner encore une fois vers moi avec douceur, avant que l'impitoyable mort, les couvre d'une ombre éternelles ! ta bouche ne me sourira pas avant qu'une couleur livide en ternisse l'éclat vermeil ! tu ne m'appelleras pas du nom sacré d'époux ! .... peut-être maudis-tu l'auteur de tes maux ! ah ne le haïsse pas.... il ta rendu malheureuse mais il voulait ton bonheur, il ne t'a couvert de honte que parce qu'il t'honorait & te respectait trop. Nérine tu me pardonnes..... tu ne me haïs pas, je vole dans tes bras.

D'ARGENTY à NÉRINE.

LAisse enfin tomber le triple voile qui cache ton infâme hypocrisie, ame vile & rampante... pourquoi veux-tu feindre plus long-temps ? Vas tes manœuvres sont inutiles ; mes yeux sont désillés ton masque est arraché, ... tu n'es plus à craindre..... Malheureux que ne t'ai-je connu plutôt ? Que des maux je me fusse épargné ! .... n'ai-je donc brûlé d'une flamme si vive si chaste, que pour une fourbe une parjure ? .. Ta naïveté ta simplicité n'étaient qu'une coquetterie étudiée, tu ne souffrais mes visites que pour cacher tes rendez-vous ? Tu n'écoutais mes serments de t'adorer toujours ; que pour en rire dans les bras de l'amant imbécile qui ose se fier a tes promesses, & a qui tu prodigues tes faveurs. tu ne me conseillais le voyage de la capitale que pour écarter un témoin dangereux, ... tu ne me pries de ne te voir que rarement, que de peur d'exposer ta prudence..... & tu osais te servir du prétexte de ton honneur blessé...sois donc contente & satisfaite touts

tes vœux font remplis tu m'as privé d'un pere d'une mere, tu m'as rendu étranger à toute ma famille tu n'attends plus que l'agréable nouvelle que la douleur a terminé mes jours ; que mes yeux font fermés pour jamais...... ils reverront encore ces lieux témoins de tes ferments & qui déposeront contre ta perfidie j'allumerai la torche de la haine au flambeau de l'amour....... Nérine cruelle Nérine que t'avais-je donc fait pour mériter un traitement fi barbare ! je t'ai tout facrifié & tu m'abandonnes ! je n'aimais la vie que pour toi...... tu n'es plus.

Mon amie ! tu me trompais ! que ne me difais-tu ceffez vos pourfuites mon cœur a parlé il n'eft plus libre, il ne peut être à vous..... mais tu paraiffais partager mes fentiments, ta bouche m'en fit le timide avœu, & tu m'abandonnes !.... quel eft il cet odieux rival qui m'enléve un cœur dont j'étais fi fier ? t'aime-t'il mieux que moi. S'il ne ment pas je fuis fon meilleur ami..... mais non qu'il fuye l'impofteur.... il fait mieux te le dire, mon cœur te fait aimer. Ah quel qu'il foit il ne faurait échapper à ma jufte vengeance mon bras eft levé fur fa tête tu t'applaudiras en voyant ton ouvrage.

P. S. J'efpére que vous aurez autant de plaifir à lire & à chanter la petite piece de vers ci-jointe ; que j'en ai eu à la traduire & vous la copier.

Grace à tes foins trompeufe ifmene *,
J'ai recouvré ma liberté
Pour toujours j'ai brifé ma chaîne
J'infulte en paix à ta fierté
Regarde moi d'un front févére,
Souris moi d'un air dédaigneux ;
Va : je méprife ta colere,
Comme tes regards gracieux.

Sans m'occuper de ton image,
Je goûte un tranquille fommeil ;
Et tu ne reçois plus l'hommage
Que je t'offrais a mon reveil !
Sans une émotion fubite

* Imitation de l'Italien du célébre *Metaftafe*.

Je te vois fuir ou t'approcher;
Ne crois pas que mon cœur palpite
Lorſque tu feins de me chercher.

Je ſuis ſans crainte, ſans allarmes,
Je ne ſens plus le moindre mal
Lorſque j'entends vanter tes charmes
Par la bouche de mon rival;
Je parle de tes injuſtices
Sans dépit ſans emportement,
Je ſais rire de tes caprices
Et j'en plaiſante à tout moment.

Tiens connais ſi je ſuis ſincere
J'admire encore ta beauté
Mais pour te parler ſans myſtere
Ton portrait, était trop flatté,
Déja ſur ton charmant viſage
Que le vrai ne t'offenſe pas
Je découvre plus d'une tâche
Que je prennais pour des appas.

Je dois l'avouer à ta gloire
A peine j'eus briſé mes fers
Tu vins t'offrir à ma mémoire
Avec touts tes charmes divers,
Hélas! déja mon cœur trop tendre
Me ramenait a tes genoux
Mais la raiſon vint me défendre
Ah! que ce triomphe fut doux!

Mon cœur ne ſe met point en peine
De ſavoir s'il eſt regretté;
Libre de ſa péſante chaîne
Il goûte ſa tranquilité:
Pour en trouver un ſi fincere
Tu te fatiguerais envain
Mais une amante auſſi légére
Je puis la retrouver demain.

De Nérine.

Mon ami, (ingrat je ne puis te refuser ce nom) mon ami quand connaîtras-tu ta Nérine ? Comment as-tu pu la soupçonner de te trahir ? Mais je te fais grace de mes reproches, ton cœur j'en suis sure, me vengera assez lorsque tu connaîtras ma conduite, le jour de la malheureuse scene, qui nous a séparés ; à peine ton pere eut il repris ses sens ; qu'il demanda si tu étais arrêté & dans quelle prison tu étais : il ne parlait de rien moins que de terminer tes jours d'une maniere infâmante. Tremblante éperdue je m'occupai des moyens de t'arracher au danger qui te ménaçait. Je ne trouvai aucun moyen qui me parut plus propre à le calmer ; que de lui ôter l'idée défespérante pour lui ; que je ferais un jour sa fille. Je lui promis avec serment..... Pardonne cher ami,.... oui j'ai juré de te fuir, de m'opposer à ta passion, tu respectera mon serment j'ose l'espérer : tu ne démentiras pas l'idée que j'ai de ton cœur. Tu me remerciras d'avoir sauvé & ta vie & mon bonheur. Rentre dans le sein de ta famille ; suis la brillante carriere qu'elle peut t'ouvrir.... A dieu ne plaise que tu pus un jour me reprocher avec raison, tes malheurs & ton humiliation ! d'être venu, nouvelle Euménide allumer le flambeau de la haine & de la discorde dans ta famille,.... tu maudirais peut-être le malheureux instant... oublie moi, tu le dois, dans la paisible retraite, où je vais me retirer ; je vivrai heureuse, en apprenant tes vertus & tes succès je m'ennorgeuillerai de tes talents. Un autre plus heureuse....., je ne te demande pour prix de mon pénible sacrifice qu'un tendre souvenir. Adieu mon ami il est temps de finir cette lettre mon cœur se gonfle, mes yeux se remplissent de larmes, adieu pour toujours,... quel mot terrible ! je ne te reverrai plus,.... dieu prends pitié de ma faiblesse, arrache, de mon cœur le trait qui l'ensanglante, c'est en toi seul que j'espére, c'est dans ton sein, que je me consolerai de mes peines, la douceur de tes loix me faira oublier, l'injustice des loix humaines... Mon ami vivez heureux, respectez mon serment.

RÉPONSE.

Quoi tendre & vertueuse Nérine, loin de m'accabler des plus sanglants reproches; vous me consolez vous me plaignez vous êtes, prête à faire le sacrifice de votre tranquilité pour assurer la mienne ! combien je suis coupable! oserai-je encore aspirer à votre main ? Non : je n'en suis plus digne. Je ne mérite que votre mépris & votre haine,.... Nérine ne me haïsse pas! oublie je t'en conjure, un moment de frènesie, ne me prive pas d'un trésor dont tu viens de me montrer tout le prix,.... tu me pardonnes, tu me rends ton cœur & ton estime; qué je suis heureux! ce sera le premier & le dernier chagrin que je t'aurai causé.

Mais dis moi, ma douce amie, comment as-tu pu faire l'horrible serment de nous fuir; sans me consulter, & puisqu'il nous lie touts deux; mon consentement n'était-il pas nécessaire pour sa validité? Nérine, tu ne peut le tenir sans crime, tu promis au nom de la nature & de l'amour de m'aimer toujours voilà les serments que tu dois suivre, & non ceux que t'arracherent la force & les ménaces. Et de quel droit a-t-on pu l'exiger re toi. Il se croient au-dessus de toi! leurs titres, leurs rang, leurs richesses peuvent-ils entrer en comparaison avec tes vertus. Je sais, que je serais moins odieux à leurs yeux si je passais ma vie dans la crapule & le libertinage, si je me faisais un jeu de la séduction, un mérite de l'adultere; que lorsque je cherche, à m'unir à une famille vertueuse mais sans titres * Nérine, ce n'est point à eux à te juger, à t'humilier. Retracte au plutôt ce serment qui me désespere; ou j'irai moi-même désabuser mon pere, tu a vu à quels excès je me suis porté dans la seule crainte de ton changement, juge de quoi je serais capable si j'étais réelement forcé de te

---

* Une de nos duchesses disoit un jour à une femme de condition qui avait épousé un homme du tiers-état *comment avez vous pu vous abaisser jusqu'à devenir la femme d'un homme semblable? Parce que j'étais enceinte. Ah madame, six batards ne vous auraient pas autant deshonoré qu'un seul enfant légitime provenu, d'un tel mariage.*

perdre. Nérine nous vivrons l'un pour l'autre ; en dépit de la fortune & de l'injuſtice des hommes ; nous vivrons heureux & contents, notre tendreſſe nous tiendra lieu de tout, nos cœurs brûlants, vivifieront les déſerts les plus ſauvages. Va le bonheur ne dépend ni des temps ni des lieux la ſource en eſt dans le cœur. Je te prie de ſubſtituer ces couplets, aux ſtrophes injurieuſes que tu as reçu elles n'étaient qu'un jeu d'eſprit ; ceux-ci ſont la vrai peinture de mes ſentiments, & la régle que veut ſuivre mon cœur.

Sombre & cruelle jalouſie
Pour toujours fuis loin de mon cœur
Je déteſte ta freneſie
Et ton nom ſeul me fait horreur,
Par toi l'amour perd touts ſes charmes
Ton haleine éteint ſon flambeau
Il n'a plus qu'à verſer des larmes
Quand ta main ôte ſon bandeau.

Par toi la douce tourterelle
Devient ſemblable, au dur vautour
De ferveur ſon œil étincelle
Elle eſt inſenſible à l'amour,
Cet amant ſi doux ſi timide
Si complaiſant ſi gracieux
Lorſque ton noir ſoupçon le guide
Devient un tigre furieux.

Je ſens bien qu'il eſt impoſſible
De n'être jamais agité
Lorſque l'on eſt tendre & ſenſible
Et que l'on craint d'être quitté
Mais ſi vous rompez le ſilence
Que ce ſoit toujours en ſecret
On peut ſe plaindre avec décence
En conſervant un ton diſcret.

Adreſſés une douce plainte
Au tendre objet de tous vos feux :
Et ſi c'eſt ſans art & ſans feinte ;
Comptez ſur un ſuccès heureux.
Soyez bien ſur que votre amante
Vite calmera vos douleurs ;
Vous ſentirez ſa main brûlante
En tremblant eſſuyer vos pleurs.

Lettre

Lettre du Directeur du Séminaire: à D'ARGENTY.

JE ne doute pas que la même philosophie qui vous apprit à braver l'autorité paternelle; ne vous fasse encore fermer l'oreille aux avis que la charité m'engage à vous donner. Malheur à vous si vous n'en profitez pas; si la parole du Seigneur passe sur votre cœur sans le toucher; comme la pluie glisse sur un globe d'airain sans le pénétrer.

Prenez garde aux faux prophetes, ces loups ravissants qui viennent vers vous, sous la peau de l'innocente brebis. Vous les reconnaitrés facilement à leurs œuvres.

Comment avez-vous pu vous laisser séduire par les sophismes du trop fameux citoyen de geneve? C'est un prodige dites-vous, oui mais un prodige d'ambition & d'orgeuil c'est le plus fourbe & le plus dangereux des hommes, tantôt défenseur zèlé de la religion chrétienne, tantôt son ennemi le plus acharné. Deiste aujourd'hui Athée demain faisant sans cesse des vœux pour le bonheur de l'univers entier & haïssant, ceux avec qui il va, sappant les fondements de toute vertu, condamnant, indistinctement tous les prêtres osant dire qu'il a fait des miracles, que l'Europe lui doit élever un autel; après avoir engagé tous les princes de l'Europe à faire apprendre le métier de menuisier à leurs augustes élèves, il les engage au nom de la nature à les marier avec la fille du bourreau. Voyez le bien qu'on produit *ses divins écrits;* la sainte religion de nos peres est méprisée, l'église notre sainte Mere, est déchirée par les mains sacriléges de ses propres enfants, ses pieux ministres injustement dépouillés, errants & proscrits; n'ayant pour tout soutient que le témoignage de leur conscience. Toutes les autorités légitimes sont méconnues, cependant nous dit l'Ecriture, *qui résiste à une autorité légitime resiste, à Dieu. Prenez garde de toucher à mes oints.* Jeune imprudent, vos passions vous ont conduit jusqu'au bord de l'abyme, la main bienfaisante de Dieu, est venu vous arrêter, au moment où vous étiez prêt a y tomber il vous parle par ma voix, n'y résistez pas rentrez dans le bercail, dites-vous dans la douleur de votre cœur affligé, ce que se disait le fils ingrat dont parle l'Evangile,

je me leverai & j'irai vers mon pere je tomberai à ses pieds je les arroserai de mes larmes mes prieres, l'attendriront, oui venez ne tardez plus volés dans les bras de ce bon pere, que vos égarements ont affligé, je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir, pour l'engager à vous rendre sa tendresse & il vous pardonnera j'en suis sûr aussi facilement que je vous pardonne. Ne perdez plus un instant que votre exemple raméne dans la vue du salut la malheureuse que vous avez séduit prévenez par un prompt & sincére répentir les terribles effets de la colere du Seigneur *ô ville ingrate qui tues mes prophetes, on va t'entourer d'un fossé, on ne te laissera pas pierre sur pierre, sortez mon peuple pour n'être pas confondu avec les méchants la coignée & déja au pied de l'arbre* tremblez impies *Datans*, *rebelles Abirons*, *audacieux Coré*, vous qui prétendez, sapper les fondements de mes autels le souffle puissant de ma bouche, va vous réduire en poudre, mon ange passera & *vous ne serez plus.*

Je m'arrête : j'aime à me persuader que les précieux germes de vertu, que nos soins & notre zèle avoient fait naître dans votre cœur ; ne sont point encore entierement étouffés par une funeste ivraie. Je bénirai le Seigneur si j'ai eu le bonheur de vous persuader & de vous embrasser dans la maison paternelle. Si vous étiez assez perverti pour hésiter un moment craignez la colere du Seigneur. J'ai rempli mon devoir.

RÉPONSE.

VOus vous plaignez de mon ingratitude, Monsieur, je ne vous dois que de la haine, vous m'avez fait tout le mal qui a dépendu de vous, si je suis haï abhorré de ma famille, c'est à vos soins charitables que je le dois. Je ne m'attendais guere aux reproches peu mésurés que vous osés me faire, je n'eusse point répondu à votre, terrible prophetie, si je n'eusse craint que vous n'eussiez conçu de mon silence, que je regardais vos oracles comme infallibles ; & vos raisons sans replique. Si je vous ennuie ou vous endorts c'est la seule vengeance que je veux tirer de vous. Vous osés me donner le nom de vil séducteur.

Vous devriez m'épargner, ce reproche indiscret
On vous connait Ménalque, ... on sait certain
secret *.

Entre deux jeunnes cœurs vertueux & de même âge, il n'y a de séducteur que l'amour dit J. J. R. Je vois votre sourire dédaigneux, quel autorité dites-vous! .....

A dieu ne plaise disait un des amis de Rousseau ** *que je me donne les airs d'être le défenseur de ce grand homme, ses écrits existent.* Je dois cependant vous observer que toutes vos inculpations sont fausses : il ne dit pas qu'on doive élever une statue à l'auteur d'Emile, il dit qu'une telle action, honorerait le peuple qui la fairait, & cela est vrai l'auguste Assemblée plaça son image chérie, dans la salle de ses délibérations cet heureux exemple fut imité de toutes parts & Rousseau est devenu le patron de la France entiere.

Il ne dit pas qu'il ait fait des miracles, il dit qu'il a fait des choses extraordinaires, quel autre que vous oserait le nier ? Vous lui faites un crime, de vouloir que son élève apprit le métier de charpentier. Cependant l'Europe entiere à admiré le Czar Pierre apprenant la constitution des vaisseaux dans les chantiers de la Hollande ou d'Angleterre & servant comme tambour dans ses propres troupes. La raison, qu'il en donne, est que tout homme doit travailler pour la société puisque la société travaille pour lui, tout citoyen oisif dit-il est un fripon point d'application je vous prie. Il ne conseille pas, aux monarques de donner leurs fils à la fille du bourreau, il expose son sentiment en disant, que dans le mariage, on doit avoir égard à la convenance d'humeurs de caractères, *** & les rois s'ils ont droit au

---

* M. de Marignan.

** *Tamen parcius objiniendæ memento novimus & qui te.....*
VIRG!

*** ,, Voulez-vous prévenir les abus, & faire d'heureux ,, mariages : étouffés les préjugés oubliés les institutions ,, humaines, & consultés la nature, n'unissez pas des gens qui ,, ne se conviennent que dans une condition, donnée mais des ,, gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se

bonheur, devraient ce me femble les fuivre auffi. Si Catherine époufe du Czar Pierre, n'était pas fille du bourreau, du moins dit-on qu'elle l'était d'un pendu.

Vous ofez accufer, J. J. R. d'impiété & d'athéifme, écoutez le : " fource de juftice & de vérité Dieu clément ,, & bon, dans ma confiance en toi, le fuprême vœu ,, de mon cœur eft que ta volonté foit faite, dans la ,, jufte défiance de moi-même la feule chofe que je lui demande, eft de redreffer mon erreur fi je m'égare, fuyez dit-il plus bas ceux qui fous prétexte d'expliquer la nature fement dans les cœurs des hommes de défolantes doctrines,.... fous le hautain pretexte qu'eux feuls font éclairés ils nous foumettent impérieufement à leurs décifions tranchantes & prétendent nous donner pour les vrais principes des chofes les intelligibles fyftêmes qu'ils ont bâti dans leur imagination du refte, renverfant détruifant foulant aux pieds tout ce que les hommes refpectent il ôtent aux affligés la derniere confolation de leur mifere, aux puiffants & aux riches le feul frein de leurs paffions ils arrachent du fonds des cœurs le remords du crime l'efpoir de la vertu.

Eft-ce là le langage, d'un impie d'une ennemi des mœurs, *à ce nom augufte & vénérable tout homme doit humilier fon front deffus la pouffiere, refpecter en filence le plus grand, le plus vertueux des hommes.*

Le bienfaiteur de l'humanité. Dans tous fes écrits, il cherche à rendre les hommes meilleurs, & parconféquent plus heureux. Il nous peint la vertu fous des couleurs fi vives fi touchantes, qu'on voit clairement

---

,, trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque ,, rang qu'ils puiffent tomber. Je ne dis pas que les rapports ,, conventionnels foient indifférents dans le mariage mais je ,, dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement ,, fur la leur ; que c'eft elle feule qui décide du fort de la vie ,, & qu'il y a telle convenance de goûts d'humeurs de fentiments ,, de caracteres ; qui devraient engager un pere, fage fut il ,, prince fut il monarque à donner fans balancer à fon fils la ,, fille avec laquelle il aurait toutes ces convenances fut elle ,, la fille du bourreau. Oui je foutiens que tous les malheurs ,, de la terre duffent-ils tomber fur deux époux bien unis, ils ,, jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enfemble qu'ils ,, n'en auraient dans toutes les fortunes de la terre empoifonnés ,, par la défunion des cœurs.

qu'elle seule peut donner le bonheur. Vertueuses meres de familles donnez des pleurs à sa mémoire, c'est lui qui traça vos devoirs, & vous fit connaîtres tous vos droits, chastes époux qui coulez des jours purs & sereins, dans le sein de l'innocence & du plaisir, couvrez son tombeau de fleurs, c'est lui qui vous apprit, que l'union de deux cœurs tendres & vertueux, était la volupté la plus pure qu'on pût goûter sur cette terre. Dignes & vénérables, pasteurs des campagnes qui comme lui vous occupez à sécourir à consoler les malheureux, pleurez le il aima les bons prêtres *. O vous tous hommes vertueux & sensibles pleurez votre ami.

Oui, Monsieur, si quelque sentiment noble & généreux anime mon cœur, c'est à lui que je le dois. Pour que vous n'ayez plus de doute sur mes vrais sentiments, relevez ma profession de foi.

Je crois en un seul Dieu & je l'aime. Je crois qu'il illumine tout ame venant du monde j'entends par là toute ame qui le cherche de bonne foi.

Je crois en Dieu le pere tout-puissant, parce qu'il est le pere commun de la nature de tous les hommes qui sont également ses enfants. Je crois que celui qui les faits touts naître également, n'a mis aucune différence entre ses enfants que celle du crime & de la vertu.

Je crois que le Chinois juste & bienfaisant, est plus

---

* „ Je ne trouve rien de si beau que d'être curé, un bon „ curé est un ministre de bonté comme un bon magistra est „ un ministre de justice, un curé n'a jamais de mal à faire, „ s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui même, il est „ toujours à sa place quand il le sollicite & souvent il l'obtient „ quand il sait se faire respecter ô si jamais dans nos montagnes „ j'avais quelque pauvre curé de bonnes gens à desservir ; je „ serais heureux ; car il me semble que je fairais le bonheur „ de mes paroissiens, je ne les rendrais pas riche, mais je „ partagerais leur pauvreté, j'en ôterais la flétrissure & le „ mépris plus insuportables que l'indigence. Je leur fairais „ aimer la concorde & l'égalité qui chassent souvent la misere „ & la font toujours supporter. Quand ils verraient que je ne „ serais en rien mieux qu'eux & que pourtant je vivrais content. „ ils apprendraient à se consoler de leur sort. Avant de leur „ enseigner ce qu'il faut faire je m'efforcerais toujours de le „ pratiquer afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis „ je le pense.

précieux devant lui, que le docteur pacitiсteux & arrogant.

Je crois que Dieu étant notre pere commun, nous sommes tenus de regarder tous les hommes, comme nos freres.

Je crois que le persécuteur est abominable à ses yeux & qu'il marche immédiatement après l'empoisonneur & le parricide.

Je crois que les disputes théologiques sont à la fois la farce la plus ridicule & le fleau le plus affreux de la terre.

Je crois que rien n'est plus utile qu'un curé qu'ils doivent être payés & bien payés comme serviteurs du public.

Précepteurs de morale teneurs de registre, consolateur des malades &c. Mais je crois qu'on ne doit leur donner ni les richesses des fermiers généraux ni le rang des princes parce que l'un & l'autre corrompent l'ame & que rien n'est plus révoltant, que de voir des hommes si riches & si fiers nous prêcher l'humilité & l'amour de la pauvreté.

Si cette profession de foi à le malheur de vous déplaire, je m'attends à touts les anathemes. Quand à moi je me crois obligé de prier pour votre conversion (comme écrivait Sully à l'évêque de Rome) mais prenez gardes aux anathemes de J. J. C.

„ *Malheur à vous Scribes & Pharisiens qui aimés qu'on vous salue dans la rue, qu'on vous appelle docteurs, qui occupés les premieres places dans les festins, qui vous étant saisi de la clef des sciences, ne voulez pas y entrer ni permettre qu'aucun y entre, je vous dis en vérité que les prostituées vous précéderont dans le royaume des cieux.*



Du même au même.

CE n'eſt point à un prêtre * que je demanderai d'où vient l'autorité des rois, & quels ſont les droits des peuple ils ſont trop amis du deſpotiſme, ils ont trop d'intérêt à le ſoutenir pour avouer que la ſouveraineté réſide dans le peuple que ce n'eſt que la ceſſion des droits de chaque particulier dont la perſonne d'un ſeul qui peut l'élever au-deſſus des autres, *toute puiſſance vient de Dieu, & c'eſt un crime de lui reſiſter.*

Les maladies, les tempêtes viennent auſſi de Dieu, pourquoi lorſqu'une fievre dévorante embraſe vos entrailles, appellez-vous le ſecours du médecin ? Pourquoi, lorſqu'un torrent impétueux ſe précipite en mugiſſant du haut des montagnes, lui oppoſez-vous une forte digue ? Le plus grand monarque dit M. Hume exerce ſa charge par ordre de Dieu, comme le dernier Gouja exerce la ſienne.

Croyez-moi, Monſieur, on eſt point dupe, de vos ſoupirs, de vos jérémiades, vous pleurez moins les maux de l'égliſe que vous ne regrettez vos riches bénéfices, vos penſions **. Vous avez beau crier que vous

---

* Je n'entends point parler ici de ces prêtres vertueux, de ces vrais citoyens qui ont confeſſé publiquement que leur premier devoir était d'être fidelles à leur patrie, qui ont fait l'auguſte ferment, de maintenir de défendre ſes loix ſacrées : je les reſpecte & les honore. Je parle de ces fanatiques, diſons mieux de ſes fourbes qui prétendent que c'eſt aimer Dieu, que de haïr leur concitoyens, & qui par charité, voudraient voir la France entiere nageant dans des flots de ſang. Si Dieu nous donne, les mauvais rois comme le fléau, le plus terribles, en punition de nos crimes ; il permet, auſſi, que ces monſtres conſommés tremblent devant, la majeſté du peuple & qu'ils ſoient cotés à ſont tribunal.

Rois ſoyez détrompés, le Peuple eſt avant vous.

* Quelques dames patriotes formerent le projet de ſavoir quels étaient les véritables ſentiments, de l'abbé *Maury* ſur les affaires auxquelles il n'a eu que trop de part, & quel était le motif du zèle qu'il mettait à défendre les intérêts du clergé. Une d'elle lui envoya un billet d'invitation pour un dîner en

n'êtes jaloux que de vos droits ſpirituels : ſoit dit entre nous en ſecret ſi vous n'avez rien à gagner ſur la terre en vous débatant pour le ciel ; vous ſeriez bientôt las. Si le prétexte de la cauſe de Dieu, n'était plus un moyen de perdre ſon rival ou ſon enhemi de s'enrichir de ſes dépouilles ; tous les eſprits ſe calmeraient bientôt.

Car enfin, que trouvez-vous dans notre conſtitution qui puiſſe vous empêcher de jurer de la maintenir ? Ses principes ſont preſque, tous puiſés dans l'évangile, elle nous enſeigne *que nous ſommes tous freres, que nous ſommes tous égaux devant la loi.* L'évangile le dit à chaque page. Elle ne dit *que le vrai mérite de l'homme conſiſte dans ſes actions, & non dans ſes titres ou ſes richeſſes* n'eſt-ce pas la doctrine de l'Évangile . . Elle nous dit *que le culte qui convient le plus à Dieu eſt celui du cœur*, ne ſont pas les paroles des livres ſacrés, la conſtitution veut *que les prêtres ſe diſtinguent par leur vertus & non par un luxe inſolent, auquel ils ont renoncé ſolemnellement*.. La lumiere, doit-elle être caché ſous le boiſſeau ? *S'aimer s'aider mutuellement comme des freres, eſt le premier devoir d'un Français.* N'eſt-ce pas le premier précepte de l'Évangile ? La conſtitution vous laiſſant libres ſur le mariage, vous en défend le vœu comme téméraire n'eſt-ce pas le ſentiment de S. Paul qui était marié comme preſque tous les Apôtres. Où ſont donc ces raiſons qui vous font crier à l'héréſie? eſt-ce que parce que le bien deſtiné à ſoulager la veuve & l'orphelin ne ſera plus employé à entretenir la meute, l'écurie de *Monſeigneur* à élever ſes palais ſomptueux ? Le dogme & la morale de la religion, ont ils changé. On a touché

---

petit concile. Monſieur l'abbé ne refuſa jamais ces ſortes de parties ; il dîne tête à tête avec deux femmes charmantes ſpirituelles, & dons le négligé le plus ſéduiſant : au moment où l'éloignement des laquais permet les ouvertures de cœur, une de ces dames, plaint avec une bonhomie perfide, ces pauvres abbés ſi vilainement dépouillés, ... abominable dit M. l'abbé & il avale un verre de vin de champagne, excellent. Je ſuis fâchée que vous ayez ſoutenu cette cauſe ajouta l'autre dames.

Mettez vous à ma place, ſi vous aviez deux bénéfices qui vous donnaſſent cinquante mille livres de rente ne vous débat-triez-vous pas pour ne point tomber à une cure de douze cent livres Si vous euſſiez employé vos talents à défendre la bonne cauſe vous alliez droit à l'évêché, eh j'y viſais mais qui peut deviner les choſes.

aux cérémonies, mais les cérémonies ne font pas la religion, excepté de ceux qui n'en ont point. *

Blameriez-vous la fuppreffion des couvents, ces gouffres affreux ou s'enfévéliffèrent tant de générations ? qui étaient des fujets à l'état fans donner des adorateurs à Dieu. Un membre peut-il s'ifoler du corps & lui impofer les frais de fon exiftence. Un folitaire enfoncé dans les déferts de la Thébaide, ayant renoncé à toutes les douceurs de la fociété, fe nouriffant de racines & de glands; un tel homme dis-je rentré pour ainfi dire dans l'état de nature, comme il n'était à charge à perfonne, il pouvait à fon gré s'engager par toutes fortes des vœux. Mais des hommes qui jouiffent de toutes les douceurs de la fociété qui s'étudient à en trouver de nouvelles; croient ne rien devoir à la patrie qui les nourrit & les protége, parce qu'ils ont fait vœu de fuivre aveuglément les volontés de l'évêque de Rome. Devons nous le croire toujours vertueux, ah plût à Dieu qu'une trifte expérience ne nous eut pas appris le contraire!

Vous nommerai-je l'infâme Borgia ce monstre gangrené de tous les vices, cachant fon front impétueux fous la triple couronne, il remplit l'Italie de fang; une ville proftituée *endoxie* s'affier à côté de lui fur la pourpre facrée, *Marofie* fa fœur fait élever à la chaire Pontificale Jean XX font amant, & fa fille digne héritiere de fa beauté & de fes vices fait couronner fon fils fruit d'un adtultere public. Mais qu'eft-il befoin de vous rappeller toutes ces horreurs, eft-il quelqu'un qui les ignore!

---

* ,, Ne confondons point le cérémonial de la réligion, avec ,, la religion, le culte que Dieu demande eft celui de cœur: ,, & celui là, quand il eft fincere eft toujours uniforme. C'eft ,, avoir une vanité bien folle que de s'imaginer, que Dieu ,, prenne un fi grand intérêt à la forme de l'habit du prêtre; ,, Dieu veut être adoré en efprit & en vérité ce devoir eft de ,, toutes les réligions, de touts les pays, de touts les hom- ,, mes..... les vrais devoirs de la réligion font indépendants ,, des inftitutions des hommes un cœur jufte eft le vrai temple ,, de la divinité dans tout pays dans toute fecte, aimer Dieu ,, pardeffus tout & fon prochain comme foi-même eft le ,, fommaire de la loi. Quand au cule extérieux s'il doit être ,, uniforme pour le bon ordre c'eft purement une affaire de ,, police.

J. J. Rouffeau ÉMILE tome 3.

De la nomination de nos évêques vous paraît nulle parce qu'elle n'est pas confirmée, par le pape ; dites-moi je vous prie, de quel droit l'*évêque* de Rome, se constitue juge des autres évêques. Au rapport de *Condillac*, de *Fleury* de *Racine* les évêques étaient indépendants, dans leurs provinces respectives ; on suivit, pour la distribution des provinces écclésiastiques, l'ordre civil, ainsi, *Carthage Ephese Cesarce Bysans Rome*, furent les lieux de la résidance des métropolitains. Une preuve incontestable que chacun était indépendant dans sa province, c'est qu'à peine Constantin eu transféré le siege de l'empire de Rome à Bysance qu'il nomma Constantinople de son nom, que l'évêque de cette ville voulut avoir le pas & l'obtînt sur lui de Cesarée parce que sa ville occupait alors le premier rang. Ce n'était donc, que le rang qui tenait leur ville dans l'ordre civil qui faisait leur degré de supériorité mais la cour de Rome met tout en œuvre, pour s'élever pour s'aggrandir pour se faire investir de l'exarcat de Ravennes, il ménace Pepin roi de France, au nom de Jesus-Christ, de le frapper lui & son royaume des plus grands fleaux, Pepin est sourd l'évêque de Rome fait écrire S. Pierre lui-même qui déclare qu'il faira déchirer le sein des femmes par des serpents ailés s'il ne vient au plutôt avec une armée formidable au secours de son église, tel est le commencement de leur puissance temporelle. On les vit bientôt se servant tour à tour des armes spirituelles pour maintenir leurs droits temporels *&* *vice versa* on les vit donner aux rois des conseils & des ordres suivant les circonstances. L'un est obligés de se couvrir d'un sac, & remettre sa couronne entre les mains d'un fils revolté, parce qu'il avait fait marcher un armée en Carême sans sa permission, l'autre est forcé de répudier une epouse vertueuse & tendrement aimée (Berthe) parce qu'il l'avait épousé sans l'approbation du despotes du vatican.

Bientôt à l'exemple de la cour de Rome le clergé fut doté enrichi, aux dépens des simples. Dans ce temps d'ignorance & de barbarie, ou les nobles se faisaient, un honneur de ne pas savoir signer leur nom ; le clergé avait part & présidait à tous les actes publics, & aucun n'était valable si préalablement, on n'avait fait un legs à l'église. Les moines, changaient des arpens de terre pour des arpens dans le Ciel quel désintéressement ! ils voulurent tous avoir la dîme, & leurs terres étaient exemptes d'impôts car comment imposer des biens

qui venaient du ciel & qui étaient le patrimoine des pauvres ? D'ailleurs ils tranchaient toutes les difficultés en disant, *nous avons tout pouvoir de lier & de délier* si leurs énormes richesses faisaient ouvrir les yeux & qu'on voulut recrier, leurs foudres vengeresses grondaient sur les têtes de ces audacieux il n'y avait pas jusques aux curés qui ne se mélassent d'anathematiser *, & les évêques osaient lutter contre leurs souverains **.

Il en est des rebellions comme des schismes ; disait le bon, le vrai Ganganelli, elles supposent toujours l'abus du pouvoir. Les tableaux, les colonnes, les statues du vatican & du chateau S. Ange ; ont couté à la cour de Rome l'Angleterre, la Hollande, une grande partie de l'Allemagne & bientôt..... Les peuples commencent a y voir d'un œil, (disait-il encore) s'ils y voient des deux, adieu la papauté adieu la royauté.

Cessez de gemir & de vous lamenter. On connaît les motif de vos soupirs. On sait, je vous l'ai déja dit, que vos plaintes augmentent en raison directe du produit de vos bénéfices ***. Carcroyez-vous qu'il n'y avait de prêtres vertueux en France que ceux qui en sont sortis : & voudriez-vous nous dire comme ceux qui fréquentaient l'hôtel de *Rambouillet : il faut avouer que hors & nous amis le reste du monde n'a pas le sens commun.* Ne joues plus la comédie quittez le masque qui malheureusement laisse échappes *un bout d'oreille.* Rendez graces au ciel, de ce qu'enfin la religion, va briller d'un éclat pur, & sans mélange. Les chastes filles de Sion ; ne veulent pour ornement que leur vertu, elles laissent le fard les pierreries & la pourpre, aux prostituées de Tyr & de Babylonne. ô Dieu de paix qui ne nous

---

* Qu'une payenne fasse rougir ces lanceurs d'athemes. Le peuple d'anatheme pressait la religieuse theana de maudire Olcibiade qui avait profané les misteres de Cerès, *je suis religieuse pour prier & benir repondit elle & non pour maudire.*

** L'archevêque d'Embrun par-là en qualité de prince attaché à son siege se prétendait être en droit de faire grace à tous les coupables de son diocese le roi Louis XII s'éleva contre cet abus, & déclara nulles toutes les graces accordées, par un édit de 1496. Bodin.

*** *Privata causa, pietatis agnntur obtenta & cupidilatum quisque suarum religionem habet.*

Le pape Léon à l'empéreur Theodose.

commandés qu'amour & douceur ; tes autels ne feront plus rougis, du fang de tes enfants ; ils vont s'éteindre ces bûchers odieux, que l'ignorance & le fanatifme élèverent. On n'égorgera plus en tous nom *.

Du même au même.

PERMETTEZ moi, Monfieur, de mettre encore un moment votre patience à l'épreuve : vous croyez que je vous ai les plus grandes obligations, pour les doctes leçons que j'ai reçu chez vous & que la patrie ne faurait apprécier les fervices que vous avez rendu à fes enfants. Excufez-moi, fi je ne fuis pas de votre fentiment: je ne trouve rien de fi inutile, je dirais prefque avec Montaigne de fi pernicieux pour la jeuneffe, que vos colleges c'eft-là où ils prennent les fémences de toutes les erreurs de touts les vices. Les plus belles années de la vie s'y paffent dans les pleurs & les fouffrances. Après dix douze ans, d'ennui & de douleur que nous en refte-il ? Quelquefois un peu de latin, & toujours le dégoût de l'étude qui quelquefois nous fuit jufqu'au tombeau. Soyez fage, criez-vous fans-ceffe, mais cette fageffe confifte à ne pas remuer les jambes. Vous leur faites tout apprendre la verge à la main même l'évangile ? Comment ne réuffiriez-vous pas à les rendre ftupides & méchants ** ? Ces malheureux font toujours tremblants ils n'agiffent que par la crainte des châtiments n'eft-ce pas le vrai moyen d'en faire des vils efclaves ? l'Etat n'a plus befoin de docteurs pointilleux, de théologiens fubtils, il lui faut des hommes, des citoyens.

---

* *Strada* raconte que *Salcede* qui ôta la vie au fondateur de la liberté & de la grandeur des Bataves. N'ofa entreprendre cette action fi fainte qu'après avoir fortifié fon ame par le pain celefte. *Herrera* dit quelque chofe de plus atroce *eftendo firme con & exemplo de nueftro falvaderie Jefu Chrifto y de fus fantos.*

** Un pere vint vifiter fon fils dit M de S. Pierre il le trouva morne, mélancolique, trifte & reveur. Il le fit obferver à fon régent, *ce n'eft pas notre faute, répondit-il finement, nous le battons touts les jours pour cela.*

Un corps ſain & robuſte, un eſprit ſans préjugés, voilà les qualités, que la patrie attend de ſes enfants. *mens ſana in corpore ſanæ.* Si Rome ſparte Athenes, produiſirent tant de heros; ce ne fut que par la maniere dont-ils en élevaient leurs enfants. Les uns couverts de ſueurs traverſaient le tibre à la nage, d'autres franchiſſaient d'un ſaut un foſſé plein d'eau, la lutte la courſe les maniement des armes, l'équitation, étaient l'amuſements de leur enfance; en valaient-ils moins que ces malheureuſes victimes que vous enfermés ſous un double verrouil?

Puiſqu'ils naiſſent pour la patrie, qu'ils doivent vivre & mourir pour elle; il ne doivent avoir d'autre bût, que de ſe rendre dignes de la ſervir. Cette idée doit les ſuivre, dans leurs jeux & dans leurs études, répétons leur ſans-ceſſe le véritable honneur conſiſte à ſervir utilement ſa patrie, à mériter ſes éloges & ſes faveurs. Ne les entretenons que de ces hommes immortels, qui ſont mort en combattant pour la défenſe de nos ſaintes loix. Nous aurons des *Decius*, des *Regulus*, des *Ariſtides*, des *Catons*. Quand la vertu ſera honorée & recompenſée elle ne manquera pas d'adorateurs *. L'œil de la Patrie, eſt comme un aſtre bienfaiſant qui féconde tous les cœurs. L'eſtime publique éléve, aggrandit les ames, & les rend capables, des plus belles actions **. Souvenez-vous que Rome vous voit diſait à ſes ſoldats, un capitaine de l'ancienne Rome & cette harangue les rendait invincibles.

---

* *Dum nullum faſti diretur genus, in quo enitteret, virtus crevit imperium romanum.*

Titus Livius. lib : 4.

* „ Comment voulez-vous qu'un fils a qui ſon pere n'a „ jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer „ ou envier que l'opulence, qui n'a vu de mépriſé que l'induſtrie „ & le travail, qui fait que les grandeurs s'abaiſſent, que la „ rigueur des loix flé chit que les voies des honneurs s'applaniſ- „ ſent que les portes de la faveur s'ouvent devant la fortune : „ que par elle on ſe ſouſtrait à la force, & on l'exerce impuné- „ ment, qu'elle décore juſqu'au vice qu'elle en noblit juſqu'à „ la baſſeſſe quelle tient lieu de talents & de vertus : comment „ voulez-vous que l'homme imbu de ces idées dès ſon enfance, „ ne confonde pas l'honnête avec l'utile? Mais que l'opinion

Le Lacédemonien perdu reste, se présente pour être admis au conseil des trois cents : il est refusé il se retire joyeux de ce qu'il se trouve dans Sparte trois cents hommes qui valent mieux que lui. Voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée & attendait des nouvelles de la bataille un itote arrive vos cinq fils ont été tués lui dit-il. Vil esclave te demandai-je cela ? avons-nous gagné la victoire ? Oui courrons au temple rendons graces aux Dieux. Voilà la citoyenne.

On apporte à Caton le corps de Marcus son fils qui venait d'être tué en combattant pour la patrie. Heureux jeune homme, s'écrie le vertueux républicain : tu es mort pour ton pays ! ô mes amis laissez-moi compter ces glorieuses blessures ! qui ne voudrait mourir ainsi pour la patrie ! pourquoi n'a t'on qu'une vie à lui sacrifier.

Ne nous lassons point de leur dire que tout ce qui est utile au bien public est vertu, que tout ce qui lui nuit est crime ; l'action de Virginius plongeant le couteau dans le sein de sa fille, pour sauver son honneur, paraît presque aussi forte que celle de Brutus condamnant son fils. Cependant la derniere est glorieuse l'autre ne l'est pas. Virginius n'était guidé que par un intérêt particulier. L'honneur de sa famille ; Brutus n'agissait que pour les loix & sa patrie...... Mais revenons à notre siege. Si la nature dit J. J. R. a donné aux enfants une mémoire si heureuse ce n'est pas pour la charger de dattes de noms de villes de royaumes, exerçons-là sur des sujets plus utiles. Le code sacré de notre constitution, voilà ce qu'ils doivent étudier. Tout homme doit connaître ses devoirs & ses droits C'est le seul moyen de le rendre, heureux & vertueux *.

„ change, que l'éducation l'habitude, fassent à l'homme un „ premier besoin de sa propre estime & de celle de ses sembla- „ bles ; que le soin de son existence morale, lui rende l'honneur „ plus cher que la vie, la honte plus effrayante que le néant ; „ on verra, combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui MARMONTEL.

* „ C'est le peuple qu'il s'agit d'instruire de ses devoirs & „ de ses droits : chacun doit être son premier juge, chacun „ doit savoir ce qui lui est prescrit, défendu permis par la loi ; „ des qu'il est instruit de ce qu'il doit, de ce qui lui est dû il „ il est fier de sa sureté, content de sa dépendance, il voit ce „ qui revient des sacrifices qu'il a faits & dans le bien publics „ appercevant le sien il revere la loi qui fait concourir l'un à „ l'autre. MARMONTEL.

O ma patrie, les premiers mots que tes enfants doivent begayer sont liberté égalité, ils doivent succer avec le lait de leurs nourrices, l'amour de tes saintes loix.

Ne parlons plus de cette grace suffisantes qui ne suffit pas, de cette grace efficace à la qu'elle on resiste. Jamais le jargon de la méttaphisique dit J. J. R. n'a fait découvrir une seule vérité. Qu'un pontife orgueilleux, demande à notre Sauveur la définition de la vérité, il ne daigne pas lui répondre, mais qu'un cœur simple lui demande ce qu'il doit faire pour être juste aime Dieu & tes freres lui répond il aussitôt. Ne croyez pas que je condamne l'étude des sciences; c'est dans les pays libres qu'elles aiment à se fixer.

C'est à l'ombre des loix que touts les arts sont nés.

C'est par l'étude de notre langue que nous devons commencer parler sa langue avec pureté & précision avec la simplicité, ou l'élévation que demandent les sujets est un agrément qu'il ne nous est permis de négliger. Loin de regárder, le latin comme une acquisition gothique, un reste de barbarie de nos ancêtres, je la regarde comme la langue des savants dans tous les genres, une des plus belles qu'aient jamais parlés les hommes. Comme la clef de plusieurs langues modernes dont-elle facilite l'intélligence l'analogie que langues italiennes espagnole ont avec elle, doivent en faire adopter l'étude. Après quelques connaissances de celle-ci. Il n'est pas permis à un républicain de négliger la langue anglaise; la premiere qui osa dire la majesté du peuple. Elle abonde en auteurs excellents. Un Coweleg pour la poësie lyrique un Jouhson pour le comique un Shakespear pour le tragique un Milton pour le poëme épique.

Dites-moi quelle cause éclipse dans son cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours
Pourquoi la terre tremble & pourquoi la mer gronde
Quel pouvoir fait enfler fait décroître son onde.
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver se prolonge en été
Comment roulent les cieux & quel puissant génie
Des spheres dans leur cours entretient l'harmonie?

Georg. trad. de *Delille*

On tirerait de cette heureuse disposition de la jeunesse tout le bien qu'elle peut produire ; si on l'exercait sur des objets également propres à attacher l'esprit par le plaisir ; & à le remplir de lumieres & de connaissances : or ce double avantage se trouve d'une maniere parfaite dans l'étude de la nature, tout y est capable de plaire & d'instruire, c'est le livre le plus parfait & le plus savant, puisqu'il renferme les objets de toutes les sciences & que l'intélligence n'en est bornée à aucune langue ni à aucune personne. On y apprend non-seulement, ce qui peut orner l'esprit, mais ce qui fait l'homme de ressource en toute occasion.

L'histoire la géographie doivent aussi éntrer dans le plan de nos études ; remonter à la naissance des sociétés suivre les progrès de la civilisation, découvrir l'origine des sciences & des arts observer leur influence sur les mœurs & la prospérité des états ; méditer sur les passions qui ont animé les législateurs & les tyrants, les peres du peuple & les tyrants..... tels sont les vastes & sublimes objets que l'histoire propose à notre curiosité : de cette étude doit resulter pour nous une expérience anticipée.

Tout le monde convient comme d'une vérité démontrée que l'histoire sans la géographie, est un tableau sans lumiere, un labyrinte immense dans les détours du quel l'esprit s'égare à chaque instant, mais lire & étudier l'histoire la carte sous les yeux : c'est en quelque sorte être présent à tous participer à toutes révolutions, suivre les conquérants camper & triompher avec eux. La géographie est encore d'une nécessité indispensable dans le cours ordinaire de la vie le commerce, & bientôt la *liberté* unira tous les peuples de la terre, ignorer les position des lieux d'où nous viennent les productions d'un usage journalier, les richesses des deux mondes les dons de la nature & de l'industrie..... c'est vivre comme étranger au pays qu'on habite.

L'objet principal de nos études est d'accoutumer notre esprit à comparer à conbiner, c'est le bût de la science prise dans le sens le plus universel, mais il s'en faut bien qu'elles ayent toutes ces propriétés au même degré: dans les travaux littéraires la mémoire s'exerce sur des notions conventionnelles souvent incohérentes, soumises à des régles versatiles qui loin de nous donner l'attitude de raisonner juste contrarient quelquefois les heureuses dispositions que nous avons reçu de la nature. Si nous voulons chercher à ces régles des fondements solides,

solides, il faut pénétrer dans une métaphysique *abstruse* presque toujours au-dessus de nos forces....... il est d'autres sciences qui supposant l'intelligence du langage, s'occupent essentiellement des choses. Ne nous offrent que des idées claires des propriétés qui frappent nos sens. A ces titres les mathematiques méritent une distinction particuliere dans l'éducation, c'est elles qui apprennent à nos guerries, à décrire la route que doivent suivre ces globes terribles qui renferment la mort dans leur sein, elles enchaînent la furie des vents & commandent aux éléments. Elles ont dans l'éducation, une influence qui n'est bien sentie que par les esprits justes & nés pour la vérité. Tout le monde n'est pas appellé à être géometre, mais tout le monde l'est à raisonner juste. La justesse d'esprit est la qualité la plus nécessaire à l'homme social: celle qui s'étend à toutes ses actions, à tous ses emplois, & qui presque toujours est accompagnée de la droiture du cœur les mathématiques accoutumeront l'esprit à chercher à saisir le vrai, & à ne céder qu'à la vérité. Elles aideront à former non des docteurs mais des *citoyens* & ce doit être le seul but de l'éducation.

„ Malgré les préventions reçus & les clameurs d'habi- „ tude j'avancerai que les ministres de la religion, les „ curés & vicaires de campagne, trouveront dans les „ mathématiques un préservatif contre l'ennui, & un „ degré de considération très-solide & très-légitime. „ Que l'on se rappelle la considération dont jouissaient „ les prêtres Egyptiens : elle n'était pas uniquement „ fondée sur ce qu'ils étaient les dépositaires & les „ organes des mysteres de leur religion, mais sur ce que „ l'on ne trouvait gueres que parmi eux des *géometres* „ des *médecins* des *astronomes*. Naturellement nous nous „ sentons pénétrés de respect, pour les personnes qui „ ont plus de connaissances & de lumieres que nous. „ Si ces connaissances sont appliquées à nous soulager „ gratuitement dans nos besoins où à augmenter notre „ bien être, ce respect parvient à son comble.

„ Les gens de la campagne vendent, achetent, échan- „ gent, louent, à chaque instant, des terres des bois „ des vergers des prairies, des jardins : cela demande „ que l'on toise, que l'on arpente, que l'on leve des „ plans. Les arpenteurs coutent & on n'en a pas toujours „ à sa portée : si le ministre de la religion est capable & „ qu'il se fasse un devoir de conduire ces opérations, „ il acquerra l'autorité la plus mérités la plus solide

„ elle n'aura pour base que des talents & des bienfaits.
„ On ne connait pas tout l'avantage d'une raison
„ utilement cultivé qui tourne au profit des autres :
„ *que les ministres de la religion s'avisent toujours d'être*
„ *hommes on les regardera comme des dieux.*

LA CHAPPELLE, tom. 2.

A M. D'ARGENTY.

QUELQUE sujet de mécontentement que tu m'aies donné par ta conduite passée ; je ne saurais te haïr : je te plains, je gémis sur ton aveuglement. Tu as été trompé & séduit par les belles phrases de nos orateurs, tu ne vois pas qu'ils suivent une chimere, dis-moi, mon jeune ami, peut-tu croire, à cette *égalité* qu'on nous vante tant ? Ciceron disait qu'il ne comprenait pas comment deux *aruspices* * pouvaient se regarder sans rire, je t'en dis autant de nos Demagagues outrès. pensés-tu que dans le fonds de leur ame, ils croient à la possibilité de leur systême ? Si aujourd'hui une loi agraire, assignait à chaque citoyen, la même portion de terrein & mettait toutes les fortunes au même niveau; des demain l'égalité cesserait, tous n'ont ni la même volonté ni la même force pour cultiver leur domaine. La nature ne fit jamais deux figures semblables deux hommes égaux; voudrions-nous être plus puissants qu'elle ?

Plut à dieu que ce systême ne fut que risible, ! . . . . Mais notre commerce est-il plus florissant ? Nos villes sont-elles plus peuplées, nos campagnes mieux cultivées ? Hélas tout languit, tout est mort dans la France.

---

* La fonction des Aruspices était de prédire l'avenir en considérant le mouvement de la victime avant le sacrifice, & après l'immolation, par l'inspection des entrailles en examinant la flamme, la fumée & tout ce qui arrivait pendant le sacrifice, c'était aussi leur devoir, d'expliquer les prodiges qu'ils voyaient, & de faire des expiations, pour détourner ce qu'il y avait de facheux. Cette science, si on peut donner ce nom, à une sotise, fut inventée par *Tagés*. Les Romains l'emprunterent des Etrusques.

La gaité & l'engouement, ont fait place à la mélancolie, au flegme *Anglois* les jeux & les ris ennemis du bruit & du tumulte, ont *émigré* dans des climats plus heureux. Ou des monarques juſtes & ſages entretiennent l'abondance & la proſpérité.

Connais-tu quelque état, qui ait pû exiſter ſans familles diſtinguées. Sans nobleſſe. N'eſt-ce pas le comble du délire, & de l'injuſtice ; d'avoir aboli ce corps ſi reſpectable, & auſſi ancien que la monarchie ? S'il y avait des abus, ainſi que dans le clergé, il fallait y remédier, mais coupe-t-on un arbre par le pied parce qu'il a quelques branches mortes ? *Ma terre de tivoli diſait un romain* dans des temps auſſi calamiteux que les nôtres, *eſt la cauſe, que je ſuis proſcrit.* ils ont raiſon de dire, *qu'ils veulent notre bien* *.

Peut-tu ſans crime, négliger des titres, & des droits que tes ancêtres avaient payé de leur ſang ?.... Jeune homme, veux-tu deshonorer une famille, illuſtre. Ton cœur eſt bon, l'illuſion de ton eſprit ne peut durer long-temps. La France entiere va ouvrir les yeux, elle rougira de ſon état d'aviliſſement, & rappellera à grand cris, les familles qui faiſaient ſa gloire & ſon bonheur. Nos braves ſoldats jadis la terreur de l'europe s'indigneront de ſervir ſous des chefs ſans talents, & ſans expérience **. J'eſpére mon ami, que tu connaîtras tes torts, que tu auras honte de végéter dans l'indigence & l'opprobre, & que tu rentreras au plutôt dans le ſein de ta famille je t'attends avec impatience.

---

* Dans une des aſſemblées que tenait une partie, de l'aſſemblée nationale, au couvent des capucins on lût le fameux décret qui dépouillait le clergé de ſes biens : il s'éleva des huéet & des murmures pour faire ceſſer ce tumulte l'orateur s'écria, *eh! Meſſieurs nous ne voulons que votre bien, & nous lui répondit-on nous ne voulons pas vous le donner.*

** Un officier de la garde nationale, qui avait ſervi dans le régiment, de la couronne, conduiſait une patrouille, il apperçoit M. de * qui clopinait *vous ne marchez pas camarade lui* dit-il. *J'en ſuis faché* répond celui-ci en montrant ſes ſouliers *vous me les avez fait cette fois un peu trop étroits.*

RÉPONSE.

MON très-honoré oncle,

Si dans le parti que j'ai pris; je n'avais été guidé que par une illusion momentanée; rien n'aurait été plus propre à la dissiper : que la lettre amicale dont vous m'avez honéré. Mon cœur qui sait braver les menaces & les mauvais traitements, ne sut jamais résister aux douces invitations de l'amitié. Permettez-moi de vous exposer les raisons qui motivent mes sentiments & les principes que je me fais gloire de professer; & je l'espére; vous serez bien éloigné de me blâmer.

Je n'ai j'amais méprisé les distinctions, les titres, dont se glorifie notre famille; l'exemple de mes illustres ancêtres, m'invite à marcher sur leur traces mais ils n'ont rien fait pour moi. Les honneurs qu'ils reçurent furent le prix de leurs vertus de leurs services, puis-je m'en glorifier? Suffit-il que le hazard m'ait donné leur nom, pour que j'ose croire que j'ai leur mérite? Des parchemins vermolus pourraient-ils m'illustrer? Il faut des distinctions, j'en conviens, mais elles doivent être la récompense des actions. Il doit y avoir de la différence entre un *Catilina* & un *Ciceron*, aussi Rome honore l'un, quoique *Plèbeien*, & fletri l'autre quoique *patricien*, & qu'il pût citer des noms glorieux parmi ses ancêtres.

Vous croyez mon cher oncle que les richesses du clergé & de la noblesse étaient leurs seuls crime : la plaisanterie, est piquante, mais un bon mot ne prouve rien. On a fait un crime à la noblesse, de vouloir posséder les charges, par héritage sans talents; le fils d'un général, se croyait en droit de commander nos armées quoiqu'il n'eut appris l'art de la guerre que dans un boudoir; & qu'il n'eut commandé que des hommes de cartons ou de fer blanc *. La charge de premier président

* La baronne de *** femme, fille, sœur, d'officier, généraux, entendant parler du matin au soir, *militaires avancement* disait, au jeune, chevalier de ** *Je ne conçois pas que vous ayez quitté le service, tout jeune; l'on m'a assuré que six mois de patience, vous valaient la lieutenance colonelle de votre régiment : mais vous êtes maréchal-de-camp au moins ah! Oui madame cela ne se demande seulement pas.*

dans la famille de *Harlay* se transmettait comme un fief. Les inumanités, les vexations, les rapines les brigandages, de la noblesse voilà ses crimes. Le haut clergé était noble. La nation ne les a point dépouillés ils ont renoncé volontairement à leurs possessions, ils ont quitté leur patrie, pour aller grossir les cohortes ennemies. Les Français justes & généreux, ont respecté les biens, de tous ceux qui ont respecté les loix.

C'est a tort cher oncle, que vous exercés votre esprit à ridiculiser, notre systême d'*égalité* nous savons bien qu'il n'y aura jamais deux hommes égaux ou en talents ou en fortune : l'un est robuste & vigoureux l'autre faible & languissant. Il y a des *Thersites* & des *Achilles* mais nous voulons que tous soient égaux devant la loi. qu'on dépose ses titres & ses distinctions avant d'entrer dans son sanctuaire, que le riche & le pauvre le militaire & le laboureur soient également écoutés sans exception de personne, que tout citoyen puisse aspirer à l'honneur de servir la patrie, dans tous les postes lorsqu'il en est digne.

Quand il a les talents & qu'il est honnête homme le fils d'un bûcheron vaut les consuls de Rome.

Ne vaut-il pas mieux que l'état soit honoré, enrichi, sauvé par le fils d'un charbonnier, qu'avili & vendu par le fils d'un prince.

„ Et qui est-tu toi pour ôser mépriser les hommes ?
„ Qui t'élève au-dessus d'eux: tes vertus ou tes services ?
„ Mais combien d'hommes obscurs plus vertueux que
„ toi plus laborieux & plus utiles ! Ta naissance ? On
„ salue en toi l'ombre de tes ancêtres, mais est-ce à
„ l'ombre à s'énorgueuillir des hommages rendus au
„ corps ? Tu aurais lieu de te glorifier, si l'on donnait
„ ton nom a tes ayeux, comme on donnait au pere de
„ Caton le nom de ce fils la lumiere de Rome. (*Ciceron.*)
„ Mais quel orgueil peut t'inspirer un nom qui ne te
„ doit rien, & que tu ne dois qu'au hazard écoute des
„ hommes qui pensaient noblement & qui savaient
„ apprecier le mérite : *point de rois qui n'avait eu pour*
„ *ayeux des esclaves point d'esclaves qui n'aient eu des rois*
„ *pour ayeux.* (Platon.) Personne n'est né pour notre
„ gloire : ce qui fut avant nous n'est point à nous. Ah !
Si nos nobles moins fiers moins énorgeuillis des dons de l'aveugle fortune, avaient placé leur mérite en eux mêmes, ils ne feraient point exposés aux railleries, aux refus, de toute l'Europe. Que ne profitaient-ils de l'avis du sage Rousseau ?

„ Vous vous fies à l'ordre actuel de la société : sans „ songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévi- „ tables. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, „ le monarque devient sujet; nous approchons de l'état „ de crise & du siecle de révolutions : *je tiens pour* „ *impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient* „ *encore long-temps à durer*. Tout ce qu'on fait les hommes, „ les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres „ ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, & la „ nature ne fait ni princes ni riches ni grands seigneurs. „ Que faira dans la pauvreté ce publicain qui ne vit „ que de l'or? Que faira dépourvu de tout ce fastueux „ imbécile qui ne sait point oser de lui-même, & ne „ met son être que dans ce qui est étranger à lui? „ heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, „ & devenir homme en dépit du sort. Le roi de Syracuse „ est maître d'école a Corguthe, le roi de Macédoine „ greffier à Rome, mais Tarquin ne sait que devenir „ s'il ne regne, il croirait s'avilir en exerçant ses mains „ aux travail : insensé ! Fabrice parut-il moins grand „ aux ambassadeurs de Pyrrus, lorsqu'ils le trouverent „ faisant cuire ses légumes de ses mains ?

S'il n'y avait eu que quelques abus, comme vous dittes : on aurait pû y rémédier : mais quand un arbre sans fruits, occupe un terrein utile, & étouffe, par son ombre touffue, les fertiles arbrisseaux qui croissaient autour de lui; à quoi le destine l'Evangile ? Demandez à votre jardinier, ce qu'il fait lorsqu'il voit au milieu de ses légumes, une plante gourmande & inutile; qui tire tous les sucs de la terre : il la coupe aussitôt; je me trompe il l'arrache sans quoi elle repousserait sans cesse. Vous gémissez, sur l'état de misere où se trouve réduite la France : notre or & notre argent ont disparu, ils ont été se perdre dans les coffres des rois nos voisins, mais il nous reste *du fer & du courage*. Le salut de la France est sous la sauve-garde du peuple, & elle compte autant de heros que de citoyens. Je ne nierai pas qu'elle ne soit dans un moment de détresse, mais faut-il s'en étonner? Un corps que la maladie & les remedes ont extenué ne peut point passer rapidement, à un embonpoint fleuri.

Vous me demandez si j'ai connu un état en Europe sans noblesse : permettez-moi de vous demander, si vous en avez connu un gouverné par des loix sages & justes. Est-ce la France ou un *Fouquet* osait dire *j'ai tout l'argent du royaume, & le tarif de toutes les vertus*, ou

un Louis XIV. se vantait de n'avoir jamais parlé sciemment à un roturier, quelle grandeur d'ame ! Est-ce l'Angleterre, ou un membre du parlement osait dire à ses commettants : *je ne sais ce que vous me voulez, mais je vous ai achetté bien cher & je ne vous vendrai que bien cher.* Est-ce en Prusse, ou Frédéric Guillaume disait à une femme convaincu d'adultere, *apportez-moi trente mille écus & votre honneur & reparé. Est-ce à Rome où tout homme est saint avec* de l'argent ? Ah ne me dittes plus que les rois sont l'image, de la divinité, vous me donneries envie d'être athée, rois votre regne est passé, votre masque est arraché. Que reste-t'il de ce colosse effrayant un faible Pigmée *.

Je crains peu l'indigence, les besoins physiques & réels sont en si petit nombre, qu'il est bien facile d'y pourvoir. Je ne regrette point les richesses de ma famille, je ne regrette que l'amitié de mes parents & sur-tout la votre.

P. S. Permettez-moi de vous offrir quelques strophes, fidelle peinture des sentiments de mon cœur.

---

* Bientôt n'en doutons pas tous les peuples de l'europe ouvriront les yeux ; ils jetteront loin d'eux avec horreur, l'acier meurtrier, dont les despotes armerent leurs mains ; ou s'ils s'en servent ; ce sera pour frapper leurs tyrants. Je les ,, entends déja s'écrier d'une voix unanime, : nous vous avons ,, élevé au-dessus de nous ; nous avons engagé nos biens & ,, notre vie à la splendeur de votre trône dans l'espérance ,, que vous nous protégeriez & que vous nous procureriez ,, l'abondance, : mais nous voyons le fruit de nos sueurs ,, passer dans des mains étrangéres, nos plaintes se perdent ,, dans les airs ; chaque jour de nouvelles calamités viennent ,, nous opprimer, à peine nous reste-t il quelque trait de la ,, figure humaine, les animaux qui broutent l'herbe sont ,, sans doute moins malheureux que nous. L'homme riche ,, nous méprise & ne nous attribue aucun sentiment d'hon- ,, neur, il vient nous troubler sous le chaume, il séduit ,, l'innocence de nos filles, il les enlève ; envain appellons- ,, nous le glaive des loix sur sa tête criminelle, les bras ,, puissants qui en sont les dépositaires se retirent à notre ,, aspect & ne servent que nos appresseurs. On boit notre sang ,, & on nous interdit la plainte. Plusieurs de nous craignent ,, de donner le jour à des enfants que la faim viendrait ,, saisir au berceau, d'autres dans leur désespoir ont blasphémé ,, contre la providence......... Tremblez tyrants.

Derniere Strophe.

Courez conquérants fanguinaires
Achetter l'or par des forfaits
Rampez courtifans mercenaires
Pour obtenir quelque bienfaits
Mon cœur honteux de vos richeffes
N'ira jamais par des baffeffes
Flatter les amis de Plutus
Mais il adore l'homme utile
Qui poffede un tréfor fertile,
Et de talents & de vertus.

Quid non mortalia pectora cogis
Auri facra faures ? virg.

Exécrable foif de l'or, à quoi ne portes-tu pas les mortels ! ode à Plutus.

Aveugle fils de la fortune
Dieu des tréfors je n'irai pas
Groffir la cohorte importune
Qui court fe heurter fur tes pas :
Préférant l'honnête indigence,
A la criminelle opulence
Mon cœur fans toi fait être heureux.....
Quand pour moi feul fur & facile
Tu rendrais ta roue immobile
Je craindrais tes dons dangereux.

L'homme comblé de tes largeffes
Ne fait qu'augmenter fes defirs :
Sa main entaffe les richeffes
Son cœur eft vuide de plaifirs :
Malgré l'éclat qui l'environne
Un crefus gémit fur le trône
Il feche dévoré d'ennui
A mille foins toujours en butte
Au fein de l'opulence il lutte
Pour tromper les regards d'autrui.

Si du vulgaire l'ignorance
Fixe en toi le parfait bonheur,
Il ne s'en tient qu'à l'apparence
De ton luxe faux & trompeur :
En voyant l'éclat de ton temple
Qu'avec plaisir son œil contemple ;
Des ris il croit que c'est la cour.....
Qu'il connaît peu ce noir dédale !
Repaire affreux de la cabale
Et des forfaits sombre séjour.

La gaité fuit ce labyrinte
Et dans ses replis tortueux
C'est rarement qu'on voit l'empreinte
Des pas d'un homme vertueux
Eh quoi ! pour obtenir tes graces
Irait-il ramper sur les traces
D'un vil essain d'adutateurs
Ah sa fierté noble & modeste
Rougit d'un art présent funeste
Que le vice fait aux flatteurs.

Regarde ces *pinots* vénales
A l'encan mettre leur crédit
Sur le cœur des sardanapales
A qui leur beauté les vendit :
Tu leur appris dès leur enfance
A mépriser toute décence
A rire de l'opinion
Ainsi les dons que tu dispenses
Trop souvent sont les récompenses
Le prix de la corruption.

Qui fit du trône à l'esclavage
Tomber les souverains des Rois !
Ah je reconnais ton ouvrage
Plutôt ce sont la tes exploits
Rome ne dut sa décadence
Qu'à tes trésors dont l'abondance
Amortit le cœur des romains......
Par toi le plus dur des *vampires*
Qui succe & détruit les empires
Obtient le culte des humains.

Oui l'espoir de tes dons perfides
Est la source de touts les maux,
Pour trouver l'or des bras avides
Fouillent la cendre des tombeaux!.....
L'ibere au sein de l'Amérique
Court ensanglanter le Mexique
Attiré par ce vil limon
Et pour échange à ses victimes
Il laisse l'horreur de ses crimes
Et l'épouvante de son nom.

Restes malheureux de la guerre
Cortez ne vous épargne hélas!
Que pour que vous trassies sous terre
Des jours qui sont un long trépas:
Là fouillant de mines profondes,
Infectés de vapeurs immondes,
Privés de la clarté du jour.
Vous allez rejoindre vos freres
Qui par ses hordes meurtrieres
Furent plongés au noir séjour.

De Cobsentz.

A D'ARGENTY.

Si l'honneur peut encore aiguillonner un ame maîtrisée & engourdie par la plus vile de toutes les passions; sachez profiter des avis que je vais vous donner.

J'aime a croire que vous n'avez pas encore poussé l'égarement & l'oubli de vos devoirs jusqu'au point de ne plus regretter l'amitié de votre famille: voici la plus heureuse de toutes les occasions pour la regagner. Je vous excuse....... Vous avez été entraîné par le tourbillon général dans un moment de délire. Vous avez été la dupe des grands mots de *patriotisme* & de *liberté* vous avez applaudi par des chants d'allégresse au bruit lugubre & douloureux de l'ébranlement de la monarchie Française..... Voyez le plus beau royaume de l'univers, toujours l'arbitre ou la terreur de l'Europe, sans pouvoir, sans crédit, sans existence politique n'excitant que le mépris ou la pitié de ses voisins....... Un roi a qui l'on fait avaler jusqu'à la derniere goute du calice d'amertume, ses mains qui ne distribuerent

que des bienfaits, sont chargées d'indignes chaînes, des géoliers inhumains ne le perdent pas un instant de vue, lui qui comme ce vertueux romain, voudrait que tout son royaume fut témoin de toutes ses actions de toutes ses pensées. Qu'ai-je besoin de vous rappeller la situation douloureuse ou se trouve notre auguste monarque ? Vous ne l'ignorés pas sans doute : il n'a plus d'espoir que dans sa *brave & fidelle noblesse* qui de tout temps s'est fait un devoir sacré de mourir pour ses maîtres, qui ne compte pour rien, la perte de sa fortune de ses biens, pourvu que son honneur soit sans tâche *. Il coule encore dans nos veines le sang précieux de ces héros que leur amour pour leur roi a immortalisé & Louis XVI. sera vengé nous l'avons juré. Notre sang arrosera la tige déssechée des augustes lys & leur rendra tout leur éclat. Nous rendrons au *sceptre à l'autel* tout le pouvoir que des rebelles lui ont ravi, tremblés vils *spartacus* la foudre vengeresse gronde sur vos têtes criminelles.............

Rappellez-vous de quel sang vous êtes né, venez vous joindre à cette auguste *croisade* venez-vous ranger sous ses glorieux drapeaux que la terreur devance que la gloire environne : venez combattre & mourir pour votre roi que votre pere vous embrasse couvert de lauriers ou donne des pleurs à votre mort glorieuse ? Si vous êtes capable d'hésiter un moment, renoncés à votre famille, quittez un nom que vous deshonnorés armés vous d'une houlette & d'un chapeau de fleurs & nouveau don Quichote faites avouer à tous nos paysans, sous peine de mort, que votre dallinée est l'abrégé de toutes les perfections.... Mais non vous trouverez que vous êtes mon frere, les moment sont précieux partés, volés, arrivés.

---

* Tout est perdu hormis l'honneur, écrivait François premier à sa mere après la bataille de Pavie.



RÉPONSE.

D'ARGENTY À SON FRERE.

QU'ai-je entendu juste ciel ! puis-je le croire ! ce n'est que par le plus abominable des forfaits que je puis espérer de regagner l'amitié de ma famille ! quelqu'étendus que soient le respect & l'obéissance que je dois à mon pere ; je puis désobéir l'orsqu'il commande le crime....... Qui moi je m'armerais contre ma patrie ! ah je donnerais plutôt mille fois ma vie pour arracher la torche des mains cruelles & barbares, de ces monstres odieux que la soif de l'or & du sang entasse sur nos frontrieres..... C'est aux vils satellites des tyrans à trembler, & non aux enfants de la liberté.... Vos rodomontades ne sauraient les effrayer..... Les lauriers que vous vous promettez pourraient bien se changer en cyprés..... Vous osés dire que c'est pour votre religion & pour votre roi que vos bras sont armés ! que vos mensonges sont grossiers ! ne voyez vous pas que vous accusez Louis XVI. d'être parjure & traître !.... quelle idée révoltante..... un roi qui se joue de sa nation..... ah s'il était capable d'une telle perfidie sa tête....... Mais non.. cessez de vous couvrir de ce nom respecté, pour cacher vos sinistres desseins... Quel qu'ils soient : je n'en serai jamais l'odieux complice dussé-je être votre premiere victime..... gardez vos conseils pour ceux qui vous ressemblent mes sentiments m'élèvent trop au-dessus de vous ; pour que vous puissiez, ni me juger, ni me conseiller. Mon pere aura beau me haïr me persécuter, il n'éteindra jamais dans mon cœur le respect & l'amour que la nature m'inspire. Si je ne suis pas aimé de ma famille je sens que je mérite de l'être : & *le premier prix de la vertu dit J. J. R. est de sentir qu'on la possede.*

Dites-moi si ces nombreux héros * qui fatiguent tous les échos de l'Europe de leurs fieres ménaces ne ressemblent pas un peu au chevalier de la Manche,

* On aspire l'h.

Ils se croient des Henri IV. parce qu'un long panache blanc flotte sur leur chapeau, & des Frédéric II. parce qu'ils ont des moustaches & une veste à la prussienne quelle pitié ! *

D'ARGENTY À NÉRINE.*

* Il manque ici plusieurs Lettres.

NE cesseras-tu de me tourmenter par tes projets qui révoltent également mon amour & mon honneur ! qui moi sacrifier mon amante ! mon cœur oserait-il goûter un bonheur, acheté aux dépens de ta tranquilité ? Je n'aurais donc réussi par mes soins assidus; à te faire partager mes tendres sentiments : que, pour créer en toi un cruel vantour qui déchirerait sans relâche & sans pitié, ton cœur sensible & vertueux ! ah si tu me crois capable d'une telle perfidie; comment peut-tu me trouver digne d'un tel sacrifice ? je ne mériterais que ton mépris & ta haine. Qu'oses-tu dire, ma tendre Nérine : t'exiler dans une terre étrangere & t'enfermer dans un couvent ! ah ! connais-tu tous les maux qui habitent ces maisons de douleur & d'ennui ? si l'écho pouvait répéter à ton oreille les cris douloureux de tant de malheureuses victimes de l'intérêt de l'ambition &c., tu frémirais; ce séjour n'est point tel que le dépeignent des panégeristes trompeur : à les entendre c'est le sanctuaire de la paix, de l'innocence, des ris & des jeux : .... la jalousie la méfiance n'osent en approcher les doux liens, d'une amitié fraternelle y enchaînent tous les cœurs, on s'y fait une étude de se plaire de supporter mutuellement ses défauts & ses humeurs..... Ah s'ils sont de bonne foi, il n'ont vu que l'extérieur de ce lieu de supplices : s'ils en eussent franchi le seuil : ils eussent vu l'affreux désespoir faisant rétentir ces voutes obscures de ses regrets inutiles : ils eussent vu

* Ne pourrais-je pas dire d'eux ce que *Papirius* disait d'un ennemi moins mol sans doute & moins effeminé : *non eorum cristas vulnera facere & candore tunicarum aciem fulgentem ubi res bello geratur ferro cruentari.*

Lingua melior; sed frigida bello dextera. VIRG.

la médiſance la calomnie y forger leurs traits envénimés dans les autres de l'hypocriſie...... ſi tel eſt ce ſéjour, même pour des cœurs froids & indifférents qui n'ont jamais connu les tranſports de l'amour: que ſerais-ce de toi fille imprudente!... toi qui porterais au pied des autels un cœur brûlant d'amour. Toujours occupée de ton malheureux amant qui viendrait s'offrir à toi ſous les images les plus douloureuſes, te reprocher de l'avoir privé de la moitié de ſon être, de tout ſon bonheur, tu l'accuſerais à ton tour d'avoir mis dans ton ſein un poiſon dévorant. Tu maudirais peut-être le jour ou... dieux Nérine tu me haïrais tu me déteſterais, ah plutôt dans une douce union béniſſons le ciel qui nous forma tendres & ſenſibles........ Qu'une de tes compagnes ait un humeur incompatible avec la tienne, tu ſeras forcé de la ſupporter, attachée à ta chaîne ()....... Nérine ne crois pas qu'un vêtement noir puiſſe étouffer des ſentiments formés par l'amour, fomentés par l'habitude approuvés par la raiſon. Reviens amante inſenſée, renonce à cet exécrable projet.... mais comment as-tu pû t'imaginer que j'y donnerais mon conſentement ah! plutôt, ma main déſeſpérée irait embraſer ton indigne priſon, je t'arracherais de ſes ruines ou je périrais avec toi:..... Il n'eſt plus temps de penſer à éteindre nos feux; nos efforts ne ſerviraient qu'à les augmenter, *ou fuir le trait eſt dans nos cœurs!* encore un peu de patience, & le flambeau de l'hymen, va s'allumer pour nous. Les épines qui nous déchirent ſi cruellement ſe changeront en roſes pour fermer les guirlandes qui doivent ceindre nos fronts. Le jour heureux...... mon ami le plaiſir me ſuffoque.... que ton courage ne s'abatte pas! ſi mon pere toujours inflexible me refuſe tout ſecours; je ſerai bientôt en même de pourvoir à nos beſoins.... Je n'aurais jamais eſpéré que mes progrès euſſent été ſi rapides.. auſſi quel doux eſpoir m'aiguillone! tu ſais ce que S. Preux écrivait à Julie: *le pain trempé de mes ſueurs acquerra une nouvelle faveur pour toi.* Adieu ma douce amie ne me parle plus de ton *paraclet*: ton front eſt fait pour le bandeau de l'amour & non pour la guimpe lugubre. La ceinture de Venus, ſiera bien mieux à ta taille ſvelte, qu'un groſſier cordon.

P. S. Je ne ſaurais te dire, combien il me tarde de revoir ces lieux chéris qui furent les témoins de nos chaſtes amours. Dans nos promenades publiques, aux champs éliſées aux boulevards, mon imagination

& mon cœur, me transportent toujours, dans ces heureux *chatels*.

Quand pourrai-je revoir ces lieux
Que j'habitai dans mon enfance;
Ler bords déserts de la durance
Sont cent fois plus beaux à mes yeux
Que les bords riants de la Seine
Quoique l'asyle du plaisir
Un secret & puissant désir
Vers ces lieux toujours me ramene.

Le Musulman tourne ses yeux
Vers le tombeau de son prophete,
Ainsi mon cœur toujours regrette
Le doux séjour de mes ayeux
Loin de cette terre si chere
Ai-je encor long-temps à passer ?
Quand me sentirai-je presser
Dans les bras d'une tendre mere!

Lugubres & sombres sapins
Votre antiquité vénérable
Me paraît cent fois préférable
Aux myrtes des plus beaux jardins:
Plantez des mains de la nature
Vos front s'élèvent avec fierté
Symbole de la liberté
Vous montrez toujours la verdure.

A l'ombre de vos verds rameaux,
Se plaît la chaste tourterelle:
Tout amant sensible & fidelle
Doit se plaire auprès des hameaux
Que le paon au milieu des villes
S'étale auprès du perroquet
Ils sont trop vains trop indiscrets
Pour habiter ces lieux tranquilles.

NÉRINE à D'ARGENTY.

QU'il t'en coûte peu pour me persuader! mon cœur était d'intelligence avec toi.... oui mon digne ami, je me repproche comme une cruauté; d'avoir contrarié

si long-temps tes honnêtes sentiments..... tu ne me parle que d'après ton cœur j'en suis bien sure : pourquoi ne suivrais-je pas les mouvements du mien ?.. Oui je m'abandonne à l'amour, je suis prête à tout souffrir à tout sacrifier pour devenir ton épouse... de quelle volupté me remplit ce doux nom ! sens-tu bien comme moi tout ce qu'il renferme de tendre & de touchant ? Heures coules plus rapidement pour amener ce jour heureux...... Non mon bon ami ce ne sont pas les richesses que j'ambitionne ; mon trésor est dans ton cœur.

Tu veux que je te rende compte des propos qu'on tient ici sur ton compte ; ils sont variés comme la maniere de penser de ceux qui les débitent. Nos honnêtes cultivateurs qui te jugent sans passion sans prévention ; ne cessent de louer ton affabilité, ta douceur ta simplicité.... ah ils ne savent pas le plaisir qu'ils me font : j'affecte souvent de les contredire pour me le faire repéter.

Ton oncle ne blâme que ta coupable indifférence pour tes *antiques parchemins ;* & ton peu d'ardeur à défendre les droits *sacrés* de ta naissance ; du reste il te rend justice en tout. Pour le Directeur du séminaire : oh celui-là fait des commentaires à perte de vue sur ta derniere lettre ; tantôt le style en est lâche & décousu, tantôt trop rapide, & trop guindé. Les comparaisons sont triviales & peu justes, les allusions sans finesse, les raisonnements froids & *languissants* les citations mal choisies, & gatées par leur habillement à la française..... pour moi je vois clairement, que ta lettre lui déplairait moins si elle était moins bonne. Il avoue cependant, que tu pourrais faire quelque chose, si tu étais dirigée par une main savante ferme sûre.... par la sienne ; il voudrait sur-tout regler tes lectures ; car il prétend que tu as puisé toutes tes erreurs dans *l'impie* l'athée J. J. R. dieux ! comme tu fronces le sourcil ! quel regards menaçants : attaquer ton maître.... appaise toi mon ami cet homme ne l'a peut-être jamais lu....... Et ta Nérine comment te juge-t-elle ? comme le seul homme capable de faire son bonheur & de regner à jamais sur son ame.



NÉRINE

Nérine à d'Argenty.

JE n'attends pas ta réponse pour t'écrire ; tant est vive mon impatience pour t'apprendre un événement aussi imprévu qu'incroyable...... Mon ami, peut-être nous touchons à la fin de nos maux : ô dieux qui lis dans le fonds de nos cœurs tu vois s'ils sont purs & sinceres,..... Ton pere si fameux dans nos cantons par son aristocratie, qui ne cessait de regretter l'ancien régime sur qui le mot de *liberté* faisait le même effet que l'eau sur les *hydrophobes* pour parler comme Mirabeau;.... Eh bien ton pere n'est plus le même homme: il vante les bienfaits de la révolution il plaint le peuple opprimé il encourage nos jeunes guerriers, qui la gaïté sur le front le havresac sur l'épaule, l'amour de la patrie dans le cœur... volent aux frontieres opposer leurs forces réunies aux hordes sanguinaires qui ménacent de renverser l'édifice naissant de notre sainte constitutiou... il n'est pas de moyen que ton pere n'employe pour nous persuader de son patriotisme... il est vrai qu'on prétend qu'il se couvre d'un masque trompeur, que c'est le loup sous l'habit du berger, qu'il écrirait volontiers sur son chapeau je suis patriote pour mieux jouer son rôle..... je suis bien loin d'adopter cette idée injurieuse à ta famille.

Ecoute moi..... ton pere donna avant hier un dîner spendide, ou tous nos plus fameux démocrates furent invitez.... Ta Nérine fut placée près de lui... il eut pour moi les attentions les plus suivies, il voulut à toute force me faire boire d'un excellent vin blanc qu'il me disait avoir choisi exprès pour moi... craignez-vous, qu'il trouble votre raison me dit-il il en riant vous savez bien que vous en avez pour deux..... ah mon ami il va sans doute te pardonner. Que nous serons heureux ! écris moi le jour de ton arrivée, j'irai à ta rencontre, nous irons ensemble chez ton pere, il nous unira, ah, comme mon sang s'agite & s'allume comme mon cœur palpite.



D'ARGENTY à SA MERE.

C'EST ſans doute à vos ſoins généreux, ô la plus tendre des meres ; que je dois la douce eſpérance de rentrer dans le ſein de ma famille. Comment pourrai-je jamais vous témoigner ma juſte reconnaiſſance pour tant de bienfaits ! je pourrai donc me jetter aux pieds de mon pere, recevoir ſa bénédiction ! ſes yeux ſe ſont ouverts à la vérité ; ſon cœur s'ouvrira à la nature...... Vous l'avez vu Nérine n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt digne d'être votre fille ? Vous aurez été enchantée de ſa douceur de ſa beauté ; que ne pouvez vous lire dans le fonds de ſon cœur !.... ma mere puis-je eſpérer ! Le ſort de votre fils eſt entre vos mains, ne vous laſſez pas d'être généreuſe donnez-lui la vie une ſeconde fois.

D'ARGENTY à NÉRINE.

TU avais raiſon ma douce amie, de me dire que tu allais me donner une nouvelle incroyable :.... Je ne puis conſilier la démarche de mon pere, avec ſes principes & ſon caractere, j'ai d'abord partagé ta joie : mais un moment de réflexion à fait taire ces premiers tranſports....... Les traîtres couvrent la ſurface de la France, ils creuſent en ſilence un abîme où ſeront engloutis ceux qui s'y attendent le moins les *Troyens* prennent les armes & les habits des Grecs pour que leurs coups trouvent moins de reſiſtance... Ils couvrent de fleurs, un volcan affreux.... heureux ſi ſa lave brûlante ne s'étend pas juſqu'à toi..... Mon pere dis-tu te parlait de notre paſſion en riant : ces ris m'éffrayent... Mon ami que des affaires preſſantes appellaient à Turin verra ma famille en paſſant, & n'oubliera pas mes intérêts : je l'ai chargé d'une lettre pour toi...... comme tu vas rougir à ſon approche comme tes yeux noirs vont ſe coller à terre ! j'ai été tenté de partir, mais mon retour ſerait peut-être imprudent, laiſſons paſſer ce moment de criſe.

DUBRUN À D'ARGENTY.

SI tu n'était qu'une ame commune; je prendrais tous les détours possibles pour t'annoncer le plus grand malheur qui pût t'arriver : mais je t'estime trop pour croire de pareils moyens nécessaires : Nérine n'est plus .... A peine fus-je arrivé que je me rendis chez le pere de Nérine, je le trouvai accablé de la plus vive douleur, toute sa famille était dans la désolation ...... je me fis connaître pour ton ami & demandai à ce titre de parler à ton amante : j'avais à peine prononcé ton nom, que je vis ses yeux étinceller de fureur, il me fixait d'un air farouche sans répondre un seul mot. Daignez lui dis-je me conduire auprès de votre fille; je suis sur que les nouvelles que j'ai à lui donner, ne contribueront pas peu à la soulager : à ces mots ses yeux se remplissent de larmes, il me prend par la main & me conduit dans la chambre de Nérine : quel objet s'offre à mes regards ? Elle était dans un délire affreux, *je veux le voir encore une fois repettait-elle avec force.. Est-il arrivé ? l'avez-vous vu me dit en me fixant, vous pleurez il est mort sans doute son pere l'aura tué*.... Il me fut impossible d'être plus long-temps témoin d'une scene si déchirante : je me retirai en promettant de revenir le soir..... Je la trouvai plus calme & plus tranquille en apparence, elle fut vivement émue lorsque sa sœur lui dit que j'avais des nouvelles à lui communiquer de ta part. Elle me tendit une main brûlante en s'efforçant de me sourire .... bientôt son imagination s'alluma; elle te crut près elle, elle s'élance hors de son lit, me nomme son époux, me jure de m'aimer toujours..... Ah, sans doute tu es bien excusable, quel trésor tu as perdu! j'étais sorti un moment; .... lorsque je rentrai ses yeux étaient fermés pour jamais.

D'un bel pallore ha il bianco volto asperso
Come ai gigli sarian miste viole.

J'espere te revoir sous peu & partager ta trop juste douleur : loin de condamner tes larmes je mêlerai les miennes aux tiennes.

Le Pere de Nérine à Dubrun.

Je m'empresse, Monsieur, de vous informer, de l'état affreux, de votre ami ! funeste préjugé orgueilleuse chimere de quels maux n'as-tu pas accablé mon innocente famille ! la fourberie la perfidie sont tes vrais titres. Disparais phantôme odieux, ridicule noblesse : trop long-temps tu épouvantas la terre de tes crimes.... Ah, Monsieur, que vais-je vous dire ! ... votre ami.... la plume me tombe des mains..... incapable de goûter le moindre repos. Je me promenais dans ma chambre que la lune éclairait : ma fenêtre donne sur le cimetiere où repose la plus tendre la plus vertueuse..... Une voix plaintive frappe mon oreille mes regards tremblants s'arrêtent, sur ce triste lieu.... ces cris douloureux redoublent, j'écoute & j'entends une voix presqu'éteinte, prononcer *Nérine ! Nérine !* mes cheveux se hérissent : une sueur froide innonde mon corps :.... conjecturant la vérité je descends avec un domestique d'assez loin je reconnus votre ami étendu sur la tombe de son amante, s'efforçant d'en écarter la terre avec ses mains... Dès qu'il m'apperçut il tomba sans connaissance; je profitai de son évanouissement pour le faire transporter chez moi.... je ne pûs le déterminer à prendre quelque nourriture qu'en lui promettant de le reconduire au tombeau de Nérine...... Il passe les jours dans mon appartement les yeux toujours fixés sur ce funeste tombeau : la nuit il s'occupe à écrire, toutes ses idées portent l'empreinte de la douleur la plus vive : il a commencé une lettre pour vous, mais il la laissé sans l'achever. Je lui ai enlevé ses papiers qui ne font qu'ougmenter son désespoir; vous pourrez juger en les lisant : de l'état de son ame.

O malheureux jeune homme tu méritais un sort plus heureux, j'oublie mes malheurs en pensant aux siens. Ne l'abandonnez pas... tâchez de le tirer de son abattement. Vous connaissez son ame si la voix de l'honneur ou du devoir se font entendre il rougira de son état.

P. S. Sa famille ignore qu'il soit ici. Vous pouvez m'adresser vos lettres, j'aurai soin de les lui remettre dans les moments, ou je le trouverai le mieux disposé à les lire.

from short, (as usual) and disturb'ed repose
i Wake : hovv happythei Who Wake no more
Yonng

„ Après quelques moments d'un sommeil interrompu) je n'en connais plus d'autre,) je m'éveille : heureux „ qui ne s'éveille plus. "

Quels longs flots de songes horribles
Ont agité mon court sommeil !
Je fuis envain leurs traits terribles
Je les retrouve à mon reveil.
Morphée est sourd à ma priere
Ses pavots fuyent ma paupiere.....
Tous mes efforts sont superflus.
Une voix frappe mon oreille
Et me tourmente..... je m'éveille.....
Heureux qui ne s'éveille plus !

Divinité des cœurs sensibles
Sœur du soleil chaste *phebé*
Pour visiter ces lieux paisibles.
Descends de ton trône argenté :
L'amant qu'un tendre espoir attire
Pour obtenir un doux sourire
Se leve & vole avec ardeur
Aux lieux que fixa son amante.....
Et moi d'une marche tremblante
Je viens ou m'attends ma douleur.

Soutiens ma voix faible & timide
Anime mes chants douloureux :
Déja je sens mon œil humide
Ah tu vas exaucer mes vœux !
Que n'ai-je ta lyre divine
Pour chanter ma belle Nérine :
A quoi t'a servi ta beauté ?.....
Plus fraîche qu'un bouton de rose
Tu tombes avant d'être éclose
Tu meurs avant d'avoir été.

Ainsi sur sa blanche fleurie
L'aimable chantre du printemps
Percé d'un trait, tombe sans vie

Sans finir ses divins accents....
Le lys sur sa tige pliante
balance sa tête brillante.,
Répand un parfum précieux
Hélas ! sa racine est rompue
Par le tranchant de la charrue,
Il meurt & seche sous mes yeux.

Quelle paleur sombre & livide
De ton front ternit la fraîcheur ?
Sans doute une main homicide.....
O lune ! tu pâlis d'horreur
Abaisse tes voiles funebres
Couvre moi d'épaisses ténébres
Que n'ai-je un sommeil éternel.....
Quoi sa vertu son innocence
N'ont pû désarmer leur vengeance.....
Que l'homme est faux, traître & cruel !

Dumoins j'apperçois sur ma tête
Un nuage noircir les airs :
Symptôme heureux de la tempette,
Et la foudre suit les éclairs ,
De *lethna* la voix mugissante
Anonce la *lave* brûlante
Qui va s'élancer de son sein ,
Mais l'homme hypocrite & barbare,
Semblable au fleuve du tartare
Sous neuf plis cache son dessein.

De la plaintive philomele
J'entends les soupirs ravissants ;
Pour gémir je veille comme elle,.....
Que j'aime ses chants languissants !
Sa voix attendrit la nature.....
Cruel Terée affreux parjure
C'est toi qui causa son malheur......
Comme Nérine elle fut belle
Comme elle une main criminelle...
Mon cœur est brisé de douleur.

Envain le temps change les heures ;
J'ai toujours celle de gémir
Envain je change de demeures
Je ne puis trouver le plaisir....
Tout dort tout est calme & paisible

Dieux ! que ce silence est terrible
C'est l'image du jour affreux
Où l'univers cessera d'être
Ah qu'il se hâte de paraître
C'est le plus doux de tous mes vœux.

D'un torrent de l'armes ameres
Sans cesse mes yeux sont remplis....
La nuit d'effroyables chimeres
Agitent mes sens affaiblis....
Nommera.t-on vaine faiblesse
Des pleurs donnez à la tendresse!....
Méprisons qui craint de pleurer !
O vous que la mort dévorante
Priva d'une parfaite amante
Oserez-vous me consoler ?

Fate alrope the curtain ; i can lose no more
Yonng.

Destin hate-toi de tirer le rideau je ne puis plus
perdre.
De l'Eternel la voix tonnante
Appelle les vents furieux ;
Déja leur haleine bruyante
Porte la terreur en touts lieux ;
Les traits embrasés de la foudre
En grondant sillonent les airs
Et les cités tombant en poudre
N'offrent plus que d'affreux déserts.

Des torrents d'un brûlant bitume
Descendent des monts enflammés
L'océan mugit & s'allume....
Ses flots ne sont plus renfermés.
La terre vacille chancelle
Paraît resister un moment
Mais bientôt la nuit éternelle
La couvre, d'un voile effrayant.

Mais laissant la terre embrasée
Le feu s'élance vers les cieux
Il dissout la voûte etherée
Et tous ses globes radieux.....
L'ange dans sa main homicide
Agite un glaive flamboyant

Il détruit ſous ſon char rapide
Tout l'univers en un inſtant.

Des clairons bruyants & terribles
Enflés par un ſouffle puiſſant
Enfantent des ſons plus horribles
Que le veſuve mugiſſant.....
Ce bruit perçant frappe l'oreille
Des corps épars dans le tombeau
L'homme s'agite & ſe reveille :.....
Quel reveil quel affreux tableau !

Tel qu'une comette éclatante
Il voit s'avancer l'éternel,
Qui ſeme l'effroi l'épouvante
Tout tremble au pied de ſon autel.
Un cercle d'étoiles brillantes
Couronné ſon trône flottant
Il ſerre dans ſes mains puiſſantes
Du ſoleil l'orbe étincelant.

Déja ſon bras inéxurable
De l'abîme ouvre les cachots :
C'eſt-là que tombe le coupable
Parmi les pleurs & les ſanglots :
Plus doux que la naiſſante aurore
L'Eternel d'un front gracieux
Sourit au juſte qui l'adore
Et ce ſouris le rend heureux.

The day too ſhort for my diſtreſſ ; and niht
Ev'n in the zenith of aher dark domain
Is ſunſhine to the cou colour, of my fate.
young.

Je trouve le jour trop court pour gémir, pour pleurer, & la nuit dans ſa plus grande obſcurité, eſt moins ſombre, que mon ame.

Nérine envain ma voix t'appelle,
Hélas ! mes cris ſont ſuperflus.
Tu dors dans la nuit éternelle
Ton amant ne te verra plus.....
Inſenſible & vile pouſſiere
Qu'emporte le ſouffle du vent,
Aurais-tu péri toute entiere
Sous la dure faulx du néant ?

Néant.... qu'elle image effrayante
Obſcurcit & flétrit mon cœur!
Ah! combien ma miſere augmente
Je fus crée pour la douleur!
L'eſpoir ſoutenait ma faibleſſe
Je revois un ſort plus heureux,
Tout à coup l'illuſion ceſſe
Le jour s'éteint devant mes yeux.

Inutile, folle ſcience
Tu ne fais qu'augmenter mes maux,
L'homme qui reflechit qui penſe
Arme lui-même ſes bourreaux:
J'oſai d'une main téméraire
Lever le voile ténébreux
Que je croyais cacher un pere
Je n'ai vu qu'un tyran affreux.

Le ſouffle cruel de ſa bouche
Dans mon ſein mit le ſentiment
Et loin que ma plainte le touche
Il s'applaudit de mon tourment:
Je n'ai rien & ce maître avare
Et entouré de tous les biens,
Il peut tout ce maître barbare
Et je reſte chargé de liens.

Pour inſulter à ma miſere,
Il eut ſoin de tourner mes yeux
Vers tous ces globes de lumiere
Qui parent la voute des cieux,....
Par ſa main la terre eſt ornée
De mille brillantes couleurs
Là ſon image profanée
Y gémit ſur un lit de fleurs.

O nuit cache moi ſes ouvrages
Prends ſoin d'éclipſer ſa plendeur,
Il n'a plus droit à mes hommages
Je ſuis déchu de ma grandeur.....
Si je comtemple la nature
Je vois ſon noble ſpectateur
Faible & ſouffrante créature
Deshonorant ſon créateur.

Où cour-tu ſoldat téméraire?
Combattre & mourir pour la loi!....

Laiſſe-là ta vaine chimere ,
Crois-moi ne ſonge plus qu'à toi
Folle & malheureuſe victime
Quel prix attends-tu de ta mort !
Ah ton courage eſt un vrai crime ,
O *Dampierre* on te vante à tort.

Mort c'eſt toi ſeule que j'implore
Ne tarde plus viens terminer
Ces jours horribles que j'abhorre
Hate-toi de me délivrer .....
Quoi le ſouffle pur qui m'anime
Qui peut aimer , penſer , ſentir ,
S'éteindrait dans un noir abyme
Dieu pourrait-il y conſentir !

Etre Éternel ma voix blaſphême
Te nommant le Dieu du *néant* ,
Je *t'anéantirais* toi-même
Si je le croyais un moment ,
Oui ta main juſte & libérale
A tes Saints garde le bonheur
Et des ſupplices aux coupables
C'eſt la croyance de mon cœur.

O toi dont l'innocente vie
Eut à ſouffrir juſqu'au tombeau
Victime du ſort de l'envie
Senſible & bienfaiſant *Rouſſeau*
Oui mon cœur aime à le croire
Ton eſprit doit être immortel
Beaurepaire vit dans la gloire
Son bonheur doit être éternel.

Homme immortel je te ſalue !
Je connais enfin ta grandeur
Ton éclat a frappé ma vue
Je t'adore Dieu bienfaiteur....
L'univers prend une autre face
Tout s'ennoblit à mes regards
A l'amour la crainte fait place
Et je vois Dieu de toutes parts.

Qu'une triſteſſe criminelle
Ne ſe montre plus dans mes yeux :
Qui poſſede un ame immortelle

Doit toujours paraître joyeux !
Et quel esclave oserait dire
Que son joug est dur & pesant
Si dès demain un riche empire
Devait le rendre tout puissant.

L'homme est un roi faible en bas âge
Attendant sa majorité
Pour jouir de tout l'avantage
Que lui promet sa dignité
Plus rapide qu'un trait de flamme
Mon cœur s'élance à l'heureux jour
Ou Dieu seul remplira mon ame
En l'ennivrant de son amour.

Envain la foudre mugissante
Soudain s'entrouve sous mes pas ;
Envain la vague bondissante
M'ouvre les portes du trépas
Rien ne m'agite, m'inquiéte
Je suis toujours calme & serein
Je vois le roi de la tempête
Prêt à me placer dans son sein.

Petrarque.

Sur le tombeau de Laure.

E q'ui con ella giace
La penna, el' stil l'inchiostro e la ragione
Petrarca.

Ce lieu plaît à ma tristesse
J'y gémis en liberté
Seul bien que le Ciel me laisse
Après m'avoir tout ôté....
O *Laure* jadis si tendre
Helas ! m'entends-tu gémir
Si je rechauffe ta cendre
Reçois mon dernier soupir.

Doux instants de ma jeunesse
Jours filés par les amours
Jours heureux moment d'ivresse
Vous avez fui pour toujours
Voici ce sombre bocage
Le temple de mon bonheur ;

Mais l'éclat de ce rivage
Eſt flétri comme mon cœur.

Chere amante tendre *Laure*
Ici nous eûmes vingt ans
A l'amour dès notre aurore
Nous offrimes de l'encens:
Dans ce triſte ſanctuaire
Tout à mon cœur amoureux
Peint une image trop chere
Tout m'y parle de nos feux.

Mais que ſervent à ta cendre
Mes pleurs mes gémiſſements
Vous ne pouvez plus m'entendre
Repoſez froids oſſements
Ah puiſqu'une loi trop dure
Te rend ſourde à mes accents
Je vais dans ta couche obſcure
D'amour finir les tourments.

Quoi le feu qui me dévore
Là ne m'embraſerait plus
Mes os près de ceux de Laure
Reſteraient ſans être émus !
O penſers trop terribles
Vous obſcurciſſez mes jours
Quoi nous ſerions inſenſibles
Non nous aimerons toujours.

Ah ſi la nuit effrayante
Trouve des jours renaiſſants
Si la nature expirante
Trouve des fleurs au printemps !
L'homme n'a-t-il qu'une aurore,
Et s'éteint-il ſans retour
Non ô ma ſenſible Laure
Nos cœurs vivront par l'amour.

DUBRUN à D'ARGENTY

JE me flattais que les légers ſervices que je me ſuis efforcé de vous rendre, & l'inviolable attachement que je vous ai toujours montré; méritaient quelque

reconnaiſſance. Je ne me fuſſe jamais attendu que vous euſſiez rompu avec moi ſans me prévenir, & ſans m'informer des raiſons qui vous y déterminaient..... je ne vous accuſe pas d'avoir joué l'amitié auprès de moi: j'aime à croire qu'il a été un temps où vous attachiez quelque prix à mes ſentiments : mais une fatale paſſion a briſé tous les reſſorts de votre ame & vous rend inſenſible à tout...... encore ſi la plus légére eſpérance vous reſtait;.... Mais quoi au printemps de vos jours vous condamnerez-vous à végéter dans un indigne repos ? préférerez-vous une vaine ombre, un ſentiment ſans objet, à vos amis à vos devoirs à votre patrie! la douleur me direz-vous à des charmes pour mon cœur ; il ne ſaurait goûter d'autre plaiſir que celui d'une douce mélancolie...... Vil égoïſte oſez-tu préférer tes folles jouiſſances à l'intérêt public ! l'Europe entiere ſemble s'arracher de ſes fondements pour écraſer ta patrie, & tu reſterais immobile ! tes freres volent ſur nos frontieres, pour repouſſer ces hordes ſanguinaires qui nous préparent de nouveaux fers. Déja les efforts généreux de nos jeunes héros, on arrêté ce torrent impétueux.. Nos ennemis tremblent pour leurs propres foyers nos drapeaux couronnés par la victoire, flottent ſur les murs de ces conquérants en idée qui s'étaient déja partagé nos provinces. Te contenteras-tu de demander avec une froide indifférence *qui es-ce qui a vaincu ?...* Lache ! es-ce donc la cet ami enthouſiaſte de la ſainte liberté, cet élève de Rouſſeau !

Qual ſomno o qual letargo ha ſi ſoppita
La tua virtute ; o qual vilta l'alletta !

Crois-tu que parmi les jeunes guerriers, qui verſent leur ſang pour te déffendre ; il ne s'en trouve aucun qui ait été aimé, & qui ait ſacrifié ſon amour à ſon devoir ! un républicain pourrait-il héſiter, lorſque ſa patrie eſt en danger ! accours ſous les glorieux drapeaux de la république Françaiſe, crains de perdre l'occaſion de partager nos travaux & nos triomphes.

P. S. Je t'envoie quelques couplets, qui ont été préſenté à notre général à ſon entrée dans la Belgique.

Braves Français que la victoire
Raſſemble ſous ſes étendarts,
Vos fronts ſont rayonants de gloire
Vous triomphez de toutes parts

L'hydre affreuſe du deſpotiſme
Vient d'expirer deſſous vos traits
Et vous renverſez pour jamais
Tous les buchers du fanatiſme
Aux armes Brabançons ſecondons les Français.
Marchons. *bis*. Soyons amis & freres pour jamais.

Que chaque citoyen répéte
Le nom ſacré de *Liberté*
Que chacun décore ſa tête
Du ſigne de l'*Egalité*
Bientôt aux rives du boſphore
Les fiers enfants de Mahomet
Quitteront croiſſant & plumet
Pour la cocarde tricolore
Aux armes Brabançons ſecondons les Français
Marchons , marchons, ſoyons amis & freres pour jamais.

De la *Liberté*,
De l'*Egalité*
Le beau regne commence
Bientôt l'univers
Va briſer ſes fers
En imitant la France.
L'homme libre connaît ſes droits
Un feu divin vient embraſer ſon ame
De ſon pays & de ſes loix
Enfin l'amour ſacré l'enflamme
De la Liberté &c.

Nous mépriſons ces titres vains
Que nous tranſmet le rang ou la naiſſance
Au plus vertueux des humains
Nous accordons la préférence
De la *Liberté*
De l'*Egalité* &c.

Envain cent deſpotes jaloux
Ivrés d'orgeuil & bouffis d'inſolence
Uniſſent leur bras contre nous
Tous les peuples ſuivront la France
De la Liberté &c.

Ce n'eſt plus ni l'or ni l'argent
Qui donneront les talents le courage

On chérit l'honnête indigent
A ſes vertus on rend hommage.
De la Liberté
De l'Egalité
Le beau regne commence
Bientôt l'univers
Va briſer ſes fers
En imitant la France.

L'hymne célébre des Marſeillois, retentit dans tous les coins de l'Europe, j'ai cru que tu ſerais bien aiſe d'en avoir une traduction italienne.

Imno dei Marſiglieſi.

Eccoper noi cari fratelli
Lnc'l bramato di d'onor
I rei ſpiegano lor drapelli
Tutti grondanti di cruor
Nei campi voſtri non ſentite
Dei ſoldati'l feroce gridar
Nel voſtro ſen van amazzar
I figli le ſpoſe ditelle
All'armi cittadini é tempo di pugnar
Andiam, andiam, ſangue crudel, i ſolchi dee bagnar.

Che braman quei ſervi nefandi
Dei rei : col loro minacciar
Perche quei legami horrendi
Che lor veggiam' intrecciar ?
Per noi franceſi ; deh ! qual ingiuria !
Qual furore deve accender !
Dunché dovremo ricader
Nelli nodi nella penuria
All'armi, &c.

O ciclo caterve ſtraniere
In francia van ſignoreggiar !
Le noſtre valeroſe ſchiere,
Ardiran ſervi diſpreggiar !
Deh ! ſotto mani incatenate
Il capo dovrem' abbaſſar
E ci verremo ſtrapazzar
Da quelle falangi ſpietate
All'armi, &c.

Crudi tiranni, voi perfidi
Ch'ambi partili dispreggian
Su capi vostri parricidi
Le spadé nostre lampeggian
Guerrier, a biam'ai tutti canti
Chè braman vincer o morir
Se cadano vedrete uscir
Da terra cavalier e fanti
All'armi, &c.

Mostratevi prodi francesi
Chè libertà fa radunar
Nel guerreggiar anche cortesi
E pronti sempre a perdonar
Ma bouillè coi vili tiranni;
Sempre dovette aborrecer
E tutti quei chè con piacer
A lor madre recan affanni
All'armi, &c.

Dei lari nostri sant' amore
Le mani nostre vien guidar
Di libertà divin ardore.
I figli tuoi vien secondar
Da te d'allori trionfanti
I segni nostri coperti sian
Preggo cadendo gli veggian
I nostri nemici tremanti
All'armi, &c.

Le Pere de Nérine à Dubran.

Enfin votre malheureux ami vient de partir; & vous aurez le plaisir de l'embrasser sous peu de jours. Je vous épargnerai le triste détail de ses adieux; mais je vous dois vous faire part, d'une anecdote bien glorieuse pour lui : peut-être savez-vous que depuis quelque temps, d'Argenty le pere affectait le patriotisme le plus vif & le plus pur. Il n'a pû si bien se masquer; qu'on n'ait découvert ses manœuvres perfides. Nos jeunes citoyens indignés ne respiraient que vengeance; déja ils se portaient en foule vers le château, votre ami en est instruit, il y vole aussitôt s'oppose aux efforts

redoublés des assaillants, il ménace il prie il conjure & vient enfin à bout de désarmer leur fureur. Son pere accourt pour remercier son libérateur inconnu,.... il reconnaît son fils qui lui adresse ces mots d'une voix foudroyantes : *connaissez enfin la différence des principes que nous professons : vos féroces préjugés vous ont commandé la haine, la vengeance le meurtre...... la loi m'ordonne de vous respecter & de vous défendre.* Il a disparu en laissant son pere dans une confusion, que je ne saurais vous dépeindre.

Je vous prie de me donner de ses nouvelles, le plus souvent que vous pourrez,.... il est mon fils, je n'ai pas besoin de vous le recommander, il a toute votre amitié & il en est digne *.

---

* En lisant cet ouvrage; on se récriera sans doute contre les fautes de style, les expressions guindées, les idées rebattues le défaut d'ordre & d'intérêt: les vers paraîtront lâches, & prosaïques, sans tableaux, sans expression....... Lecteur, je souscris à votre jugement, mais suivez la regle que s'était fait Julie : *Ma maniere de juger un livre, disait elle c'est d'examiner si après l'avoir lu, je me sens plus portée à bien agir, à mieux remplir mes devoir*...... Si après avoir parcouru ces lettres; on se sent plus pénétré d'amour & de respect pour la patrie, plus ennemi des préjugés barbares & des cruelles superstitions, si on se sent plus porté à être *citoyen*, mon but est rempli, c'est la seule gloire que j'ambitionne.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 80. ſtrophe 2e. ferveur *liſez* fureur.
Page 81. ligne 18. avec qui il va, *liſez* vit.
Page 83. ligne 21. conſtitution *liſez* conſtruction.
Page 84. ligne 24. *deſſus la pouſſiere* liſez *deſſous.*
Page 85. ligne 16. relevez *liſez* recevez.
Page 87 à la note. ligne 11. monſtres conſommés *liſez* couronnés.
Page 88 à la fin de la note. les choſes *liſez* les chances.
Page 89. ligne 21. front impéteux *liſez* inceſtueux.
Page 90. ligne 16. qui *liſez* que.
Page 91. 2e. note. parlà en qualité *ôtez* en.
Page 94. premiere ligne. Lacédemonien perdu reſte, *liſez* pédarête.
Idem. ligne 24. Siege *liſez* theſe.
Page 96. ligne 18. tyrants *liſez* conquérants.
Page 102. ligne 17. Corguthe *liſez* Corinthe.
Page 105. 3e ſtrophe. Regarde ces *pinots* vénales *liſez* Vois-tu ces Dubarry vénales.
Ibidem. ſtrophe 4e. ligne 4. plutôt *liſez* Plutus.
Page 107. avant derniere ligne. vous trouverez *liſez* prouverez.
Page 111. ſtrophe 3e. s'élevent *liſez* croiſſent.

381